

# 4 TAXIS

IN BERLIN



## PLASTIQUE

PAGES D'ARTISTES

## GAY

PROMENADE  
EST ET OUEST PAR  
GUY HOCQUENGHEM

## CRIME

LES DESSOUS DU  
MUSEE DU CRIME  
DE BERLIN

## ROCK

ROY ORBISON  
DON EVERLY  
GROUPES BERLINOIS

## PLUS

UN DISQUE :  
«A.B. WAS A CLEVER GIRL»  
KLAUS KRÜGER

Berlin, Mars 80, ça caille. C'est le début des promenades du côté sauvage. Köthenerstrasse, la banque désaffectée où s'est installé 4 Taxis. En face, le terrain vague, le cirque Busch près du mur au nouveau design. Des lieux qui ont de quoi vous plonger dans l'inquiétude et la perplexité. Mais aussi le terrain idéal pour les cowboys internationaux : 1 os Marlboros (page 50), le Kriminal Museum (page 38), Dexy's Midnight Runners (page 30). De l'autre côté, l'Est (p. 28).

4 Taxis, 4 villes. Bordeaux, Barcelone, New-York, Rome et maintenant Berlin. Berlin où Postdamer Platz n'existe plus. «Ich hab' noch ein Koffer in Berlin.»

Octobre 80  
N° 6/7

F 30  
PTS 480  
S 7  
L 4000  
DM 12.50

Bordeaux  
Barcelona  
New York  
Roma  
Berlin

# 4 TAXIS

IN BERLIN



Variété Scala  
Lutherstrasse  
Bezirk Schönberg  
(1929)

## 4 TAXIS

### SIEGE SOCIAL :

3 RUE CANIHAC  
33000 BORDEAUX TEL. : (56) 92.74.60

### DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :

MICHEL APHESBERO

### COMITE DE REDACTION :

FRANÇOISE APHESBERO  
MICHEL APHESBERO  
DANIELLE COLOMINE  
CHRISTIAN GOUBY

### CORRESPONDANTS :

BARCELONA : JOSEP RIGOL MUXART  
PROVENZA, 285, BARCELONA 9  
TEL. 215.15.51  
JEAN CALENS  
66700 VILLELONGUE-DEL-MONTS. TEL. : (68) 59.76.26  
NEW-YORK :  
EDIT DE AK, 149, WOOSTER STREET NYC, NY 10012  
TEL. : 673.5157

### BERLIN :

GISELA CAPITAIN : KATHARINENSTRASSE 19 A  
1000 BERLIN 31 - TEL. : (30) 891.22.92

### ABONNEMENT :

1 AN (4 NUMEROS) - FRANCE : 60 F.  
ESPAGNE, ITALIE, AUTRES PAYS D'EUROPE : 70 F.  
U.S.A. : 100 F.

### ANCIENS NUMEROS :

N° 1 : ÉPUISÉ. N°2. PARFUM DE NEW-YORK : 12F.  
N° 3/4. FOLIE NOIRE : 25 F.. N°5. COVER ISSUE : 12 F.

### TIRAGE : 1000 EXEMPLAIRES.

### DEPÔT LEGAL : A DATE DE PARUTION

### COMMISSION PARITAIRE : EN COURS.

ISSN : 0181 - 687X.

### PHOTOCOMPOSITION : A.P.S. BORDEAUX.

TEL. : (56) 48.54.01.

### PHOTOGRAVURE : COSTES, GRADIGNAN.

TEL. : (56) 89.24.95.

### IMPRESSION : EDITIONS J.F. LOUQUET, TALENCE.

(56) 80.56.58

4 TAXIS, ASSOCIATION 1901. © 4 TAXIS

## SOMMAIRE/INDEX/CONTENTS/SOMMARIO

N° 6/7 OCTOBRE 1980

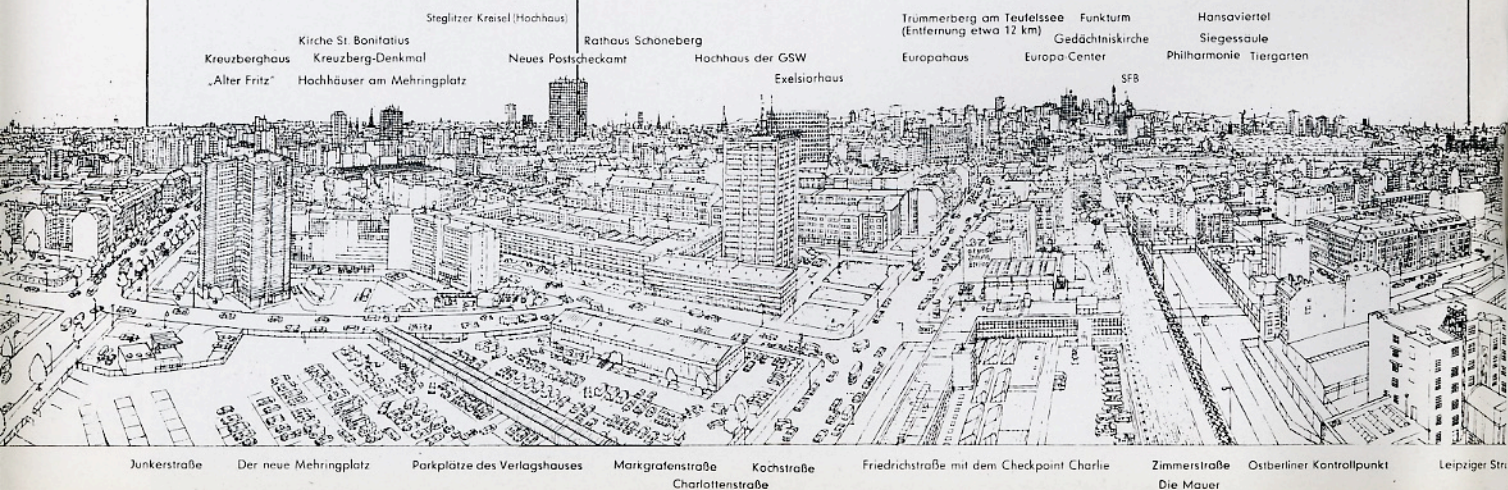
<b>Oswald Wiener, les bars, Berlin</b> .....	4
<b>Pages d'artistes :</b>	
Thomas Wachweger .....	9
On Kawara .....	10
Anne et Patrick Poirier .....	11
<b>Tabea Blumenschein. Tabea joue le jeu de 4 Taxis</b> .....	15
<b>Berlin Est et Ouest. Guy Hocquenghem</b> .....	19
<b>Pages d'artistes :</b>	
Michael Krebber .....	24
Klaus Kruger .....	25
Le K. allemand. Hans Zischler, Bernd Weyergraf .....	26
<b>Berlin Est.</b>	
« J'ai parcouru la ville sans succès ». Rainer Berson (Merci à P. Huth) .....	28
<b>Dexys Midnight Runners. Le rock à Berlin :</b>	
Monogam .....	32
Mania D., P1/E .....	33
Einsturzende Neubauten .....	34
Thomas Voburka .....	35
Carambolage .....	36
Tempo .....	37
<b>Kriminal Museum</b> .....	38
Kriminal Museum, Berlin Ouest. Andreas Seltzer .....	40
Les dessous du musée du crime. Jean-Luc Hennig .....	42
<b>Pages d'artistes :</b>	
Telefon. Thomas Kapielski .....	47
Albert Oehlen .....	49
<b>Los Marlboros</b> .....	50
The big « O » interview .....	52
Don Everly .....	54
Cowboys International .....	56
James Collins .....	
<b>Pages d'artistes :</b>	
K.-H. Hoedicke .....	57
Jens Jensen .....	58
Ulrike Ottinger .....	60
<b>Oranienstrasse</b> .....	61
<b>Pages d'artistes :</b>	
Ina Barfus .....	64
Thomas Wachweger .....	65
Kippenberger .....	66

Ce numéro a été dirigé par Danielle Colomine.

4 Taxis remercie tous ceux qui ont permis la réalisation de ce numéro, ainsi que l'OFAJ pour avoir rendu possible sa préparation à Berlin.

La publicité contenue dans ces pages est non-payante.  
Un disque souple est encarté dans ce numéro.

A paraître, janvier 81 : n° hors série « Bruno of Hollywood ».



Steglitzer Kreisel (Hochhaus)      Rathaus Schöneberg      Trummerberg am Teufelssee (Entfernung etwa 12 km)      Funkturm      Hansaviertel  
Kirche St. Bonifatius      Kreuzberg-Denkmal      Neues Postcheckamt      Hochhaus der GSW      Europahaus      Europa-Center      Gedächtniskirche      Siegestaule      Philharmonie      Tiergarten  
„Alter Fritz“      Hochhäuser am Mehringplatz      Exelsiorhaus      SFB

Junkerstraße      Der neue Mehringplatz      Parkplätze des Verlagshauses      Markgrafenstraße      Kochstraße      Friedrichstraße mit dem Checkpoint Charlie      Zimmerstraße      Ostberliner Kontrollpunkt      Leipziger Str.



# Oswald les bars, Berlin.

A VIENNE, DANS LES ANNÉES 60, OSWALD WIENER PARTICIPE AU TOUT DÉBUT DE L'ART CORPOREL, AVEC HERMANN NITSCH, ARNULF RAINER ET QUELQUES AUTRES. EN 1969, IL DÉBARQUE A BERLIN OÙ IL CRÉE DES BISTROTS QUI DEVIENNENT VITE À LA MODE ET FONT DU FRIC : L'AX BAX, L'EXIL ET LE PARIS BAR. PARALLÈLEMENT, OSWALD A POURSUIVI UNE ACTIVITÉ D'ARTISTE ET D'ÉCRIVAIN.

UNE DISCUSSION À TROIS : OSWALD WIENER, MICHEL DU PARIS BAR, ET 4 TAXIS...

4

4 TAXIS

Oswald Wiener :  
Né à Vienne  
en 1937,  
Vit et travaille  
à Berlin depuis  
1969.  
A publié :  
un roman :  
*Die Verbesserung  
von Mitteleuropa*,  
rowohlt verlag  
gmbh, Reinbeck  
bei Hamburg,  
1969.  
une vingtaine  
de disques, dont :  
*Selten gehörte  
Musik*, Brus /  
Nitsch / Roth /  
Rühm / Wiener,  
éditions  
Hansjörg mayer,  
Stuttgart,  
London,  
Reykjavik,  
1975.  
de nombreuses  
contributions  
à diverses  
publications,  
dont :  
*Die Schastrommel*  
(dirigée par  
Günter Brus),  
éditions  
Hansjörg Mayer,  
(pour une  
bibliographie  
plus complète,  
se rapporter à  
*Ausgabe* n°2,  
Berlin,  
Septembre 1976).

## BERLIN : AX BAX, EXIL, PARIS BAR.



Michel Würthlé - Un jour, au commencement, Oswald était déjà là depuis un an, je suis arrivé de Paris où j'avais un boulot. Je suis venu ici pour une exposition d'un ami. On était fauché, on avait pas de pognon. Oswald avait une petite bourse, la première de sa vie et ça ne suffisait ni pour vivre ni pour mourir. Je connaissais un type, un grec, qui m'a dit du jour au lendemain «Je veux céder mon petit bistrot». Il avait un petit bistrot près d'Oliver Platz, le «Matala». Oswald et sa femme Ingrid étaient d'accord. Et d'un

jour à l'autre, ça a été un succès fou. A ce moment-là, on travaillait jusqu'à sept-huit heures du matin, tout en buvant tout le temps. On gagnait un fric fou. Oswald en avait marre, on était complètement abrutis. Oswald faisait les achats et il travaillait encore plus que nous. C'est comme ça que ça a commencé. Et puis je jouais tout le temps, je flambais tout ce que je gagnais. Je suis allé un petit moment en Grèce, je suis revenu tout à fait fauché après trois mois. J'ai déniché un autre bistrot, le soi-disant «Exil». Oswald ne voulait plus entendre parler de bistrot. Ils sont quand même venus le voir. Comme c'était très joli et qu'Ingrid s'emmerdait un peu, elle voulait bien essayer de faire quelque chose, plutôt dans le côté tranquille, ce qui était tout à fait nouveau ici, à Berlin. Oswald s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas faire ça tout seul. Il s'est mis à travailler avec nous et

# Wiener,



5  
4 TAXIS

encore une fois, il ne pouvait rien faire pour lui. Et comme ça, ça s'est développé et c'est devenu un vrai métier. Les trois ou quatre dernières années à Vienne, Oswald avait une sorte d'Open House, un très grand appartement, très joli, dans le style d'un café. Il y avait beaucoup de gens qui venaient et c'était plus marrant d'être là que d'être fauchés dans les cafés viennois. Mais ce n'était pas une expérience. Les expériences sont venues ici en travaillant. La famille s'est agrandie avec Oswald disons comme père. J'ai épousé une grecque. Ma femme avait des relations grecques et comme ça on a fait Ax Bax.

C'est un soupir. Ax Bax était complètement grec. On l'a laissé en location à des grecs qui travaillaient chez nous parce qu'on voulait s'occuper d'une petite galerie, mais en quelques mois, l'Ax Bax est tombé à zéro. Il n'y avait plus

personne là-dedans. Il fallait le reprendre, mais Oswald en avait ras-le-bol de la restauration et des bistros.

Il est tombé amoureux de l'Islande. Il a aménagé une sorte d'aventure touristique, un petit hôtel, c'était une sorte de vacances aventureuses pour très peu de personnes. On était toujours associés, Oswald, Ingrid et moi, chacun pour un tiers. Oswald a quitté l'Exil pour s'occuper de l'Ax Bax.

Un an après, un ami commun m'a dit que le Paris Bar était à vendre. Et comme j'avais un peu la nostalgie de Paris, que ça s'appelait Paris Bar, ça avait été fondé par un poilu français, c'est comme ça que tout s'est passé.

Nous étions là-bas à l'Exil, au commencement, un petit monde, comme si l'autre monde n'existait pas. Il aurait pu se passer des catastrophes à l'extérieur, nous on était un peu comme une sorte de

commune, là-bas à l'Exil. Mais, comme disait Oswald, le but n'était pas spirituel, mais le but était le fric pour que dans un certain temps tout le monde se trouve à l'aise et vive bien. Pour Oswald c'était qu'un aspect ; il avait toujours ses idées, ses buts en tant qu'artiste alors que nous, on n'avait pas de but autre que vivre. La situation était peut-être difficile pour lui.

## TYPOLOGIE DES CAFÉS BERLINOIS

Oswald | On dit qu'il y a 6000 sortes de restaurants, bistros, cafés... Mais ce qui manque ici, c'est surtout de bons établissements. Sinon, il y a tout ce qu'on veut. Je pense que parmi ces 6000 établissements presque 5500 sont des Kneipe pour des sortes de clodos alcooliques. Souvent, ici dans les

quartiers dits populaires, on voit, dans une rue six, dix bistrot où les fils de concierge boivent jusqu'à...

Michel - J'étais fasciné par ça au début. J'ai assez fréquenté tous ces trucs là, je ne connaissais pas ces bas-fonds. A Vienne, les bas-fonds ont une autre couche dessus. A Vienne, ça me paraissait plus humain.

Oswald - Cette singerie de plomb. Puis il y a les établissements qui sont voués à la prostitution, au gangstérisme, au milieu... il y a aussi la prostitution de grand style, les bordels.. Ça va croissant. Il y a les cafés d'étudiants surtout autour des facs, mais il n'y en a pas tellement. On pourrait aussi, si on voulait séparer, parler des

## DERRIERE LE COMPTOIR. LA VIE DE BISTROT.

Ça fait maintenant quelques années que je ne suis plus derrière le comptoir, sauf occasionnellement. Tu connais Berlin, on n'a pas à les pousser à la consommation, ils boivent comme des trous. Les gens ne viennent pas dans les bistrot pour parler mais la peur d'être seul les amène de leurs appartements Art Déco à sortir dans les cafés ; pour discuter, il faudrait avoir des idées. Je pense qu'on peut très bien le voir si on sort tous les jours.

Michel - A Vienne, c'était plein de journaux. Dans le café classique, à Vienne, on restait assis pendant des heures à lire

qu'il y a des gens plus ou moins connus qui viennent dans ton établissement, tu as une certaine protection. Il y a des artistes qui viennent dans notre établissement. Comme Berlin est un tiers artiste ou intellectuel, partout on donne des concerts, récitals, etc... On se moque qu'il y ait des artistes ou pas, pourvu qu'il n'y ait pas trop de dentistes. De toute façon, il n'y a jamais rien eu d'illégal dans nos établissements (les taxes, c'est autre chose !).

## BERLIN.

Oswald - Les photos sont assez belles, mais je ne vois rien qui me rappelle spécialement Berlin, sauf là où il y a écrit Berlin.

1- Ça pourrait être Noël dans n'importe quelle ville d'Allemagne. A Vienne, si tu arrives à l'aéroport, tu as un placard publicitaire qui dit : «Venez en Autriche, faire barboter votre âme».

2. Ça vient de l'Est, mais ça pourrait venir de n'importe quel pays, Italie, Grèce... Si on voit la Tour Eiffel, c'est Paris.

3- Ici, évidemment, c'est Berlin, parce qu'on a mis le mur comme thème principal. On sait bien que l'intention est de montrer aux gens qu'il y a des choses affreuses qui se passent, mais le message ne vient pas du tout.

4- C'est pas dit non plus que ceci ait eu lieu à Berlin. A l'étranger aussi ça se passe comme ça. Ce n'est pas typiquement allemand. On voit les mêmes gueules à Paris, Londres, n'importe où... Si on cache la croix gammée.

Auparavant, mon opinion était que les villes étaient différentes les unes des autres. Aujourd'hui, il faut avoir une vue très pénétrante pour voir la moindre différence. Je connais bien une ville en la parcourant et lorsque j'ai fait un trajet et que j'arrive là, je sais que c'est Berlin. En regardant cette photo, ça pourrait être Prague ou Hambourg. La différence ne se constate pas seulement avec l'optique. Il faut un certain temps ou une certaine succession d'événements qu'on a vécus dans une ville pour voir quelque chose de spécifique.

Une chose spécifique à Vienne est que les pensées s'affaiblissent, on est pris par une sorte de fatigue. Les pensées se réduisent autant que la musique pop devient plus forte, chose spécifique à Berlin : quand on se promène à Kreuzberg dans ces maisons à moitié démolies occupées par des étudiants, on entend de la musique à fond. Je suis allé enfant dans les rues désertes de Vienne et j'entendais des fenêtres les discours d'Hitler que les gens écoutaient très fort. Je veux pas dire que la musique pop est fasciste. Mais ce peuple ici a une nostalgie de l'uniformité, comme les Français aussi ont la leur.

Michel- Le caractère spécifique de la ville est lié à sa situation d'île. Il y a peu de Berlinois qui ne subissent pas cette situation d'isolation, mais la plupart des gens ne s'en rendent pas compte. On m'avait parlé de cette oppression et depuis un an, j'en souffre. Nous, en tant qu'Autrichiens, on a toutes les libertés. Si bon nous semble, on peut aller tous les jours prendre le café à l'Est ou même voyager en DDR. C'est pas difficile du tout, mais qu'est-ce que j'irais foutre là-bas ? Pour les Berlinois, c'est beaucoup plus



cafés des jeunes étudiants qui sont intéressés par la politique, qui diminuent de plus en plus depuis quelques années. D'autres cafés d'étudiants qui sont quelquefois assez sympathiques et où je pense qu'on ne peut pas se sentir très à l'aise, qu'on ne peut pas devenir un habitué parce qu'il y a trop d'uniformité. Il y a, surtout sur le Kudamm et à

les journaux. C'était aussi le grand temps des journaux. Maintenant, ça disparaît. Les Berlinois jouent beaucoup. Ça flambe beaucoup. Ça se passe n'importe où. On change sans arrêt. Si le jeu devient un peu furieux, après une semaine, il faut changer, dans n'importe quel lieu... On joue à tous les jeux où on peut flamber. Il y a des cafés joueurs, on sait que tel en-

**Si j'ai envie de voir des vaches, à Berlin il y en a quelques unes ; mais si j'ai envie de voir des vaches dans un pré, alors il faut que j'aille à l'Est.**

Charlottenburg, les bistrot de touristes. Ce sont les pires. Ils ont la qualité en dessous des pires trucs d'alcooliques. Mais les vrais trucs typiques berlinois font la plus grande masse, ceux dont on vient de parler. Il y a pas mal de bistrot homosexuels et toutes sortes de marginalités et là, si tu veux, il y a les boîtes sado-maso, la boîte pince-moi-le-cul, etc...

A ma connaissance, à Berlin, il n'y a pas de bars où l'on peut trouver de petits vins nouveaux ou de choses macrobiotiques. Quand j'ai quitté Paris en 70, c'était une mode furieuse, les petits bistrot macrobiotiques. Dès que tu picolais ton deuxième verre d'alcool, t'étais classé par les nanas. Ici, ça a jamais été comme ça. Il y a eu quelques tentatives. Il y a une atmosphère générale à Berlin qui fait qu'il n'y a pas grand-chose qui se fasse dans ce secteur.

droit est très bien. Ton café sera fermé seulement si la police ne t'aime pas bien. Ils trouvent ce qu'ils veulent. Par exemple, un torchon sale dans un frigidaire, et ils te ferment ton bistrot. C'est ce qui est arrivé sur le Kudamm. Puis il y a l'histoire de beaucoup de bistrot où les gens se droguaient follement ; ça peut durer des mois ou même des années avant qu'ils soient fermés. Ça dépend des rapports avec la police. Du moment



compliqué. Par exemple, si j'ai envie de voir des vaches, à Berlin, il y en a quelques unes, mais si j'ai envie de voir des vaches dans un pré, alors il faut que j'aille à l'Est.

Oswald- Cette isolation devient de plus en plus un fait. Il ne faut pas oublier qu'en DDR, c'est la dictature depuis presque 50ans. Il existe une génération qui a toujours connu la dictature. Ce qui était dans le temps la décision d'une élite politique est aujourd'hui la position naturelle de tout un peuple.

Berlin-Ouest serait la seule ville du monde qui pourrait décider de ce qu'elle veut devenir. La ville ne peut pas vivre d'elle-même ; les énormes capitaux viennent d'ailleurs. Et ces capitaux, on les fait travailler ici de toute autre manière que dans les villes libres, celles qui ont des besoins économiques naturels, ce qui ici n'existe pas parce qu'il n'y a pas d'expansion. Il y a des idées différentes sur le devenir de la ville. Depuis quelques années, ils pensent que la ville devrait devenir un centre culturel. C'est l'opinion dominante. Ce qui ne voudrait pas dire nécessairement un lieu de tourisme mais un lieu de radiations culturelles. Mais, il faut amener ces lumières qui brillent d'ailleurs, comme le charbon. Malheureusement, ce qu'ils conçoivent comme centre culturel est toujours défini par l'Etat de Berlin ; ce que eux pensent, imaginent ou définissent, alors qu'ils sont en dehors. Cette décision de faire de Berlin un centre culturel peut toujours être révisée parce qu'il n'y a pas de racines ici, il faut toujours importer. On voyait la culture comme une production pour laquelle il n'y avait pas besoin de charbon, d'électricité, de pétrole, d'énergie. Il y a

très peu d'alternatives pour une production sans matières premières. On pourrait penser que le prochain pas serait quelque chose comme Las Vegas.

Comme c'est tout à fait artificiel, je préfère vivre pour moi-même, que chacun ait ses propres standards culturels, et ne pas fonctionner avec l'Etat, les Centres, une politique, une organisation.

Pour nous et quelques autres, un des traits sympas de Berlin, c'est que c'est\* une ville qui ne te demande absolument rien. Tu n'a pas la férocité d'être poussé,

tu peux faire tes trucs, on te laisse une grande liberté, on te laisse tranquille.

Propos recueillis par Danielle Colomine.  
Traduction simultanée : Michel Würthle. ■

\* N.D.L.R.

«Les questions : ai que ce ? est ce que ? disaient : ai ou est quoi ici ? et créèrent le mot *exe*, le premier nom du sexe. Les uns prononçaient : *éqce* ; d'autres : *éque*, suivant la phrase créatrice : ai que ce ? est ce que ? D'où *sexe* se prononcera suivant le cas : *séqce*, *sèqce*.»  
Jean-Pierre BRISSET : *La science de Dieu ou la création de l'homme*, (éd. Tchou).

## BERLIN : AX BAX, EXIL PARIS BAR

Michel Würthle - Als ich von Paris kam, wo ich einen Job hatte, war Oswald bereits seit einem Jahr in Berlin. Ich kam zu der Ausstellung eines Freundes. Wir

verdienten unwarscheinlich viel Geld. Wir waren bald vollkommen abgestumpft, und Oswald hatte genug davon, denn da er auch den Einkauf besorgte, arbeitete er noch mehr als wir. So hat es angefangen. Ich für mein Teil, ich spielte ständig, ich habe alles verzockt, was ich verdiente.

## La décision de faire de Berlin un centre culturel peut être toujours révisée... On pourrait penser que le prochain pas serait quelque chose comme Las Vegas.

waren pleite, hatten überhaupt kein Geld. Oswald hatte ein kleines Stipendium, das erste in seinem Leben, aber es war so gering, daß man davon nicht leben und nicht sterben konnte. Ich kannte einen Griechen, der mir eines schönen Tages verkündete, daß er seine Kneipe verkaufen wolle. Er hatte eine kleine Kneipe in der Nähe des Olivaer Platzes, das «Matala». Oswald und seine Frau Ingrid waren einverstanden. Und über Nacht wurde die Kneipe zu einem unglaublichen Erfolg. Wir arbeiteten damals bis morgens um sieben oder acht und tranken eine ganze Menge. Und wir

Für eine kurze Zeit ging ich nach Griechenland und kam nach drei Monaten vollkommen pleite wieder zurück. Ich habe eine andere Kneipe aufgetan, das sogenannte «Exil». Oswald wollte von einer Kneipe nichts mehr hören. Sie haben sie sich aber trotzdem angeschaut. Sie gefiel ihnen, und da sich Ingrid ein wenig langweilte, hatte sie Lust, etwas daraus zu machen ; ihr schwebte etwas Ruhiges vor, was damals in Berlin vollkommen neu war. Oswald hat schnell gesehen, daß wir das nicht alleine machen konnten, und er hat mit uns gearbeitet. Was aber bedeutete, daß er wieder nicht an seinen eigenen Sachen arbeiten konnte. So hat es sich nach und nach entwickelt und ist zu einem richtigen Beruf geworden. Die letzten drei, vier Jahre in Wien hatte Oswald so eine Art open-house ; er hatte eine sehr schöne, große Wohnung im Kaffeehausstil. Es kamen viele Leute dorthin, es war lustiger, ihn zu besuchen, als ohne Geld



Les photos sont assez belles, mais je ne vois rien qui me rappelle spécialement Berlin.

in den Wiener Kaffeehäusern herumzuhängen. Aber das war keine Erfahrung. Die Erfahrungen haben wir hier in Berlin beim Arbeiten gemacht. Die Familie hatte sich vergrößert, mit, sagen wir, Oswald als Vater : ich hatte eine Griechin geheiratet, und da sie Beziehungen zu Griechen hatte, haben wir dann das AX BAX aufgemacht.

«AX BAX» ist ein griechischer Seufzer. Es

war eine rein griechische Kneipe ; wir hatten sie an Griechen verpachtet, weil wir uns um eine kleine Galerie kümmern wollten, aber in ein paar Monaten war das «AX BAX» auf dem Nullpunkt angelangt. Niemand ging mehr dorthin. Wir mußten die Kneipe also wieder in eigener Regie übernehmen. Oswald hatte aber genug von der gastronomie und den Kneipen.

Er hat sich in Island verliebt. Er begann, eine Art touristisches Abenteuer zu arrangieren, ein kleines Hotel, Abenteuerferien für wenige Leute ; in einem Pauschalpreis waren Reise, Unterkunft und Mahlzeiten inbegriffen. Wir waren noch immer Geschäftspartner, Oswald, Ingrid und ich, jeder hatte ein Drittel. Oswald ging dann von «Exil» weg, um sich um das «AX BAX» zu kümmern. Ein Jahr später erfuhr ich von einem gemeinsamen Freund, daß die «Paris Bar» zum Verkauf stünde. Da ich ein bißchen Heimweh nach Paris hatte, und die Kneipe «Paris Bar» hieß - sie gehörte einem ehemaligen französischen Militär - habe ich sie übernommen.

Am Anfang waren wir im «Exil» eine kleine Welt für uns, so als existiere die andere Welt nicht. Es hätten sich draußen Katastrophen ereignen können... wir im

«Exil», wir waren eine Art Gemeinschaft. Aber, wie Oswald es ausdrückte, der Zweck war kein geistiger, der Zweck war das Geld : jeder sollte nach einer gewissen Zeit anständig leben können. Für Oswald war Geld nur ein Aspekt, er hatte immer seine Ideen gehabt, seine Ziele als Künstler. Wir anderen hatten immer nur ein Ziel : leben. Ich glaube, die Situation war schwierig für ihn.

## TYOLOGIE DER BERLINER LOKALE

Oswald - Man sagt, daß es ungefähr 6000 Restaurants, Kneipen, Cafés, etc. gibt. Aber es fehlen vor allem gute Lokale. Sonst ist alles da. Von den 6000 dürften etwa 5500 für Penner und Säuffer aus den unteren Volksschichten sein. In den verfallenen Stadtvierteln sieht man die typischen Eckkneipen, oft fünf oder sechs in einem Häuserblock, in denen sich die Hauswartssöhne vollaufen lassen.

Michel - Am Anfang war ich davon fasziniert. Ich ging oft in diese Kneipen, ich kannte diese Untersten nicht. In Wien liegt da immer noch eine Farbschicht darüber. In Wien schien mir das etwas humaner zu sein.

Oswald - Dann gibt es Prostitutions - lokale, Kriminellentreffs, Lokale im Kiez. Es gibt auch die Prostitution im großen Stil, Bordelle usw. Es werden immer mehr. Um die Unis herum gibt es Studentenlokale, aber es sind nicht mehr sehr viele. Wann man einen Unterschied machen will, könnte man von Lokalen reden, in denen sich die politisch Gesonnenen treffen ; in den letzten Jahren werden es aber immer weniger. Die anderen sind so normale Kneipen, wo man sich nur als sehr junger Mensch wohlfühlen kann, weil da eine Uniformiertheit herrscht. Besonders hier in der Gegend, auf dem Ku'damm und in Charlottenburg, gibt es die Fremdenverkehrslokale, das sind die schlimmsten. Hinter der Fassade verbergen sich die schlimmsten Alkoholiker. Echte Berliner Lokale sind nur die große Masse der erstgenannten Gruppen. Dann gibt es nicht wenige Schwulenlokale, Lokale für Sado-Masochisten, usw. Meines Wissens gibt es in Berlin kein einziges Lokal, wo man zum Beispiel unbearbeiteten Wein bekommt oder Makrobiotisches. Als ich 1970 von Paris wegging, waren die kleinen makrobiotischen Kneipen große Mode. Wenn du da das zweite Glas Alkohole getrunken hattest, warst du bei den Mädchen schon abgeschrieben. Hier war das nie so gewesen. Über ein paar Versuche ging es nicht hinaus. Die Atmosphäre in Berlin bewirkt, daß auf diesem Gebiet nicht viel passiert.

## HINTER DER THEKE. DAS KNEIPENLEBEN

Ich stehe jetzt schon seit einigen Jahren nicht mehr hinter dem Tresen und wenn, dann nur ausnahmsweise. Ansonsten hoffe ich, daß die Leute viel trinken. Jeder, der Berlin kennt, weiß, daß die Leute aus Leibeskräften trinken, man muß sie nicht erst dazu auffordern. Die Leute kommen nicht hierher, um miteinander zu reden, sondern sie werden von der Angst vor dem Alleinsein aus ihren Art-Deco-Wohnungen in die Lokale getrieben. Um diskutieren zu können, müßte man ja Ideen haben. Wenn man jeden Tag ausgeht, merkt man das sehr genau. Michel - In Wien gab es überall Zeitungen. Im klassischen Wiener Kaffeehaus saß man stundenlang und las Zeitungen. Aber das war auch die große Zeit der Zeitungen. Das verschwindet jetzt. Die Berliner spielen viel. Es wird viel gezockt, und das überall. Wenn das Spiel zu heftig wird, nach einer Woche, muß man das Lokal wechseln. Alles, was um Geld gespielt werden kann, wird

(suite page 73)



# Thomas Wachweger



3.1.80

P A G E S

# On Kawara

I WENT



10  
4TAXIS

9. Juli 1976

# Anne et Patrick Poirier

**A J.D. NEUMITZ**

«...Après bien des difficultés

de toutes natures, qui me firent perdre un temps précieux et augmentèrent mon impatience à vérifier mes hypothèses, les autorités m'accordèrent enfin de commencer mes recherches. Je pense que je dus cette indulgence de la part des officiels à ma longue obstination, et à la conviction que je devais leur inspirer que toute cette enquête à laquelle je me préparais et semblais attacher une telle importance n'était sans doute que le résultat des plus folles investigations de ma part, et n'avait que d'infimes chances de succès. Sans doute souriait-on en haut lieu, convaincu de mon échec, et déjà préparé à l'accueillir avec la bienveillante sympathie réservée au naïf qui se cache toujours derrière le visage du savant ou du créateur d'importance, dans l'esprit de cet engance que le rêve atteint peu.

Je dois dire que les bases sur lesquelles je m'appuyais étaient des plus minces, et de nature à provoquer l'incrédulité des gens raisonnables. Mais parfois une conviction intime, due à une sorte d'intuition initiale impossible à justifier, pousse les esprits les plus prudents, dont je crois faire partie, à bousculer certaines de leurs attitudes rationnelles et à laisser pour un temps un champ d'accès au rêve. Dans le passé, on l'a vu, certaines des plus grandes découvertes n'ont dû leur existence qu'à ce type de certitudes inexplicables éprouvées par certains chercheurs qui n'hésitèrent pas à consacrer parfois leur vie à démontrer irréfutablement aux incrédules la vérité de cet éblouissement soudain de leur esprit.

Quant à moi, si je livre ici sans déguisements les raisons qui me poussèrent à entreprendre mes recherches, je risque de n'avoir plus aucune chance de crédit dans l'esprit du lecteur de bon goût, et de me perdre définitivement à ses yeux.

Au cours d'une de mes innombrables incursions dans la Bibliothèque de l'Institut d'Archéologie de la Freien Universität de Berlin, je tombai, par le plus heureux ou le plus malheureux des hasards, en consultant un ouvrage sur la «DOMUS AUREA», (le personnage de Néron l'incendiaire m'intéressant alors pour des raisons qui n'ont pas d'incidence apparente dans cette affaire), sur un article extrait d'une revue scientifique dont le nom importe peu ici. Ce texte, signé d'un illustre archéologue d'outre-Rhin (1) et intitulé «LE DECOUVREUR» avait sans doute échoué là par erreur, car on ne voit pas quel lien peut exister entre le récit qui va suivre et la Domus Aurea. (2)

Il est indispensable de livrer ici l'intégralité de ce texte pour bien comprendre la suite de cette affaire. D'ailleurs le lecteur mesurera mieux la fascination qu'il engendre, et qui fut cause de toute mon histoire :

## LE DECOUVREUR suivi de fragments inédits du journal de Gottfried David Neumitz

Le 24 juin 1877, à cinq heures du matin, un groupe de terrassiers turcs conduits par un contremaître allemand découvraient à 50 km au sud-est d'Alep, dans le nord de la Syrie, un homme assis sur une butte de sable et qui ne les reconnut pas. Il portait une chemise de toile écru sans col sur un pantalon noir, et semblait épuisé. Sans quitter des yeux la ligne de dunes dont les contours éblouissants le forçaient à cligner des paupières, il saisit la gourde d'eau fraîche que lui tendait un des hommes et but avidement; puis il se leva, et le bras tendu vers l'horizon, il fit quelques pas d'une démarche chancelante dans la direction qu'il indiquait avant de s'écrouler la face contre terre. On le déposa sur une litière de fortune, et, tandis qu'on le ramenait au campement à peine éloigné de six kilomètres, il ne sortit de sa prostration que pour répéter d'une voix faible mais distincte : «Kein Zweifel! kein Zweifel mehr! (Plus de doute, plus aucun doute!). La chaleur était grande. Son visage était amaigri, brûlé de soleil, ses cheveux et ses lèvres décolorés, et comme incrustés de sel.

Au campement, on le chargea comme un enfant ou comme un infirme sur l'un des chariots qui avaient servi à amener le matériel des fouilles quelques mois auparavant, et son corps ne pesait rien. Il arriva à Berlin le 20 juillet, toujours prostré, et s'alimentant à peine. Son état empira de telle sorte qu'il fut confié le mois suivant à la clinique psychiatrique de l'Université de Leipzig, dirigée par le professeur Flechsig. Après quelques mois, il entra dans une période d'extrême agitation, réclamant des feuilles de papier qu'il couvrait de figures énigmatiques et de rangées de chiffres, tassé sur lui-même à la tête de son lit, et jetant autour de lui des regards de méfiance. Vers la fin du jour, une expression de triomphe et de joie envahissait son visage exténué; tournant la tête vers l'est, les yeux brillants, il frappait la masse de feuillets du revers de la main et s'écriait : «Plus de doute, plus de doute!» Puis il sombrait dans un sommeil épais.

Contre toute apparence, il se rétablit cependant, sous l'effet sans doute des méthodes énergiques, quoique aujourd'hui contestées, du professeur F. Il ne quitta cependant la clinique qu'après quelques années, et par une coïncidence étrange, la veille même du jour où un autre illustre patient devait y être admis<sup>(1)</sup>, le 7 décembre 1884. Bien qu'agé d'à peine cinquante et un ans, il avait beaucoup vieilli, et ressemblait, lorsqu'on lui eut rendu ses vêtements noirs, à un recteur d'université ou à un pharmacien à la retraite.

De toute sa vie, qui devait encore se prolonger de presque vingt ans, puisqu'il mourut le 4 février 1903, à l'âge de soixante-dix ans, Gottfried-David Neumitz n'approcha plus jamais un objet ou un livre qui pût lui rappeler sa première passion, l'archéologie, et il se consacra entièrement à la mise au point et à la commercialisation d'un produit pharmaceutique à base de quinine dont il avait expérimenté les effets bénéfiques sur les ouvriers du chantier de ses dernières fouilles, et auquel son nom demeure attaché.

L'histoire de l'archéologie n'est qu'une longue suite d'échecs traversée parfois d'éclatants succès : tout récemment, l'importante découverte effectuée par la mission archéologique italienne d'une ville entièrement inconnue, antérieure aux autres villes de Basse Mésopotamie d'au moins un millénaire, nous incitait à porter un regard nouveau sur la dernière période de la carrière de Gottfried-David Neumitz. L'histoire de la Mésopotamie au cours du troisième millénaire demeurait en effet obscure : les fouilles entreprises sous la direction du Pr Paolo Matthiae, à soixante kilomètres au sud d'Alep, sur la colline de Tell-Mardikh devaient mettre au jour la ville de Ebla, attestée par des inscriptions mésopotamiennes du deuxième millénaire en sumérien et en akkadien, mais tombée dans l'oubli vers 2000. Un tertre rasé, des soubassements à demi repris par le sable : telle devait apparaître la ville de Ebla au Pharaon Toutchosis III partant en campagne vers 1500 contre les rois d'Akkad.

Nous devons à l'obligeance du Dr Baumann, petit-fils de C.D. Neumitz la communication du carnet tenu par celui-ci dans la période malheureuse qui précéda son internement : il se présente sous la forme d'un paquet de feuillets étroits, de format 13 x 18, reliés en moleskine noire, écrits recto verso d'une fine écriture gothique à l'encre noire. La dernière page, et ce détail la rend plus troublante, offre de grandes plages blanches, et la phrase «Kein Zweifel mehr!» est cernée de deux grands traits à la plume qui ont presque arraché le papier. Il semble qu'elle ait été écrite peu de temps avant qu'il abandonne le campement pour se diriger droit vers le Sud, là où le retrouvèrent les terrassiers; interrompant sa marche à quelques kilomètres à peine de la butte de Tell-Mardikh qui barrait l'horizon.

Nous avons placé entre soufflets les mots ou fragments de mots restitués par nous : < >; et placé un astérisque après tout mot dont la lecture est conjecturale. L'indication du folio figure entre crochets droits en haut et à gauche, dans la marge. Les notes de l'éditeur sont entre parenthèses.

Outre le Dr Baumann, nous remercions Mlle Hildegard Rueff, de l'Académie des Sciences de Berlin, dont l'aide nous a été précieuse dans le déchiffrement du carnet de G.D. Neumitz, ainsi que la petite-nièce de ce dernier, Mlle Katherina Gellert, de Mannheim, qui nous a communiqué l'unique photographie existant à ce jour de son oncle, qu'il ne nous a malheureusement pas été possible de reproduire ici.

(1) Daniel, Paul Schreiber

## Le « journal » de Gottfried-David Neumitz

25 mai 1877

- (Le début manque : page arrachée)
- (<sup>n° 32</sup>) (...) nous n'avons pas pu aller plus loin à cause du vent. A six heures, peu après le début du travail, j'entendis un grand cri qui venait de la zone ouest des travaux, au-delà du fleuve. Je laissai tout, j'étais occupé à tamiser la terre sous un soleil ardent et un ciel blanc à force d'être bleu, et je courus dans la direction du cri. Je trouvais un attroupement déjà occupé à dégager deux des hommes d'un éboulement important, qu'ils attaquaient à coups de pioche, sans précautions. Je les arrêtai du geste, mais trop tard; il m'avait pourtant semblé reconnaître une forme humaine dans un bloc allongé aux contours arrondis. Les deux rescapés se secouaient et ôtaient la poussière de leur visage et de leurs vêtements; les autres avaient repris le travail avec indifférence; on aurait dit un camp de forçats sous le soleil et l'on n'entendait que le bruit des pelles; seul un bloc d'environ cinquante centimètres de haut était demeuré intact, portant sur l'une de ces faces deux marques fortement creusées sous un arc profond; n'était-ce pas la tête d'une statue géante? Je rappelais les ouvriers vers le tertre où leurs camarades avaient été ensevelis; ils acceptèrent mollement, et attaquèrent sans vigueur la base du tertre. Furieux, je me saisis d'une barre de mine et tentais de soulever un bloc; trois gros rochers se détachèrent, et je n'eus que le temps de sauter de côté.
- (<sup>n° 33</sup>) Le climat est très dur, et rend nos recherches difficiles. Ce matin le soleil pesait sur moi comme un lit de rameaux morts sur un cadavre qu'on s'appre-

à brûler, tandis que ce soir un froid vif nous enveloppe, succédant au vent violent qui cet après-midi nous avait contraint à abandonner nos travaux. En regardant attentivement tout à l'heure la pierre découverte ce matin, je ne suis plus aussi sûr d'y voir un visage, des yeux; de petites barres régulièrement espacées y tracent une inscription indéchiffrable, mais lorsque j'en approche la flamme de ma lampe, tout se brouille et redevient insignifiant, comme rendu à l'anonymat de la matière.

(<sup>n° 34</sup>) Qu'en sera-t-il de nos travaux, et de nous, dans mille ans? Que pensera-t-on de nos veilles? Ce matin, il manquait dix hommes, occupés à célébrer quelque part une fête, rendus plus superstitieux encore de me voir acharné à une découverte dont ils ne comprennent pas le sens. Et pourtant je ne peux pas douter qu'elle ne me soit donnée un jour, à la grande lumière solaire, ou à celle, glacée, de la lune, la cité que je cherche, moins comme une ville d'ailleurs, difficile à saisir dans la complexité de ses ruines, de ses rues au tracé affaissé, que comme une statue gigantesque de femme au visage usé par un séjour millénaire au fond de la terre; la bouche et les yeux évidés par l'érosion du sable, une tête ronde au menton fort, des nattes rattachées sur la nuque, le torse coupé à la hauteur des hanches, des seins volumineux, et le bras droit coupé un peu au-dessus du coude: mais sans voile. Et ces yeux vides me regardent, et cette bouche usée me parle, mais je n'entends pas ce qu'elle dit.

(<sup>n° 35</sup>) Qu'en sera-t-il de nous dans mille ans, dans cent ans? La pluie d'hier a fait lever quelques brindilles et une fleur sur la terre desséchée de ce talus. Ainsi va la vie. Malgré mon angoisse et ma désillusion, j'y puise un grand réconfort.

30 mai

(<sup>n° 36</sup>) La traduction est celle-ci, irréfutablement: « que le soleil se levait entre les deux tours jumelles de la colline des dieux »; si la traduction est rigoureuse, mes calculs ne le sont pas moins. Ma première erreur a donc été de déplacer d'environ 300 m trop au nord le site de la double acropole; de là vient que j'ai trouvé quelques crânes, car nous nous sommes trop approchés du village de N. abandonné depuis moins de cinquante ans. Il y a trois jours, nous avons reporté l'ensemble des instruments près d'un kilomètre plus bas afin d'attaquer le grand terre par sa base, et de ne pas risquer de nouveaux éboulements, ou d'endommager l'Acropole. Ce charroi nous a été infiniment pénible; heureusement, grâce à l'obligeance du Consul anglais, Mr Charles Poole, quatre charrettes nous ont aidés à transporter les 40 leviers de fer, deux véris, 100 pelles, 120 pioches, ainsi que le treuil. Nous lui devons aussi 40 nouvelles brouettes munies de roues cercées de fer, ce qui devrait éviter le retour des accidents de la semaine dernière.

Les difficultés cependant augmentent. Le thermomètre ne descend guère en dessous de 88° F et les hommes ont murmuré lorsque j'ai demandé de supprimer la pause de 9 heures afin d'accélérer le transport du matériel. L'état de tension où je suis depuis quelques jours a fait que je me suis emporté contre leur contremaître sur qui j'ai levé ma cravache, mais sans le frapper. J'ai fort regretté ce geste, qui pouvait me priver d'un homme excellent dont je ne saurais me passer.

(<sup>n° 37</sup>) Nous mangeons peu et fort mal, une sorte de plat de haricots larges, assaisonné de graisse de mouton, extrêmement rance. Ma provision de chemises s'épuise, et mon irritation s'accroît de ces détails en apparence futiles. Les premiers déblaiements ont commencé dès le lendemain (28 mai); hier (29 mai), nous avons aperçu une tranche d'un sol d'une nature entièrement différente. Si cela continue je ne doute pas d'arriver un jour à l'âge de pierre!

7 juin

(<sup>n° 38</sup>) La nouvelle équipe est arrivée ce matin, mais il ne me semble pas qu'elle vaille mieux que la précédente: même lenteur, mêmes regards sombres. Ce sont des paysans mal nourris qu'on m'envoie, épuisés par les fièvres et attirés par l'appât d'un maigre gain. Depuis un mois, j'ai réussi à réduire quelques fièvres grâce à un dosage judicieux de quinine: en général 4 grains<sup>(1)</sup> suffisent. Le plus redoutable, car on est impuissant devant elles, ce sont les morsures d'un petit serpent des sables, presque incolore. 8400 m<sup>3</sup> ont été déblayés en moins d'un mois, travail colossal, mais qu'on aurait pu achever plus rapidement avec des ouvriers plus dispos. Chaque matin il me paraît que la découverte est à portée de main, chaque soir qu'elle s'éloigne.

(<sup>n° 39</sup>) Dans le paquet de lettres et de journaux que le contremaître m'a remis ce matin, j'ai trouvé le pamphlet que le Dr R < eincke > fait circuler à Berlin et peut-être déjà à Londres et à Paris. Je me fais fort de l'écraser sous l'éclat de mes découvertes, aussi chaque retardement \* est-il pour moi une source d'angoisse intolérable. Je n'ai presque pas dormi depuis deux semaines, et il m'est difficile de prendre autre chose qu'un peu d'eau et de semoule cuite; j'ai fait ce soir avec le contremaître un tour général des fouilles; il m'a écouté sans rien dire; on dirait qu'il me blâme ou qu'il se moque silencieusement de moi. N'est-il pas complice de mes ennemis, lui qui m'a apporté ce matin ce pamphlet dont certaines phrases ne me sortent pas de l'esprit? Le paysage s'animait devant moi; à la lumière de la lune les murs de la ville m'apparaissent; des temples assez petits; des rues pavées marquées de profondes encoches pour le passage des voitures; les contours des maisons, et des bâtiments à plate-forme superposées, surmontés de tours carrées; une excavation ovale qui devait être un amphithéâtre. Il n'y manquait que les marbres; les ombres bleues des dunes s'allongeaient fantastiquement, et je devais parler sur un ton trop exalté car il me quitta brusquement sur la fin de la promenade.

J'écris, comme à l'habitude, sur le seuil de ma tente, à la lueur de la lampe à huile; j'entends autour de moi les ronflements des hommes, et parfois, au loin, l'aboiement d'un chacal. La lune continue de monter à l'est; il fait un vent plus doux que les autres nuits, qui agite doucement mes feuillettes et la toile au-dessus de moi. Je me sens extraordinairement calme.

(<sup>n° 40</sup>) La terre triée, tamisée, a rendu ce matin un nombre incalculable de fragments durs, de couleur ocre; poteries et tessons? Je suis seul depuis hier, j'ai dû renvoyer l'équipe qui s'obstinait à fumer une herbe séchée qui donne aux hommes des yeux brillants et les rend sourds à mes ordres. Ma provision de chemises est tarie, mes réserves de nourriture touchent à leur fin, mais qu'importe: mes efforts eux aussi touchent à leur terme.

Je rentre à l'instant de mon habituelle promenade nocturne sur le lieu des fouilles; j'ai entendu pour la première fois le son distinct et le bruit creux que fait le pas lorsqu'il résonne sur des galeries invisibles; cet écho m'exalte. A quelques pas de moi, la voici enfin, la ville impénétrable! Autour de moi, une étendue désolée, des monticules arides, la solitude et le froid: mais j'entends en dessous le bruit de ses fontaines et le rire des femmes sur les places ombrées. La ville noire! il me semble qu'elle va soudain surgir d'une brèche entr'ouverte, avec l'élan et l'ardeur rouge du métal en fusion, comme une lave, encore tout animée du reflet d'un désastre inconnu où elle périt, jadis.

(<sup>n° 41</sup>) Une rangée d'obélisques noircis, des dômes écrasés, des fragments de marbre, la trace du feu sur les poutres et les murs.

Une lune énorme monte ce soir derrière la courbe de la colline sacrée, je suis seul, et le monde n'est plus à mes yeux qu'un immense voile de sable jaune et de cendre couvrant la face aveugle des villes souterraines: rien, plus rien à perte de vue que le sable et ses pièges, et, sous mes pieds, comme le murmure confus d'un grand troupeau d'hommes endormis.

13 juin

(<sup>n° 42</sup>) Oui, je la vois, ce soir encore, et pour la dernière fois peut-être, et son visage remplit l'horizon. La lune est à son maximum, et le vent est tombé. J'ai creusé tout le jour avec une pioche, puis avec une simple barre de mine, dans l'espoir de sentir tout à coup le sol céder, vertigineusement, dussé-je être précipité dans un abîme. Mais rien. Cependant, la voici, elle, ce soir encore. (ici manquent quelques lignes rataturées, où nous avons cru lire ceci:

< Peut-être me croira-t-on fou >

à moins qu'il ne s'agisse pas du mot *verrückt*: fou, insensé, mais de *verrucht*: impie, infâme; il semble que l'accusation d'impiété ait beaucoup frappé, les derniers temps, l'esprit troublé du professeur. N.D.E.)

Son visage monte au-dessus de la colline, ses yeux sévères m'appellent. Sans aucun doute.

(Ici s'achève le journal de Gottfried-David Neumitz. Le carnet était resté ouvert sur sa table, il fut rendu à sa famille avec ses effets et ses autres documents lorsqu'on le rapatria à Berlin).

Danièle Sallenave

Il m'est difficile de décrire l'état dans lequel me mit cette lecture. Comment un article de cette importance avait-il pu échapper à ma vigilance? Comment n'avait-il pas créé davantage de remous dans les milieux informés? Sans doute la nature visionnaire de Gottfried David Neumitz avait-elle dû inspirer de la méfiance à mes confrères contemporains, qui professent à l'égard d'une certaine attitude «littéraire» le mépris le plus distant. Notre époque supporte mal le subjectif, surtout lorsqu'il se manifeste chez les représentants officiels de l'objectivité. Et cette dictature se manifeste jusque dans les milieux littéraires et artistiques, là où un peu plus de souplesse semblerait pouvoir être admise, et même désirée.

Je lus et relus les carnets de l'archéologue malheureux, et loin de conclure à sa déraison, j'étais de plus en plus convaincu de la réalité de son rêve: le rêve archéologique n'était-il pas une des constantes de notre culture? Et était-ce par hasard que les plus grands «découvreurs» de villes souterraines aient été nos compatriotes? N'était-ce pas autant à cette poursuite éperdue de leurs visions qu'à leur science qu'ils devaient leurs découvertes? Pouvaient-on supposer, dans notre inconscient l'existence de villes endormies qui demanderaient impérieusement à être exhumées, à surgir au jour et à la lumière après leur long ensevelissement?

Cette ville sans nom avait une telle intensité dans l'esprit de Gottfried-David Neumitz, et prenait peu à peu tant d'existence dans le mien, qu'elle ne pouvait ne pas être, quelque part enfouie. Mais où diriger mes recherches? Les indications données par le manuscrit étaient des plus vagues: on eut dit que G.D.N. avait inconsciemment caché les détails susceptibles de situer exactement le lieu de ses fouilles, et avait, involontairement sans doute, dévoilé l'aspect onirique de sa poursuite. Je renonçai donc à localiser ce qui m'apparaissait comme une vision de ville: il me suffisait dans un premier temps qu'elle conservât son caractère de rêve, auquel je m'abandonnai. Peu à peu l'image d'un Orient mythique, formé de réminiscences juxtaposées, superposées, vint s'interposer entre moi et la réalité qui m'entourait. Marchant dans Berlin, les terrains vagues que l'on rencontre encore partout devenaient immenses déserts en réduction, où je pressentais des édifices autrefois imposants maintenant recouverts par le sable, accumulés en tertres épars. Je fixais longuement les murs de brique crue, qui forment ici l'essentiel des matériaux de construction et de destruction, et je pensais y sentir l'admirable vibration du Temps. Les contours des édifices devenaient pour moi flous et mouvants comme vus à travers ce voile tremblant qui monte du sol quand la chaleur est brûlante et provoque les mirages.

Je craignais qu'on ne découvre autour de moi l'existence de ces images qui s'introduisaient sans cesse dans mon regard, et n'osais me confier à mes proches, redoutant au fond de moi le retour à une vue naturelle du monde que leur amitié aurait tenté de provoquer. Car peu à peu mes visions devenaient de plus en

plus cohérentes : le Paysage s'organisait : les édifices prenaient leur place, et leurs formes m'apparaissaient avec plus de précision. Les axes se dessinaient reliant les vestiges entre eux. Une circulation se créait. Une vie possible se devinait dans la ville qui surgissait lentement du sable de ma mémoire et de mon utopie. Il ne faudrait pas croire pourtant que je ne me livrais pas en même temps à des recherches plus sérieuses et plus scientifiques : je passais de longues heures sur des cartes, et dans des textes. Je pensais enfin avoir localisé géographiquement le rêve de Gottfried David Neumitz, qui était devenu le mien. Il me restait à convaincre ceux qui pouvaient aider matériellement mon entreprise. Car, plus de doute, plus aucun doute, c'était à moi que revenait la tâche de reprendre les fouilles interrompues par la maladie de l'archéologue. On me prêtait une oreille bienveillante, mais distraite.

C'est alors que je me livrai à un innocent amusement, que certains jugeront indigne de la profession que j'ai exercée jusqu'ici, et, j'ose le dire, d'une façon irréprochable : comme je ne réussissais pas à réunir rapidement les fonds nécessaires à une si ambitieuse opération, et que toutes les promesses que je recueillais se situaient dans le futur le plus éloigné, je décidai d'entreprendre par avance le modèle en réduction de ma découverte : procédé irrecevable pour un esprit logique, j'entrepris des fouilles anticipées.

Je transformai à cet effet la cave de mon habitation, qui était très vaste, en un grand terrain d'excavations miniaturisées, et entrepris de construire sur toute la surface du sol ma ville en réduction, procédant comme s'il s'agissait d'une découverte réelle. Et elle l'était en effet. Les fouilles avançaient plus rapidement que des fouilles véritables, puisque le Temps était réduit aux mêmes dimensions que l'Espace. Un bâtiment qu'une équipe nombreuse de terrassiers aurait mis des mois à exhumer me prenait à moi quelques semaines, compte tenu du fait que j'étais seul à effectuer le travail. Mais pour moi, dans ma solitude, le temps s'étirait en longueur, et ces semaines me semblaient des années. Mon impatience à découvrir les bâtiments, et ma maladresse à les construire, (puisque en fait je faisais des fouilles inversées, construisant des édifices ruinés, comme un architecte qui aurait pensé en archéologue) augmentait encore cet étirement du Temps. Le Temps d'une ville réelle se condensait dans ces fouilles lilliputiennes.

Et au fur et à mesure de mes découvertes successives, j'imaginai ce qu'avait pu être la vie de cette ville, quelles en étaient ses lois, son organisation sociale, et les mœurs de ses habitants, à l'examen des minuscules indices livrés par l'architecture ou l'ornementation. Je notai soigneusement mes observations et mes hypothèses sur mes carnets de fouilles. Ces carnets (3), je les dissimulai, après en avoir soigneusement trempé chaque feuillet dans la cire d'abeilles vierge, puis pliés dans de fines feuilles de plomb, et enfin enfermés dans des récipients de terre cuite fabriqués aux dimensions exactes des petits opuscles, à l'intérieur de l'un des bâtiments de ma ville réduite, dont j'avais trouvé la destination : il s'agissait d'une sorte d'immense bibliothèque contenant les archives de cette cité... Espérant qu'un jour on les retrouve, si quelqu'un, à l'aide du présent manuscrit, se met en quête de...»

*Ici s'arrête le manuscrit (4), sans doute inachevé de celui que nous appellerons le Professeur X. L'absence de signature laisse supposer qu'il s'agit du fragment d'un texte plus long, car il semble peu probable qu'il ait désiré cet anonymat, étant donné le soin déployé par lui pour transmettre son œuvre.*

*Quant aux fouilles par lui entreprises sur le terrain, et qui auraient dû mettre son rêve à jour, il n'en reste plus trace : soit qu'elles aient été recouvertes au cours du temps, soit qu'on ait préféré sacrifier les recherches d'une vie au profit de nécessités plus immédiates. On peut même raisonnablement supposer qu'il ne réussit jamais à convaincre les autorités responsables du bien-fondé de son entreprise, et que les fouilles projetées avec tant de passion ne furent jamais commencées.*

*Nous avons retrouvé, en fort mauvais état, dans les réserves d'un musée de Berlin, l'un des bâtiments en réduction des fouilles*

*anticipées du Professeur X. La maquette qui avait pris tant de soins et de temps était réduite à l'état de ruine. Seul ce qui semblait être l'édifice central, selon les descriptions du professeur, avait résisté à la destruction. Les carnets de fouilles miniaturisés dont le professeur parle dans son manuscrit se trouvaient à l'intérieur du modèle, protégés selon sa description. Il nous a semblé intéressant de les livrer au lecteur :*

#### CARNET DE FOUILLES DU PROFESSEUR X

«Je suis arrivé ce matin sur le terrain qui selon mes calculs devrait... Il s'agit d'un terrain sablonneux, et assez humide, recouvert çà et là de hautes herbes cachant partiellement les dunes, ou ce qui prend l'apparence de dunes formées par le vent, mais qui, après un examen plus attentif, semblerait plutôt être le résultat de l'érosion puis de l'ensablement d'édifices anciens. Plus j'observe ce paysage, et plus cette idée devient évidente à mes yeux. Les monticules sont nombreux et inégaux dans leurs formes et dans leurs proportions, et le sable et la végétation dont ils semblent au premier coup d'oeil être formés rend leur observation difficile. Comment croire qu'il ne s'agit pas réellement d'un paysage naturel ?

Mais ce très haut tertre là-bas, qui fait penser à une colline arrondie, et qui domine nettement les autres monticules qui l'entourent ne me semble pas l'effet d'un quelconque hasard géologique. Sa position et sa taille m'indiquent l'existence d'un choix. Il s'agit bien d'un point central. A bien regarder d'ailleurs, tous les reliefs de ce terrain semblent disposés selon un ordre dont il me reste à découvrir les lois, si elles existent. Et ces levées de terre, qui semblent relier certains de ces tertres entre eux, à quelle logique des vents et du sable répondent-elles ? Il me faut dresser une carte de ces accidents du terrain, s'il s'agit bien d'accidents.»

«... Dresser cette carte m'a demandé de longues heures d'observation et d'innombrables déplacements. Les mesures en sont sans doute inexactes, car mon corps m'a servi d'instrument. Je ne prétends pas être géomètre. Quoiqu'il en soit, ce graphique est une confirmation que l'ordonnance des tertres est trop précise pour être hasardeuse.

Je suis seul. Et nul ne partage et ne veut partager ma découverte. Seul dans un désert de sables et d'édifices enfouis.»

«...Je me suis attaqué au monticule central avec le peu de moyens que je possède. Je ne dois compter que sur mes propres forces pour mettre ces édifices à jour. Pour les rendre à la vie et à la mémoire des hommes de mon temps. Ce que d'autres feraient avec l'aide de nombreux terrassiers, et de bons moyens mécaniques, il me faut le faire seul, avec des instruments rudimentaires. Ce que d'autres architectes ont construit avec des milliers d'hommes, et en plusieurs siècles peut-être, il me faut le découvrir avec mes seules forces, dans le bref temps d'une vie ordinaire. Avant d'entreprendre un travail d'une telle ambition, je mesure tout mon dénuement et ma faiblesse. Je m'engage sans doute dans une aventure épuisante et menacée d'échec. Peut-être devrais-je laisser cela à d'autres mieux armés que moi. Mais si je suis le seul à croire à cette entreprise ?»

«... Chaque heure de ces fouilles réduites m'apporte sa part de minuscules réflexions. Je ne suis ni philosophe, ni théoricien, ni de ceux qui veulent changer la face du monde. Je n'en ai ni le droit ni le pouvoir. Mais j'estime être en droit de m'interroger sur les rêves bâtis et ensevelis par les hommes. Je ne suis pas de ceux qui bâtissent des empires, fussent-ils idéaux, et qui soumettent les autres à leurs lois. Mes empires minuscules sont dérisoires et menacés sans cesse d'écroulement et d'oubli. Je les vois naître et mourir, et m'offre même le luxe de les ressusciter. Je les observe d'une vue accélérée, comme des perspectives feintes. Mes Utopies s'effondrent, comme s'effondrent les utopies, d'elles-mêmes, victimes de leurs fondements artificiels comme des édifices mal construits soulevant de minuscules nuages de poussière. Mes armes explosent comme explosent les armes, et je me réjouis alors, devant l'étendue immense des désastres, qu'ils ne soient qu'imaginaires. Mes révolutions éclatent en grandes flam-

bées soudaines, dont j'étouffe la flamme de quelques battements de la main, comme on écrase les révolutions. Dans mes empires minuscules je deviens un minuscule historien...»

«... Dégager l'escalier qui monte jusqu'en haut de l'édifice central m'a pris de longues journées. Cette escalade vertigineuse m'a épuisé, et j'ai cru cent fois abandonner. Mais maintenant je domine l'édifice, et je domine la Ville. J'en saisis mieux le plan. Il me semble que les architectures forment chacune une figure précise et différente. Je crois distinguer un édifice cruciforme, un autre circulaire, une haute tour carrée à degrés. Il y a aussi la présence de cette poussière rougeâtre, couleur safran, qui s'est glissée partout, aux interstices des pierres, des marches, aux angles des murs. Poussé par un vent brûlant, les yeux me piquent beaucoup, et je mouche un liquide écarlate couleur sang...»

«... Chaque bâtiment devient la mise en image de l'un de mes rêves. Il est des rêves dangereux, des rêves trop beaux pour être habitables. L'architecte démiurge me fascine et m'effraie. Ma ville terminée, à laquelle j'apporte tant de soins et d'espoirs, sera-t-elle un parfait cauchemar ? Lorsque Lucien, dans ses voyages, aborda l'île des Bienheureux, il s'étonna de ne pas y rencontrer Platon : Les Immortels l'avaient condamné à habiter éternellement sa République...»

«... Parfois, je regarde mon paysage à la loupe, et je m'y perds.»  
«Cette architecture me semble quelquefois n'être qu'une réunion de monuments aveugles, et je me prends souvent à la hair.»

«Ou bien, j'imagine les différents édifices doués d'autonomie, étant chacun une ville entière, ou du moins le centre géométrique d'une activité particulière, centre parfaitement dessiné et construit, autour duquel gravitait toute une population grouillante et mobile, qui aurait envahi les alentours et édifié un agglutinement d'habitations anarchiques proliférant dans toutes les directions. Les habitations précaires d'une population marchande

ou semi-nomade, épisodique en tout cas. Peut-être de simples campements dressés à la hâte, selon le besoin et pour une durée brève. Des pèlerins d'on ne sait quel culte ou quelle légende attachée au monument. Et la horde de petits marchands, bateleurs et profiteurs de toutes espèces. Le désordre indescriptible qui règne contraste avec l'immuable architecture silencieuse, qu'atteint à peine toute cette rumeur.

A espaces réguliers, de ce grouillement minuscule de personnes, d'animaux, et d'édicules divers, émergent les architectures, comme de hautes îles volcaniques. Le mouvement incessant du flot humain va d'une île à l'autre. Les hautes digues qui forment les remparts et les grands axes de circulation, les voies surélevées, supportent aussi cet incessant va-et-vient.»

«... Parfois aussi, la ville n'est qu'un immense désert. Toute vie s'est retirée, comme d'un corps exsangue. Un immense désert de sable et de monuments arasés...»

BERLIN, 15 juin 1978.

(1) D. SALLENAVE à l'obligeance de qui nous devons de pouvoir reproduire ici le Journal de G.D. Neumitz.

(2) Du moins, la relation entre les deux faits ne m'apparut-elle pas à ce moment.

(3) Les carnets de fouilles du professeur mesuraient approximativement 5x4cm. Ils étaient recouverts d'une écriture fine et serrée, que nous avons dû déchiffrer à l'aide d'une loupe.

(4) Manuscrit retrouvé au cours des fouilles par nous entreprises après l'incendie de la Grande Bibliothèque de la Domus Aurea, dans ce qui aurait pu être la «Salle des Paysages Oniriques». (Voir notre publication à ce sujet : «*Domus Aurea / Fascination des ruines*, Paris 1977).

FRANK BÖCKELMANN

## heidenheim

(ein heimat-gedicht)

Mit einem Frontispiz von JOSEPH BEUYS

MAURICE BLANCHOT

## Der Wahnsinn des Tages

Autorisierte Übersetzung von Brigitta Restorff

GILLES AILLAUD

## Œuvres complètes Sämtliche Werke

Sechs Gedichte · französisch/deutsch

Mit einem Frontispiz des Malers

Deutsche Übersetzung von Hanns Zischler



ALPHÉUS VERLAG  
Berlin GmbH

Sigmaringer Straße 26

D-1000 Berlin 51

Telephon:

030 / 861 75 90 und 213 83 61

# TABEA BLUMENSCHNEIN



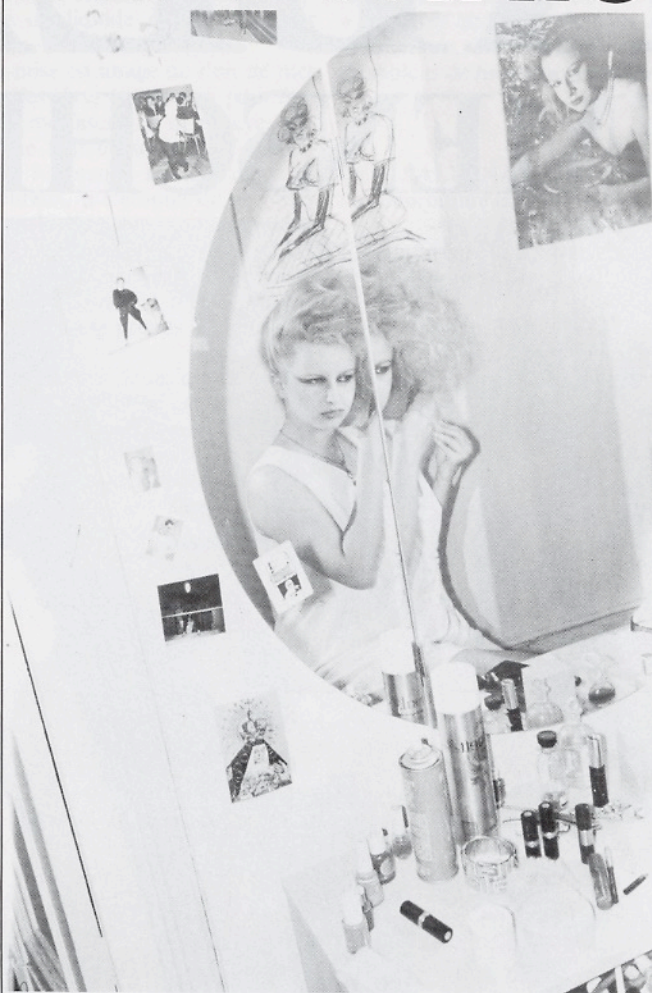
Tabea Blumenschein vit et travaille à Berlin. Interprète du nouveau cinéma allemand, a joué notamment dans de nombreux films d'Ulrike Ottinger: Laokoon & Söhne (1972-74) Die Betörung der Blauen Matrosen (1975) Madame X (1977) Bildnis einer Trinkerin (1979) Aller Jamais Retour

## NEW YORK

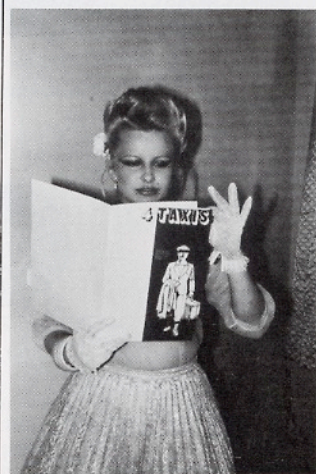


«Je suis une caméra braquée, absolument passive, qui enregistre et ne pense pas. Qui enregistre l'homme en train de se raser à la fenêtre d'en face et la femme en kimono qui se lave les cheveux.»  
Christopher Isherwood,  
Adieu à Berlin.

# TABEA JOUE LE JEU DE 4 TAXIS



D'un doigt, elle tourne chaque page. A Bordeaux, le port s'étire sur l'estuaire. Barcelone cajole ses voleurs. A Berlin, l'éducation physique doit élargir l'esprit. Chez une fille comme chez un garçon. Dans l'Unita, «il papa e morto». A New York, les crocodiles remontent les lavabos.



**BARCELONA**

## ROMA



A donde se va mi amor ?  
«Barcelone, séjour de la courtoisie, centre commun de toutes les amitiés sincères.»  
( Cervantès )  
Le Barrio Chino, connu de tous les matelots, trafiquants et hors-la-loi des ports méditerranéens; des relents d'huile chaude, de poisson frit de parfum à l'œillet.  
Et, Barcelone la nuit.....

## BERLIN

PAR GUY HOGUARDSEN



«Et parfois elle rit. Et alors la ville tremble.»

17  
4 TAXIS



La vaisselle attendra, la bonne a tout à faire.  
Milano - Vittima di un sequestro o di una vendetta mafiosa?  
Cadavere di un uomo in un baule abbandonato su un'auto in sosta.  
Difficile la identificazione.

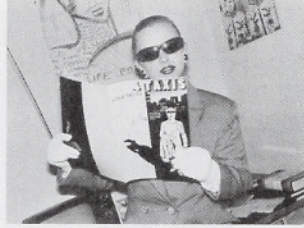
## BORDEAUX



Ah! les charmes exquis des couloirs de provinces.

NEW YORK

**NEW YORK**



**BORDEAUX**



**BARCELONA**



*A l'instar de sa nièce...  
à Barcelone, après de la  
courtoisie, comme toujours de  
l'après-midi, elle est...  
à Barcelone, elle est...  
à Barcelone, elle est...  
à Barcelone, elle est...  
à Barcelone, elle est...*

# LE GAY VOYAGE

PAR GUY HOCQUENGHEM

## EST ET OUEST BERLIN



Un week-end du 14 juillet (le meilleur qui soit pour aller à Berlin), je suis revenu à la ville-Garten. Car Berlin n'est que de jardins, et de grands immeubles wilhelminiens aux rideaux lourds, tel mon hôtel sur le Kurfürstendamm. Berlin où je redeviens sitôt un petit Latin affolé, déchiffrant sur des cartes à l'envers au coin des vastes avenues des adresses chiffonnées, incapable d'acquitter normalement le tarif des bus, tricheur spontané au milieu d'une foule au ralenti...

Dans la pension où je suis établi, les lesbiennes au faciès impérieux prennent des petits déjeuners de cigarettes, le matin, dans le grand salon aux canapés profonds. Je loge dans l'autre aile, mal restaurée depuis les bombardements — et l'ascenseur plaintif traverse un champ de décombres au niveau du troisième étage.

Rick est noir, américain. Il est si beau que je ne puis que lui pardonner de ne pas vouloir coucher avec moi. C'est à Rick que j'explique mon Berlin, en anglais, ce 14 juillet ; car de ne pas parler allemand me gêne encore plus pour m'exprimer que pour écouter (on devine toujours). Il y a dix ans, déjà, Berlin faisait figure en Europe de métropole perverse. Il y avait là des mouvements de pédés comme aux U.S.A., des bars cuirs, et, déjà, des marches dans le Kurfürstendamm pour réclamer des Volkswagen roses ; et des foules de jeunes employés en goguette dansant ensemble dans les boîtes de Kleiststrasse. Enfin, le dimanche, après l'excitation du week-end, le spectacle des vieilles dames en chapeau de fruits et crème fouettée mangeant sur les terrasses de Tiergarten des gâteaux de mousseline et velours.

Rick vient pour la première fois à Berlin, et il est surtout frappé par le côté si américain du paysage humain. Rick, arrivé depuis toujours, connaît déjà mon ami Wolfgang, qui photographie

avec passion des corps africains sous toutes les coutures du nu. Wolfgang a été adopté par un baron prussien dont il porte aujourd'hui le nom, et Rick l'enthousiasme aussitôt. Leni Riefenthal au masculin, il fut mon premier ami berlinois. Car Berlin est à la fois vaste et étroit. Pour parvenir à cette ville immense et vide, il faut traverser un goulot d'étranglement. La porte étroite des rêves : Berlin est une vastitude au bout d'un sentier resserré. Une «poche», dit-on en termes stratégiques, sans prendre garde à ce que le terme a d'érotique.

Ville *bondage*, ville liée de toutes parts d'une chaîne d'acier, celle du mur édifié par la R.D.A., Berlin jouit d'être dans les fers. Dans l'étreinte étroite du rideau de barbelés, un spasme de plaisir.

Seuils, check-points, goulots, défilés, renflement obscène de la ville vide au-delà du couloir d'accès. Car, parvenir à Berlin par train ou automobile est une expédition à travers les désertitudes du socialisme. L'avion seul dessert vraiment cette île : encore la voix chuintante de l'hôtesse vous avertit-elle que l'appareil, pour survoler la R.D.A., «doit obligatoirement descendre jusqu'au couloir situé à 3000 mètres». Berlin diffère le plaisir par l'obstacle.

Clouée palpitante sur tous ses membres, entravée dans le moindre de ses organes par le mur, Berlin offre le spectacle d'une ville masochiste. Les tronçons du métro, coupés net par la frontière, continuent à se tortiller, pleins d'une vie saccadée. Pourtant, cette ville écartelée, corsetée, transpercée, est une ville vide, une ville-jardin. Une ville de décombres efficacement rafistolés par les derniers habitants, conservateurs salariés par l'Etat ouest-allemand. Des vieux, des pédés, des Turcs pour faire fonctionner la machine. Ville vide, camp de concentration

volontaire, où la vastitude des boulevards et des appartements offre toute la place possible aux perversions. Personne, ici, n'a peur de gêner son voisin.

Une ville humaine, frêle, comme amaigrie, flottant trop large dans la redingote impériale et fasciste de haute monumentalité. Une ville, comme certaines, américaines, San Francisco de la plaine orientale ; une foule, à Berlin, ce sont cinquante personnes attendant une « performance » d'art au coin d'un ancien entrepôt reconverti en hangar culturel.

Pourtant, ce réseau artificiel, fragile, est efficace. Que les pédés aient proliféré dans les décombres, rien d'étonnant. Ils réaménagent, repeignent, font vivre le décor berlinois d'une vie factice de devanture.

Car cette ville décapitalisée, plus qu'aucune autre, est androgyne - à la façon d'un voyou « folle ». Entretien par l'Etat, châtée par le mur qui la traverse en son centre, Berlin ignore symboliquement dans beaucoup de ses rues l'âge du pair et de l'impair (les numéros s'y suivent et reviennent par le trottoir opposé). Ville Double, est et ouest, triple, parce qu'à l'ouest deux cités se superposent : une ville américaine, avec ces galeries exposant les portraits de Mao par Warhol, ses roller-discothèques, dans les galeries commerciales, qui ouvrent dès quatre heures de l'après-midi, ses voitures de pompiers fluorescentes rose candy. Et la ville allemande, la vieille dame prussienne, hitlérienne, réprobatrice ou futuriste des années vingt, dans les jupes de laquelle l'autre s'est nichée. Une ville souterraine, et une ville de façade.

#### NUIT

Le soir d'été, ici, a déjà la sensualité fraîche des grandes plaines nordiques. Il fait clair si tard, qu'au jardin zoologique, dans l'allée qui conduit à l'avenue du 17-juin, les landaus des mères et les soldats en permission croisent les premiers pédés en chasse. L'allée traverse un réseau de canaux, des écluses et des lacs. Car dans Berlin, ville-jardin, le désir est champêtre. Au bord de l'avenue, à la frontière du monde autoroutier où les camions stationnent, la drague a cette technicité qu'évoque le début de *Fox* (« le droit du plus fort », par R. Fassbinder) : un appel de phares, bref comme un cri, suffit à engager le contact avec le piéton faussement distrait.

Mais le couple, à peine formé, s'enfonce dans les allées noires au fond desquelles l'eau ruisselle, infatigable et indifférente au tournis des chasseurs. De l'autre côté de l'avenue, Tiergarten continue, masse sombre de hautes futaies, au-delà de la station du chemin de fer aérien (S. Bahn). Dans la nuit claire, j'essaie de deviner la masse de l'immeuble où se tenait l'Institut de recherches sexuelles du docteur Hirschfeld, dans *In den Zelten*, où séjourna Christopher Isherwood. Ce haut-lieu de l'homosexualité militante est à portée de voix, depuis ce haut lieu de la drague berlinoise : un peu plus près du mur, simplement. Ce mur qu'on voit de partout, horizon artificiel que chacun vous propose de « visiter » un jour ou l'autre. Les Berlinoises aiment à cultiver la souffrance. Au fond de l'immense avenue, entre les cimes des arbres centenaires de Tiergarten, la porte de Brandebourg dresse sa trouée sur le malheur — écornée, bardée de barbelés, comme un arc de triomphe qu'on aurait coupé en son milieu d'une impitoyable frontière. La pourriture occidentale, je veux dire des pédés baisant à la lumière brouillée des lampadaires, s'étale à portée de télescope des immeubles de Berlin-Est. A ce qu'on m'a dit, il existe sur Friedrichstrasse, juste de l'autre côté du mur, un bar de folles. Et on peut toujours les imaginer posant sous les platanes d'*Unter den Linden*, en face, de l'autre côté de la porte maudite. Des vers grouil-

lant sur chaque lèvres de la blessure infligée à la ville.

L'une de mes premières lectures sur Berlin fut celle d'une monographie de Hirschfeld, dans une édition française de l'époque, sur cette petite bourgeoisie en col dur, s'habillant en femme le soir, qu'était alors le monde berlinois. Dans Wilmersdorf, à Volkspark, enfilade de squares ombreux aux allées sinueuses, la nuit magique offre au détour d'un bosquet la vision nostalgique de quelques clichés du même Hirschfeld rendus à une vie animée. Volkspark est l'éden, traversé de clochettes argen-

tines des vélos, fantômes des exhibitionnistes. Au coin de ce sous-bois, voici un nudiste habillé seulement d'une ceinture de cuir clouté ; venant à ma rencontre, haut et droit perché sur sa bicyclette noire à guidon protestant, un hobereau au cheveu d'argent, le monocle vissé à l'oeil blanchi de cataracte, pédale doucement, nu depuis le bas de sa veste de cuir jusqu'à ses bottes moulantes. Je le dérangerai un peu plus tard, dans un des courts de tennis qui forment tache claire, au bord du jardin ; et je verrai les deux vieillards se rajuster dignement, tandis que passe, au fond, un faux lycéen à moustaches blondes et lunettes, en short de jeans.

A l'extrémité ouest de Volkspark, là où une passerelle futuriste d'acier galbé traverse Bundesallee, le *Knolle* est la boîte « macho » homosexuelle façon *Village* dans laquelle les errants du parc viennent faire halte. Les deux bars, la salle avec table de billard, la *pool* de tissu vert où l'on pose le triangle de boules colorées, et la salle obscure pour partouzeurs au sous-sol ne s'animent que vers une heure du matin, pour durer jusqu'à l'aube. Au mur, les représentations d'archétypes qu'imitent plus ou moins bien les consommateurs : un poster d'un Lohengrin cuir, une publicité pour un week-end moto, une soirée anniversaire de maniaques de l'uniforme, une autre soirée, mais « gladiateur »... Pas un seul de ces insignes nazis que les autres bars cuirs du monde utilisent comme excitants. Discretion totale sur la virilité hitlériennisée, c'est bien le moins, mais discretion spontanément adoptée par tous, même les plus « pervers ». Pourtant, dans cette salle, combien de gens âgés ont connu le monde nazi ? Interrogation qui fait toujours fond à tout voyage en Allemagne, et qui devient ici presque douloureuse. Ce vieil homme en maillot de bain de caoutchouc sous un ciré noir, peut-être ?

Car le caoutchouc est ici le bout de la perversion. Sur le tas de revues disposées sur une table, des bulletins intérieurs d'organisations hévéphiles présentent des hommes-grenouilles luisants dans une baignoire, accouplés par leurs organes de gros scarabées ou des amants enserrés dans des combinaisons étanches, vautrés dans des paysages de déchets nucléaires.

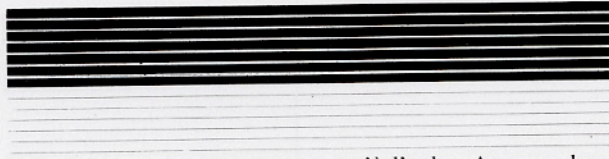
#### JOURNEE

Il y a toujours un bruit de train quelque part à Berlin, un lourd cliquetis que le nom de la cité lui-même appelle, danse bringue-balante des wagons lents sur les immenses voies rouillées qui ne mènent nulle part. L'énorme réseau du chemin de fer de l'Etat est le cerveau ralenti de tout un réseau presque complètement paralysé, sauf une ligne à l'ouest, pour rejoindre la R.F.A. et une autre à l'est, vers Friedrichstrasse. Des appels stridents hulent interminablement dans la nuit, sous les miradors.

A Berlin-Ouest, on donnait hier soir spectacle à Anhalter Bahnhof. La grande gare en ruine a été transformée en décor environnemental pour trois représentations d'un théâtre expérimental et subventionné. Les folles se pressaient autour de la carcasse du monstre.

J'ai pris un train, moi aussi, le S-Bahn et ses wagons archaïques

## Dans la nuit claire, j'essaie de deviner la masse de l'immeuble où se tenait l'Institut de Recherches sexuelles du docteur Hirschfeld, dans *In den Zelten*, où séjourna Christopher Isherwood. Un peu plus près du mur,



de bois, m'emmène, au long des viaducs qui couvrent la ville de leurs réseaux abandonnés, par Charlottenburg, jusqu'à Grünewald. Au sortir de la station, un grand bois précède un paysage de science-fiction. Un observatoire dresse ses coupoles blanches au-dessus d'une pépinière de jeunes pins, au flanc d'une vallée qui semble loin, si loin de Berlin...

Anecdote berlinoise : sur le quai, je rencontre un jeune employé de banque au regard fou, en veste de skai noir. Nous marchons quelque temps sous les arbres, et je le vois consulter le même petit guide homosexuel que tous les bars et les kiosques vendent. Deux lignes, dans le sien comme dans le mien, indiquent que Grünewald est une grande aire de drague. En tout cas, nous sommes déjà deux, qui ne pouvons nous regarder sans rire dans cette solitude. Enfin, le long d'un grillage, quelques voitures chargées de meubles rustiques attestent que le samedi est aussi, pour les folles, prétexte à faire les puces, avant de plonger sous les pins, sous semblant de footing. En rentrant avec Peter, mon employé de banque, qui découvre sa propre ville homosexuelle, je comprends soudain le charme mystérieux du S-Bahn, de ses uniformes rétro au colot rouge et à la jupe demi-longue, de ses voitures inconfortables amoureusement refaites en style 50. Tout le réseau S-Bahn, en tant que chemin de fer de l'ex-Etat allemand, appartient à la R.D.A. Une guerre oppose les vastes trains déserts qui sillonnent par le haut la ville hostile, et le fonctionnel, confortable et design «U-Bahn» souterrain.

Vers trois heures de l'après-midi, le dimanche, les saunas commencent de se peupler. L'*Appolo*, près de Hallesches Tor, est beau comme l'antique. Dans une piscine verte qui bouillonne au pied d'un mur de mosaïques noires, une demi-douzaine de Davids michelangiens en plâtre se contemplant obstinément. Comme au *Gay City Sauna*, situé près de Witttembergplatz, les distributeurs automatiques de savon délivrent par accès des doses de produit désinfectant. C'est calme, méthodique, y compris dans l'amour.

Le soir, les bars de gigolos ouvrent dans Martin Luther Strasse (les drôleries éponymes abondent ici), et des trains, poussifs mais jamais arrêtés, manoeuvrent encore indéfiniment dans la nuit, du côté de la grande gare du Zoo, derrière l'église du mémorial de la guerre, inondée de lumière orange, avec son clocher mutilé conservé pour l'édification des générations.

## SCHÖNEBERG

La mémoire se fait courte, à Berlin. Les privilégiés entretenus par l'Etat, qui campent aujourd'hui dans ces enfilades de pièces vides aux hautes moulures qui furent les appartements de la bourgeoisie berlinoise, reconstituent à grand-peine un passé à la cité chamboulée par la guerre et les occupations.

La plupart de mes amis habitent Schöneberg, ancien quartier résidentiel aux vastes avenues, devenu, par la grâce du découpage Est-Ouest, le coeur de la grande ville occidentale. Reiner me conte doucement son quartier, dans l'après-midi calme, tandis que nous parvenons à peine les rares rumeurs de la rue Erdmann, l'une des dernières éclairée par ces lampadaires à gaz qu'allumait encore un à un, il y a peu d'années, un fonctionnaire sorti du *Petit Prince*. Aujourd'hui, les enfants turcs jouent dans les cours des grands immeubles. Deux cent mille Turcs animent Berlin-Ouest d'une vie parallèle, faisant régner la légende d'une insécurité imaginaire. Mais la bourgeoisie prussienne n'était pas seule dans Schöneberg. C'était aussi l'ancien quartier des plaisirs, et en face d'*Anderes Ufer (L'autre rive)*, le café du soir pour folles chics que tiennent Gerhardt et Reiner, la façade

aveugle porte encore les traces des enseignes lumineuses des cabarets d'autrefois. Ces cabarets qui peuplaient Hauptstrasse et, de l'autre côté de Kaiser Wilhelm Platz, Potsdamerstrasse, où traînent encore les prostituées esseulées. Un peu plus loin, au bout de Bülowstrasse, sur Nollendorf Platz, la plus grande discothèque de Berlin porte le beau nom de *Metropol* (j'y fus le samedi soir), tacitement réservé aux gays, seuls sans doute à pouvoir ici réunir une foule le soir de fête.

Sur la place, château fort démantelé, un théâtre de béton aux tours futuristes, gigantesque façade des années vingt : le *Metropol* occupe l'ancien lieu scénique de Piscator, transformé en la plus grande piste de danse d'Europe. Le délire technologique est au service des danseurs : la quadraphonie étourdissante, le jeu de lasers le plus perfectionné qui ait jamais ébloui — réseau serré de rayons verts à hauteur des têtes — animent les plaisirs des grands gamins punks trop bien nourris à l'extrémisme de commande. Ce soir-là, j'ai vu l'incarnation paradoxale de la fête berlinoise : dans un coin de l'immense scène, devant, sous les ondulations lumineuses que le laser projette sur le grand écran, une jeune noire handicapée, debout entre ses béquilles, danse à sa manière, tressautant maladroitement au rythme de la musique.

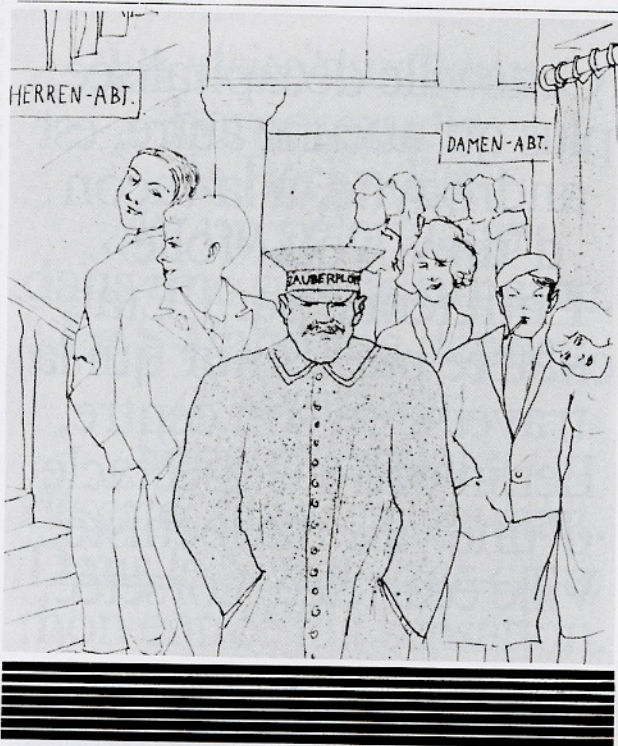
Mais les gloires du punk technologique à l'allemande, et les gigolos de Motzstrasse, ne sont que les annexes de la nuit homosexuelle de Schöneberg. A l'autre extrémité de Nollendorf Platz, commence la rue la plus animée de la ville nocturne : Kleiststrasse, qui fut depuis l'après-guerre le plus

vieux quartier gay d'Europe. Il y a dix ans déjà, les foules homosexuelles de Kleiststrasse me paraissaient, à moi qui ne connaissais que les bars de velours rouge aux étroites clientèles du Paris d'alors, une marée sodomitique. Cinq clubs côte à côte, ou presque, font de cette large avenue moderne, déserte le jour, le contre-point exact, sur le coup de quatre heures du matin, des grands bals homosexuels du Berlin d'avant-guerre. Ivres morts, les jeunes pédés en chaleur déambulent sur les trottoirs jusqu'à Witttemberg Platz. Là à portée d'ouïe de la disco qui cogne dans les boîtes, symbole d'une réconciliation du plaisir et de la mort, un grand panneau qu'on dirait d'autoroute récapitule les camps de concentration hitlériens. Et les fêtes ivres pissent au pied de l'évocation d'Auschwitz, Buchenwald, Dachau...

Aujourd'hui, la vie gay berlinoise, m'explique Reiner, est encore plus faite de mondanités artistiques que de boîtes. Chaque soir apporte sa moisson d'*events* à l'américaine, premières de théâtre, vernissages d'expositions ; toute une incessante circulation culturelle payée par la ville et l'Etat pour occuper les habitants, gardiens de la cité-vitrine. Les affiches du métro, entre une publicité pour le *jumbo sound* d'une boîte de nuit et un concert de Rossini, établissent un calendrier d'incessants *openings*. Une véritable disco culturelle, selon Reiner, qui n'est pas pour rien dans la fin de toute révolte homosexuelle berlinoise. Quel mouvement contestataire résisterait à cette surabondance de plaisirs gratuits ? Les invitations sont sur toutes les tables des «coffee shops»...

## KREUTZBERG

Dans cette ville radiée, le souvenir des lieux du Berlin «folle» d'avant-guerre a presque disparu. Quand j'interroge Reiner, il m'envoie, non aux lieux eux-mêmes, morcelés par la division Est-Ouest, mais à l'exposition consacrée au peintre Christian Schad, à la Kunsthalle. Car seul peut-être le *Kleist Casino*, la grande boîte de Kleiststrasse, semble, par le fait qu'elle occupe le rez-de-chaussée de l'unique vieil immeuble de la rue, garder



La «Flûte enchantée»,  
un bar homosexuel de Berlin en 1930.  
Au premier étage, les garçons.  
Au rez-de-chaussée, les lesbiennes.  
(Staatliche Kunsthalle Berlin)

une trace de l'ancien Berlin.

A l'exposition, je reste en arrêt devant les portraits presque effrayants d'acuité de femmes berlinoises, que je ressens lesbiennes ; tel ce tableau où les durs profils d'une brune et d'une blonde se découpent l'un sur l'autre en camée, intitulé *Les amies*. Dans une petite salle, on a rassemblé les dessins que Schad exécuta pour illustrer le *Guide de la nuit lubrique* berlinois de Curt Morek, édité en 1930. (*Führer durch Lasterhafte*, édité par Paul Stegemann).

Inutile de rechercher dans Kreuzberg, l'ancien quartier de la nuit, ces lieux dont Schad a gravé les traits. Kreuzberg, que Fassbinder fait revivre dans son *Alexanderplatz*, transpercé en plein par le mur, n'est plus qu'une plaie béante. L'Adonisdielie était près de Mehringplatz, donc à l'ouest, aujourd'hui, comme le *VooDoo*, dans Skaltitzerstrasse. Le *Zauberflöte* (la Flûte enchantée) se tenait non loin de là, dans Kommandantenstrasse, qui forme aujourd'hui la ligne de la frontière : les petits tapins et les gouines dansaient exactement là où aujourd'hui les vopos martèlent leur garde. Ce *Zauberflöte*, dont Morek affirme qu'il était le siège d'une Ligue des hommes pour leurs droits légitimes, quelque mouvement pédé de l'époque, était divisé en deux étages, celui des garçons au premier, celui des lesbiennes au rez-de-chaussée, et l'on y refusait l'escalier aux dames ; lesquelles protestaient, les malheureuses, en faisant remarquer que d'autres robes, déjà avaient franchi la barrière — celles des travestis, bien sûr. Dans un décor oriental de palmiers et

de lampions, «des garçons de vingt ans, au moins en apparence, blonds et bruns, avec des raies bien dessinées, le teint frais, boivent de la limonade et dansent la tyrolienne entre eux à la lumière des projecteurs rouges».

Juste après le mur, au coin de Spittelmarkt, l'enseigne du *Burgetcasino* se reflétait dans l'eau noire de la Spree, qui forme aujourd'hui la frontière. «Des garçons blonds, au bar, fument avec affectation leurs longues cigarettes. Aux tables, d'autres sont assis, en veste de laine ou en pull over. Avec eux, des marchands ou des fonctionnaires en col dur, qui se penchent en chuchotant vers leurs compagnons. Le balcon est décoré de fausses treilles ; en dansant les garçons remuent des hanches, lancent des regards mouillés de rimmel vers leurs prétendants. Un éphèbe, la mèche blonde sur les yeux, est en short de cuir (déjà !). Deux autres sont en marins de bateau-mouche».

Enfin, le *Mikado*, juste au nord de Mehringplatz, dans Puttkammerstrasse, était le territoire des travestis. «Des petits bourgeois avec leurs femmes contemplent les travestis en robes du soir criardes, qui boivent du cognac en exhibant des seins de caoutchouc...» Toujours dans Kreuzberg, les travestis exerçaient leur métier dans les appartements...

#### BERLIN-EST

Cette promenade dans le passé m'a donné l'envie d'aller à Berlin-Est. Je reprends le S-Bahn suranné, qui longe le mur entre Lehrterstadt et Friedrichstrasse. Les gardes et les miradors entourent la voie ferrée : entre les deux stations, comme pour les deux tronçons qui viennent d'Anhalter Bahnhof et de Gesund-Brunnen, le train impur qui conduit à l'Occident survole le territoire de la R.D.A. A Friedrichstrasse, toujours un petit pincement au coeur en passant le poste frontière, où quelques ménagères surchargées de marché noir essaient de me refiler leurs valises à passer. Et c'est l'EST, Alexanderplatz où le béton moderne cerne la tour de la télévision, mais où déjà il est impossible de se faire servir un café sans faire la queue.

La visite aux lieux homosexuels de Berlin-Est est un pèlerinage dans une Sibérie urbaine. Le S-Bahn me dépose d'abord sur Senefelderplatz déserte, sinistre à souhait. Dans le *Senefelder-café*, mon entrée fait sensation. La maison, apprendrai-je plus tard, appartient aux syndicats. Quelques dizaines de couples d'hommes, qui me paraissent de prime abord sortis d'un magazine de mode des années cinquante dégustent à petits gestes leurs consommations. Quand je demande, en anglais, une table au garçon, une brève panique gagne le personnel. L'étranger est

toujours source d'ennuis possibles, et l'on me signifie sans ménagement que tout est *reserviert*. Je propose de m'installer au bar, mais les fonctionnaires peu aimables m'indiquent que là aussi, tout est *reserviert*. En effet, en face de chaque tabouret de bar, le maudit petit écriteau est posé. C'est la première fois que je vois réserver un tabouret de bar. Je médite sur les folles de Berlin-Est réservant dès le début de la semaine leur place au bar pour le vendredi soir. Ou n'est-ce là qu'une ruse pour écarter les importuns ? Dans ce café de folles timides, il faut peut-être être déjà connu pour s'asseoir. Un provocateur est si vite arrivé...

La scène recommence au *Café Schönehauser*, une station de S-Bahn plus loin. Mais, cette fois, je paie d'audace : je fais le tour de la salle, jusqu'à ce qu'un vieux monsieur en costume à raies m'invite à sa table, avec un aplomb qui frise l'inconscience.

On se croirait dans un salon de thé de sous-préfecture d'il y a vingt ans, ou sur un vieux bateau de croisière. Au plafond, découpé d'une arabesque cinquante ou

plus bel effet, des cônes de plastique jaune cachent les projecteurs. Aux vingt tables couvertes de nappes blanches, des groupes de quatre ou cinq hommes boivent du vin blanc mousseux, avec des mines de chattes gourmandes. Reiner m'avait prévenu que le pédé de Berlin-Ouest est ici une figure libidineuse : je surprends, lors de ma quête dans la salle, des regards effarouchés, et je me sens dans mon jean serré comme une pute occidentale au milieu d'un goulag de quant-à-soi.

Pourtant, à mieux regarder, le costume, ici, est plutôt le vague équivalent d'une mode du début des années soixante. Quelques discrètes boucles d'oreilles, cachées sous les cheveux. Beaucoup de tricots, de polos boutonnés jusqu'au cou, mais aussi quelques jeans. Curieusement, ce style traditionnel a été contaminé par le genre moustaches-viril du pédé occidental ; et il y a des hésitations, des contradictions dans le vêtement, qui couvrent une vingtaine d'années, le «dernier cri» retrouvant d'ailleurs sous l'influence du rétro occidental les parures des plus attardés. Ou peut-être n'est-ce rétro qu'à mes yeux ?

Le vieux monsieur qui m'a offert l'asile de sa table me comble de mousseux, de gâteaux et de cigarettes. Visiblement, l'étranger est un combiné de danger et d'excitation. J'exige de payer mon écot, mais mon hôte repousse mes marks de la main, avant de me demander en souriant si je suis *kapitalist* : il m'avait pris pour un étudiant sans le sous. Quand je lui demande si lui est socialiste, il rit et fait non de la tête. Pendant qu'une vieille serveuse complice qui a dû connaître les fastes du Berlin d'avant-guerre s'active autour de nous, on m'explique que le café est propriété d'une chaîne d'Etat. Le vieux monsieur, très en verve, me raconte sa guerre en France. Un nouveau groupe s'installe à notre table, dont un magnifique voyou de cinéma, tout en tatouages, qui porte une chemise de nylon et un pantalon de velours à côtes. Sous l'effet du mousseux, la température de la salle a monté. Il doit maintenant être dans les dix heures du soir : un employé ferme les grands rideaux qui ornent la devanture, sur la rue. Aussitôt, la licence s'accroît : des couples se prennent par la

**Cette ville décapitalisée,  
plus qu'aucune autre, est  
androgyn, à la façon  
d'un voyou «folle».  
Entretenue par l'Etat,  
châtrée par le mur qui la  
traverse en son centre,  
Berlin offre le spectacle  
d'une ville masochiste.  
Ville écartelée, corsetée,**



la main en pouffant de leur propre audace. Werner, qui est garçon de wagon-restaurant et parle un anglais correct, m'affirme qu'il n'y a pas de problème grave avec la police. Ce sont plutôt les voisins, les collègues, qui sont à craindre. Quand je lui demande s'il y a un mouvement de libération homosexuel, il me répond sans ciller qu'en effet, il y a eu une organisation de ce genre, il y a quelques années, mais qu'elle a été interdite. Pourquoi ? Parce que c'était une organisation criminelle. Comment ça, criminelle ? Oui, ils violaient les petits enfants, ou les battaient, il ne sait plus au juste. Impossible de lui tirer autre chose : Werner me récite la thèse officielle des journaux sans la moindre intention critique. Ou bien n'est-ce qu'une naïveté de convention ?

Werner connaît tout le monde ici ; il a plus ou moins couché avec toute la petite société. Le seul établissement «privé» homosexuel de Berlin, le *nec plus ultra* de la débauche pankowienne, c'est, à l'entendre, le *Burgfrieden*, un bar qui a la mauvaise habitude d'être fermé les soirs de week-end (et je lis en cette fermeture inaccoutumée l'effet de quelque interdiction policière). Sur ce, je sors mon petit «führer», je veux dire mon petit guide homosexuel édité à Berlin-Ouest, échantillon bien ordinaire de littérature gay à l'américaine. Les adresses du *Burgfrieden*, comme du *Cafe Schöhauser* y figurent en effet. Mais mon guide m'est arraché des mains par la tablee, qui s'en repaît indéfiniment à grands rires.

Je comprends soudain le pourquoi de cette émotion : la simple mention imprimée du mot «homosexuel» est ici une chose exceptionnelle. Même les journaux ne parlent jamais du sujet, sauf sous forme d'allusions mystérieuses aux «comportements antisociaux». De lire, en allemand, la description des bars, discos, saunas gays de Berlin-Ouest déclenche chez mes hôtes une véritable hystérie. La présence dans ce guide de leur propre établissement a pour eux quelque chose d'aussi invraisemblable que la première photographie polaroid au fin fond de l'Afrique. Mais là où l'émotion tourne à l'émeute, c'est à contempler les publicités illustrées — lointains relents d'une pornographie homosexuelle dont personne ici n'a jamais vu l'ombre. Ce qui d'ailleurs m'inquiète rétrospectivement quant à mon passage de la frontière. Les noms des bars, leur nombre, des mots comme «orgyrooms», «crème lubrifiante K.Y.», sont montrés à tous, comme preuve irréfutable de l'incroyable licence de l'Occident. Cette excitation pour un objet aussi ordinaire a quelque chose de terriblement émouvant, et je me vois contraint d'abandonner mon «führer» aux mains avides de mes interlocuteurs sevrés.

Enfin, la bande Werner s'appête à partir pour un nouveau café — il n'y a rien d'autre à faire à Berlin-Est, les soirs de week-end, puisqu'il n'y a aucune place dansante pour pédés. Quand je lui demande s'il s'agit d'un autre café spécialisé, Werner m'explique que non — mais me confie avec des mines de conspirateur que justement, en le fréquentant assidûment, ils espèrent bien en gangrener peu à peu la clientèle à leur profit. C'est la seule politique possible, puisque la direction des établissements est presque toujours étatique, et donc a priori contre une spécialisation perverse.

Mon visa, comme tous ceux des visiteurs venus de Berlin-Ouest, expire à minuit. On m'a souvent conté ces histoires d'amour entre Berlinoises de l'Ouest et de l'Est que venait trancher l'impitoyable heure de séparation. Comme Cendrillon, je sais d'avance qu'à minuit, le roman ébauché avec Werner peut devenir cauchemar. Certains, trop amoureux pour renoncer, passent le contrôle de Friedrichstrasse à minuit et le repassent dans

l'autre sens à une heure du matin. C'est la seule façon de pousser jusqu'au bout une aventure à Berlin-Est...

Mais pour l'instant, tandis que le S-Bahn me ramène à Friedrichstrasse, ce sont surtout les histoires d'amants organisant l'évasion, de l'Est à l'Ouest, de leur ami de R.D.A., qui me reviennent en mémoire. Reiner m'en a raconté quelques-unes ; et pendant quelque temps, les milieux pédés de Berlin-Ouest ont eu à accueillir des hommes presque effrayés de la liberté sexuelle occidentale...

## La visite aux lieux homosexuels de Berlin-Est est un pèlerinage dans une sibérie urbaine. Le S-Bahn me dépose d'abord sur Senefelderplatz déserte, sinistre à souhait. Dans le *Senefelder-café*, mon entrée fait sensation.

A Friedrichstrasse, sous l'effet du litre de mousseux que j'ai absorbé, une confusion épouvantable me saisit soudain à la gorge. Nulle part il n'est précisé «sortie» : dans le hall de la gare, j'erre comme une âme en peine. La R.D.A. ne reconnaissant pas la R.F.A. ne lui fait même pas l'aumône d'une pancarte. Finalement, à côté des toilettes, une petite porte donne sur la liberté — une petite porte discrète entre deux univers parallèles.

Jamais *Schöneberg* ne m'a semblé si accueillant. A *Anderes Ufer*, à dix mille kilomètres, et moins d'un mile, des cafés de l'Est, la fête bat son plein. Partout, le punkisme le plus éclaté — bretelles tombant systématiquement sur des pantalons de toile qui ont servi à essayer toutes les couleurs d'une palette, murs couverts de toiles d'artistes d'avant-garde, vitrine brillamment éclairée sur la rue où des «vedettes» du monde pédé se prélassent en buvant des cocktails aussi verts que leurs cheveux. La presse gay est ici exposée en abondance ; à la une de *Schwule Zeitung*, un mensuel folle berli-

nois, un mannequin masculin arbore une chevelure blonde au-dessus d'une moustache du plus beau noir. Car la mode veut que la schizophrénie s'empare de votre poil : il n'est pas de folle chic qui n'oppose ainsi, par les coloris, ses cheveux et le reste de son système pileux. Car la division de Berlin est au cœur de chaque Berlinoise.

Extrait de : *Le gay voyage*, à paraître aux éditions Albin Michel.

### ADRESSES A BERLIN

#### Hôtels

*Club 70 Berlin*, Ebersstrasse 58, Schöneberg (Station d'U-Bahn : Innsbrücker Platz), tél. 784.17.86. A la fois pension, cinéma porno, bar, etc. Vieux style pornographique.

*Tom's House*, Eisenacherstrasse 10, Schöneberg, tél. 24.55.44.

Hôtel style «cuir».

#### Cabarets

*Romy Haag*, Welsersstrasse 24, Schöneberg. Spectacle de travestis «disco».

*Chez Nous*, Marburgerstrasse 14. Spectacle traditionnel de travestis.

#### Bars

*Anderes Ufer*, Hauptstrasse 157. Le haut lieu des folles berlinoises. Café, spectacles, informations...

*Buddy*, Duisburgerstrasse II (U-Bahn : Adenauerplatz). Bar cuir ouvert jusqu'à trois heures du matin.

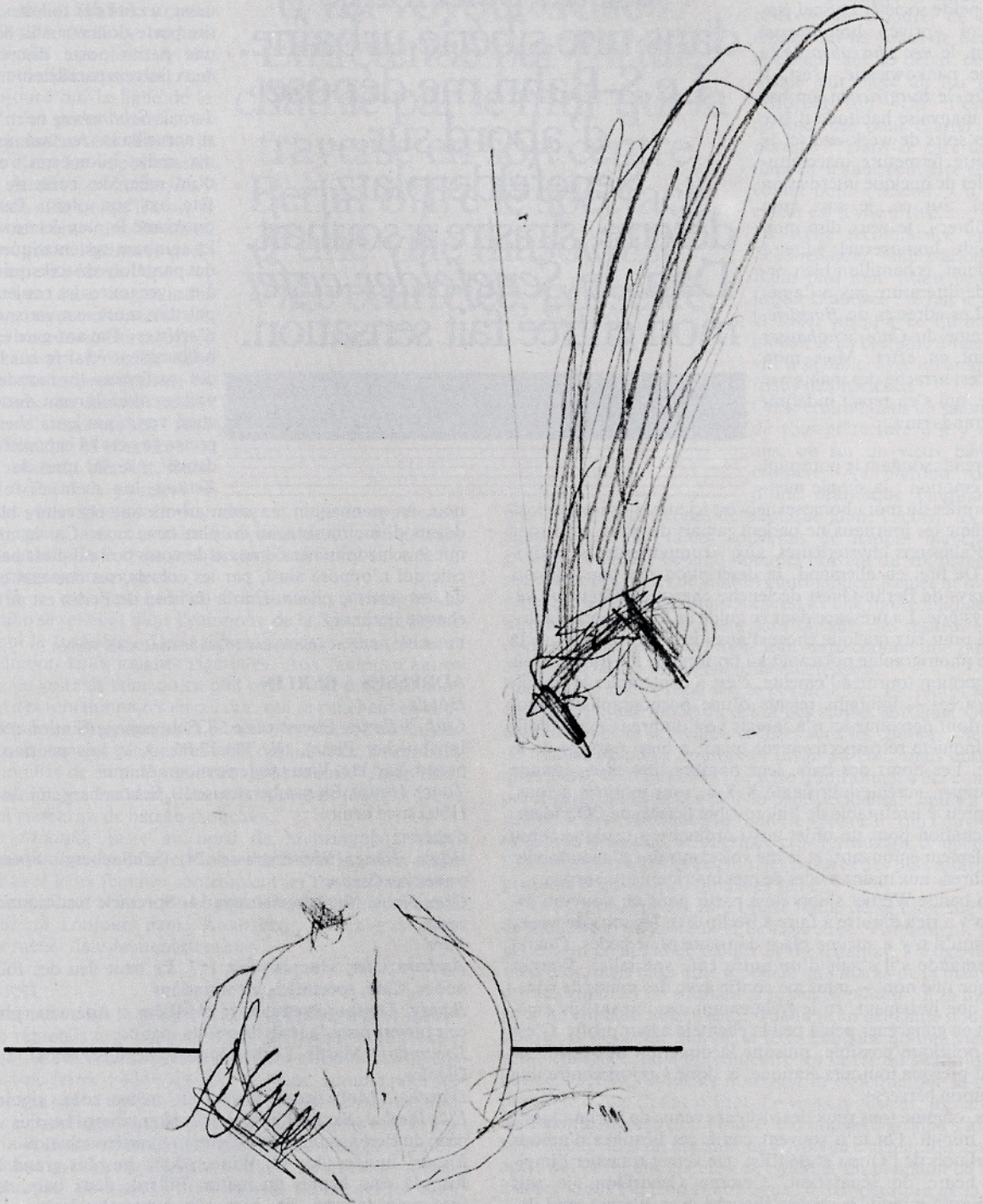
*Dreamboy*, Martin Luther Strasse 21. Live show, striptease. Gigolos.

*Datscha*, Motzstrasse 8, dans le même coin, gigolos aussi. *Ellis Bierbar*, Skaltitzerstrasse 102, Kreuzberg. Le plus vieux bar pédé du Berlin actuel, dans l'ancien quartier «chaud».

*Knolle*, Bundesallee 48, Wilmersdorf. Le plus grand bar cuir. Jusqu'à cinq heures du matin. Billard, deux bars, salle obscure pour le sexe. Et, bien sûr, toutes les boîtes de Kleiststrasse (*Kleist Casino au 35, Kleist Quelle au 36, etc...*).

(suite page 74)

# Michael Krebber



# Klaus Krüger



auf der strasse - im taktischen pendelverkehr/über wissen müssen, instinkt, erfolg/ durch persönlichkei/ an der strassenecke - wenn sich die masse trennt/ über gleichgültigkeit, gegensätzlichkeit, /gründe bei wut und jagd/ auf der strassenkreuzung - wenn es aufs system ankommt/ über teilung, hoffnung und den wendepunkt/ bei gewissenhafter verfolgung/ in vorder - und hinteraus nr 5a, 6, 4, 3, 5 - / über schicksal, pflicht und/ überflüssigen ballast, / zu entschluß und täuschung / bishin zum wadenkrampf/ wenn man plötzlich findet/ woran man noch zusuchen glaubt,/ über glück und junge menschen/ dass bewegung hunger macht/ in der wohnung - dicke luft und.../ im taxi - ERST BEZAHLEN ! /

Die Würfel sind gefallen - bis hierher und nicht weiter/ KK/ Grüsst/ Alle/ Aussteiger

Dans la rue - dans le trafic de va et vient - une tactique / - sur la nécessité de savoir, instinct, succès / par la personnalité / au coin de la rue - si la foule se sépare / sur l'indifférence, le contraste, / raisons de la fureur et de la chasse / au croisement - si ça dépend du système, / sur la division, sur l'espoir, sur le tournant / au moment de la poursuite consciencieuse / dans la maison de devant, et celle de derrière n° 5a, 6, 4, 3, 5 - / sur le destin, le devoir et / sur le bagage inutile / de la décision et la déception / jusqu'à une crampe à la jambe - / si l'on trouve soudain / ce que l'on croit chercher - / sur le bonheur et les jeunes gens / dont l'agitation donne faim / dans l'appartement - l'air épais et.../ dans le taxi - REGLER AVANT DE PARTIR ! /

Les jeux sont faits - jusqu'ici et pas plus loin / KK/ Salue/ Tous les/ Outsiders.





et de son prestige culturel. Et comme le spectaculaire n'a pas de prix, cette fois-ci, cela coûta à la ville un de ses symboles indissociablement liés à son histoire d'après-guerre, comme le blocus, le pont aérien, la construction du mur. On dit que le leader des libéraux allemands, debout près d'une fenêtre de l'ancien Reichstag, aurait vu un énorme nuage de poussière s'élever du parc zoologique et se serait écrié : «Mais que se passe-t-il au Palais des Congrès ?».

Cette ville puise dans ses ressources, dans ses réserves. Elle se nourrit de sa propre substance et se consume. Le reste, en supplément, vient de l'extérieur. La position de cette table ailée en forme de rein, près de l'ancien parlement et du centre historique, donnait une belle illustration de la coexistence des époques passées et présentes dans la capitale privée de son pouvoir. Et c'est peut-être aussi une chimère, le rêve suranné d'un conservateur de musée qui aimerait exposer des villes entières. Berlin : Legoland et gold-diggers city. Cette signification historiographique de la ville est encore mentionnée, à contrecœur cependant, dans quelques discours de célébrités. Mais les pensées concernant l'histoire de cette ville et les espoirs qui pourraient s'y rattacher sont comme des projections de ruines fantomatiques dans un no man's land où les préoccupations sont tout autres aujourd'hui et où les statistiques concernant le nombre de chambres d'hôtel, par exemple, jouent un grand rôle. Et pour donner aux Berlinoïses l'impression qu'il leur reste encore des traditions et un sol historique (sur lequel tant de sang fut versé, qu'il devrait en être purifié), on va leur créer une histoire. Et après que les Rhénans eurent fêté leurs parlementaires, les Souabes leur Staufen, il ne restait plus à la Prusse qu'à organiser l'année suivante sa propre exposition gigantesque et, cela va de soi, critique.

Comment ne serait-on pas tenté d'imaginer, si cela n'était pas trop beau, la Salle des Congrès, calculant les circonstances de son éboulement, prendre la poudre d'escampette exactement au bon moment, afin de ne pas gêner plus longtemps la vue qui s'étend du siège berlinois du président fédéral au

Parlement des années de fondation (sous Guillaume II). Et vraiment, on peut s'étonner, après coup, qu'elle ait pu résister si longtemps dans l'alignement du Reichstag au Château Bellevue.

Sous le coup de la catastrophe, les commentateurs de presse se mirent vite d'accord quant au caractère symbolique de la Salle des Congrès : selon eux elle représentait «la volonté de survie et de construction de la ville partagée». Mais il est remarquable de constater à quel point, aujourd'hui, la signification première a disparu. Pourtant, en 1957, année de l'exposition internationale d'architecture, le terrain était bien préparé ; mais il était trop tard toutefois pour édifier, après les essais de la nouvelle bombe H, un monument en l'honneur des victimes (comme le gouvernement d'occupation soviétique l'avait fait avec un tank sur un socle en béton). Mais il était encore temps d'édifier le signe d'un autre monde, d'un monde nouveau, qui exprimerait chez les vaincus le désir d'égaliser les américains. On désapprouvait foncièrement les cultes nazis à cause des ruines qu'ils laissèrent derrière eux. La moitié de la ville n'était que décombres. Tabula rasa, en somme. Au milieu de cette surface doublement vidée et complètement démythifiée, on plaça, sur un vieux terrain historique, ce message optimiste de la culture occidentale et américaine ; cette table en forme de rein, ces formes rêveuses, s'opposaient au sinistre faux granit de la place Fehrbellin. C'était comme si l'on avait posé un palais de marbre au milieu d'une jungle élaguée et brûlée, pour bien montrer aux sauvages qu'on n'est pas forcé de vivre uniquement dans des cavernes. Et en effet, les indigènes de la Trizonésie ont peut-être alors pensé, pour la première fois, qu'on pouvait, avec du béton, construire autre chose que des bunkers et des autoroutes.

Ce bâtiment devait être en avance sur son temps, devait propager l'entente de tous les pays et la bonne humeur cosmopolite ; il devait témoigner de la méfiance des vaincus face aux symboles de tous genres. L'attitude face à la nouveauté devrait s'inscrire dans la vie quotidienne, avec désinvolure et discrétion. Et c'est précisément parce qu'elle

ne se voulait pas symbolique, et que, par son utilité et ses fonctions, elle voulait éveiller imperceptiblement des impressions et des sentiments nouveaux chez les habitants du pays vaincu, que l'importation architecturale américaine s'est avérée être fondamentalement nouvelle. Il ne s'agissait pas de subjuguier les âmes ordinaires. Il fallait une présence discrète, agissant tout naturellement.

Mais, à mon avis, la K. n'a jamais pu réaliser vraiment tout ça. Aussi longtemps qu'elle se voulut anti-ornementale et pure fonction - lieu de réunion -, elle resta un produit ambigu, comme l'époque où elle fut construite, qui n'était ni temps de paix, ni temps de guerre.

Finalement, la salle des Congrès s'avéra bien être un symbole : la forme de son toit, à la fois ornement et abri contre la pluie, sa conception elle-même, compromis entre la lourdeur du vieux béton et la légèreté aérienne. On retrouvait les vieux projets de construction dans cette version «ailée» ; transfiguration surprenante de la Reichsautobahn, à présent tendue dans les airs !

Bernd Weyergraf

\* La «Trizonésie» signifie les 3 zones (occidentales) de l'Allemagne d'après-guerre.

# Deutsches K

«Wir sind die Eingeborenen von Trizonesen Heidischibela schibela bum.» Schlager der frühen Nachkriegszeit. Berlin, immer darauf bedacht, Aufmerksamkeit auf sich zu lenken, diese Stadt hat, worauf sie angewiesen ist, wieder eine Sensation, die ihrem Anspruch auf Größe und kulturellem Gewicht angemessen scheint. Und zwar, da alles, was für Aufregung sorgt, seinen Preis hat, diesmal gleich auf Kosten eines seiner Wahrzeichen, das

(suite page 73)





# BERLIN EST

«J'ai parcouru la ville sans succès».

photos: Rainer Berson.



recorder  
 Stop  
 Automatik  
 40-13 khz  
 Watt Leistung  
 1,5 TM  
 496891  
 ab 16 Uhr

110 BERLIN HALLANDSTR 28  
 TELEFONISCH: 7.00 - 16.00 5887789  
 PERSÖNLICH: TÄGLICH 18.00 - 20.00

Verkaufe 176  
 Eine gebrauchte hellgrüne Glühbirne  
 Ober- und Unterteil mit Besenbesen  
 1,70 m Breit.  
 Abwachtisch und Brotschrank  
 250,- M 17/8  
 Ahlbemelt  
 110 - Berlin  
 Floristr 57/6 ab 18.00 Uhr

Hängeschränk, 2 Kasten  
 zw: 950  
 A. Rüppell  
 1071 Blm. Rodenbergstr. 2  
 (18-20.00)  
 457

neuwertiger  
Kühlschrank  
 Typ. LEHEL 5'60E" (60 Ltr.)  
 = 450

<sup>318</sup>  
Verkaufe!  
 KORDEON Weltmeister/  
 (96 Bässe) Stella  
 estzustand m Koffer  
 470,- 16/8

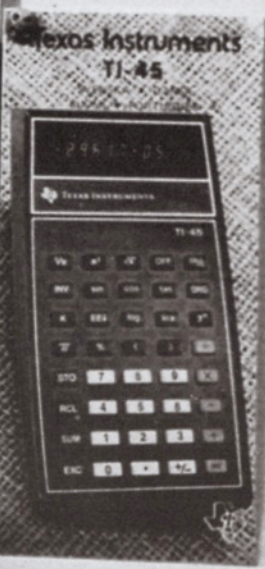
Haushalt-Allgaskerd neu  
 Typ: HG3/6115" 3-flammig,  
 thermoelektr. Zündsicherung  
 für den Backraum = 350,-

H. Ditzel  
 111 Blm. - Niederschönhausen  
 Blumenthalstr. 28/29 Ecke Hltham  
 (11-20.00)  
 507

Schreibschränk, gut erhalten  
 = 100,- 5/8  
 Tel: 67.727.55  
 14-20.00

Fernsehgerät "Jnes 5251  
 ohne AHF" (Gerät defekt)  
 = 50  
Universal-Meßgerät UNZ-  
 anbenutzt, neuwertig = 15

Verkaufe  
 Taschenrechner



Verkaufe!  
 Nebenstehendes Taschenrechner  
 mit Netzteill (Bj. 79 7 für  
 600,- M  
 Adresse bitte im Laden  
 erfragen 17/8  
 Richtig!  
 Interessenten!

Klein  
 1058 Blm. Buchholzer Str. 4  
 511  
 • Pentikow  
 • 3 Platten-Elektroherd mit Backröhre  
 n. beschreibung, sehr gut erh.  
 • Küchenbaffet  
 • 1 Bettgestell, hell Eiche, Komple.  
 • 2 Nachttischlampen  
 • Fußbodenbelag, Tscholom "Par-Kett-  
 muster, 4,50 x 2 m  
 • 1 Konverter

siehe  
 Abbildung  
 für  
 450,- M 5/8  
 im Laden erfragen  
 84

Stereo 5080"  
 mit Boxen  
 (auch 1 Jahr Garantie)  
 = 800,- 17/8  
 Stannelle  
 1059 Blm. Oderberger Str. 21  
 (ab 17.00)

Adr. hier erfragen  
 552  
Stereo-Tonbandger  
 "B 100"  
 = 850

Lederjacke, schwarz,  
 52 = 580,-  
 Lederjacke, braun,  
 50 = 650,-  
 Fernsehgerät "Jnes"  
 (gute) gut erhalten = 380,-  
 B. May 16/8  
 Mejerbeer Str. 57  
 450

Verkaufe 23  
 1. Schmiedeeiserne Leuchte: 70,- M  
 2. Stadtgas-Herd 4flammig mit  
 Backröhre: 150,- M

Nitschke  
 104 Blm. Chausseest. 53  
 Tel: 28.118.90

Schränk  
 "Robin"  
 liert mit Kleider-  
 4,5 m breit = 1800,-  
 Andreas Hoffmann 21/8

Verkaufe 31  
 Imp. Taschenrechner mit Speicher,  
 T, X, % und selbstgebautem  
 Netzteill für 300,- 31/8

# Dexys Midn



searching for the young soul rebels

# ight Runners



**A minuit,  
ils courent  
après les Dexs\*.  
Coventry / Kreuzberg  
NYC / La tour Eiffel.  
Quelquefois à Berlin  
le rock se chante  
en allemand...**

**\*(les Dexs sont une  
variété de pilules  
de speed jaunes).**

**dexys midnight runners LP**

# Monogam

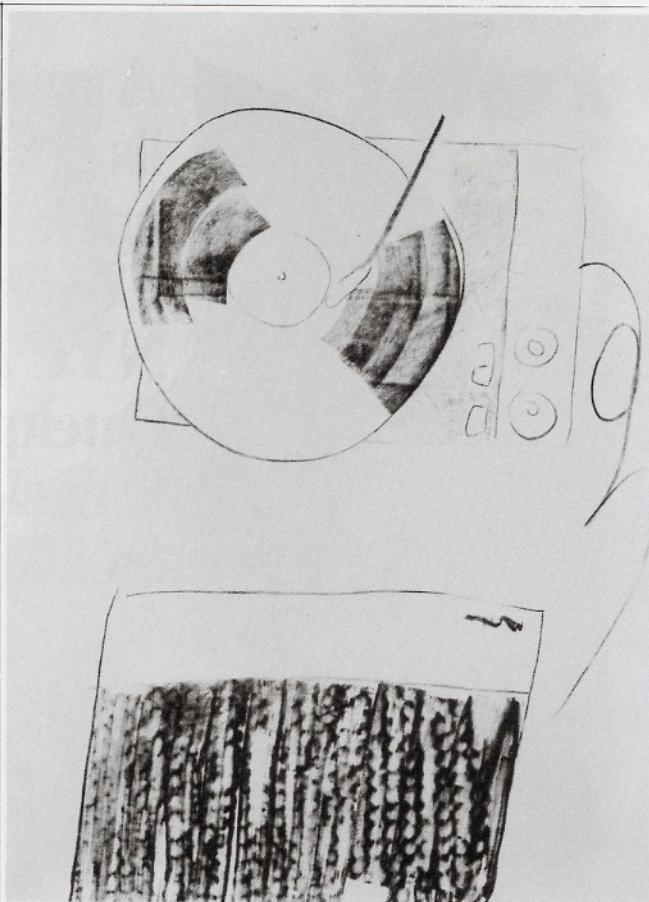
## Belzigerstrasse 23

### 1000 Berlin 62

Monogam est un petit label qui existe depuis Mars 80, créé par Elisabeth Recker et Michael Voigt. Monogam travaille avec les groupes P I/E, Mania D, Rainy Day Women, Einstürzende Neubauten, M.D.K., Thomas Voburka, Blank Xerox, Vorgruppe. Cinq disques sont déjà sortis, Rainy Day Women, Mania D, Thomas Voburka, Vorgruppe, P I/E. Le single de Einstürzende Neubauten sortira en Août. Le Maxi single 12 cm de Mania D sortira en Septembre ainsi qu'un LP de 4 groupes en Octobre. Je fais un premier tirage de 1000 exemplaires ; si les disques se vendent, je fais une seconde édition. Les enregistrements sont sur bandes magnétiques et les disques sont pressés en Allemagne de l'Ouest. Ils sont distribués en R.F.A., Angleterre, Suisse, Hollande. Le design des couvertures est réalisé par les groupes eux-mêmes.



Les petits labels, c'est un premier pas pour les groupes, ensuite il y a les grosses compagnies qui assurent une meilleure promotion et distribution. Stiff Records a signé beaucoup de groupes qui sont devenus très populaires, c'est maintenant une grosse compagnie. J'organise aussi des concerts au S.O.36. Je ne pense pas qu'il y ait de scène spécifiquement berlinoise ; il y a un champ expérimental à Berlin mais la plupart des choses viennent d'Angleterre. Il y a des milliers de disques anglais qui sonnent mieux ; si les Allemands chantaient en Anglais, on verrait bien que les Anglais sont quand même



les meilleurs. J'ai 25 ans, je suis né à Berlin, je pourrais en parler pendant des heures, mais je dirais la même chose que n'importe qui.

**RAINY DAY WOMEN.**  
Groupe de 4 personnes : vocal / guitare / synthétiseur / basse / drums /  
Le groupe ne s'est jamais produit sur scène parce qu'une semaine après l'enregistrement de leur single pour Monogam le bassiste a été arrêté et est encore en prison.  
**MEKANIK DESTRUKTIV KOMMANDOH.**  
C'est aussi un groupe de 4 personnes, vocal / guitare / basse / drums /  
La musique est influencée par le groupe français MAGMA. Les lyrics, l'intention du groupe sont politiques.  
**BLANK-XEROX.**  
C'est un groupe italien, 3 personnes, plus d'expériences que de musique.  
**VORGRUPPE.**  
Vient de Herne (Allemagne de l'Ouest). Les 5 personnes

vivent dans une zone industrielle et leur musique est vraiment grise et désespérée. Pas marrant.

Michael Voigt. Juin 80.

*Monogam is a little label which was created in March 80 by Elisabeth Recker and Michael Voigt. Monogam works together with the groups : P I/E, Mania D, Rainy Day Women, Einstürzende Neubauten, Mekanik Destruktiv Kommandöh, Thomas Voburka, Blank Xerox and Vorgruppe. 5 records are already out Rainy : Day Women, Mania D, Th Voburka, Vorgruppe and P I/E. Einstürzende Neubauten' single is coming out in August. Mania D' 12'' maxi single in September and a L.P. with 4 groups in October. We do 1000 copies first ; if they sell, we do a second edition. We just do the recordings ; the records*

*are pressed in West Germany. They are distributed in England, Switzerland, Holland. The graphic design is made by the groups themselves.*

*Little labels, it's a first step for groups, then they get to big companies which can manage a better promotion and distribution Stiff Records signed many groups which became quite famous, it's now a big company.*

*I also organize concerts at the SO 36. I don't think there is any specific Berlin scene ; there is an experimental field in Berlin but most of the things come from England. There are thousands of English records which sound better ; if German groups were singing in English, one would be able to see that English groups are still the best.*

*I'm 25. I was born in Berlin. I could talk about it for hours, but I would say just the same as anybody.*

*Rainy Day Women : is a 4 person group, voc/git, synth, bass and drums.*

*The group has never performed live because one week after recording the single for Monogam, the bass player was arrested and is still in prison.*

*Mekanik Destruktiv Kommandöh : is a 4 person group too. voc, guit, bass and drums. The music is influenced by the French group «Magma». The lyrics and even the intention of the group are political. Blank Xerox : is an Italian group. 3 persons. More experiments than music. Vorgruppe : come from Herne in West Germany.*

MONO/45 UPM



m. schwaibe :  
gibson mm  
e-piano



t.v. voburka :  
roland cr 78  
alto-saxo  
stimme

*The five people live in an industrial area and their music is quite grey and hopeless. no fun.■*

# Mania D

Beate Bartel (basse), Gudrun Gut (batterie), Betina Koester (saxophone), Isabelle (vocal). Le groupe s'est formé en Août 79. 5 filles à l'origine, puis 3.

Aujourd'hui Isabelle chante avec elles.

Beate est berlinoise, Gudrun et Betina viennent d'un petit village bavarois ; Isabelle arrive de Hambourg.

BEATE «Berlin est une île et j'aime les îles, mais maintenant j'ai envie de changer, de voyager. Barcelone. Londres...»

GUDRUN «L'air de Berlin...»

BETINA «On peut faire beaucoup de choses à Berlin, on nous laisse tranquille...»

ISABELLE «Berlin est une ville dure quand on arrive...»

«Ce n'est pas Punk, c'est expérimental»

«On cherche des sensations, des réactions avec le public»

«Les textes sont simples, banals, (ce qui se passe, ce qui est...»)»

TRACK 4.

wir sind euch im blut ihr schickt uns aus zu sehen  
was ihr sehen wollt und  
so geht alles zu unsund mit jeder bewegung die wir  
machen ist es ein herzschlag von uns.  
wir sind ineuerm blut.

TRACK 4

We are in your veins,

We are your heartbeat

You send us out,

To get, what you want to

And so we get everyting

ans with every move we make,

it is a heartbeat of yours.

We are in your heart and in your brain

and with every move we make,

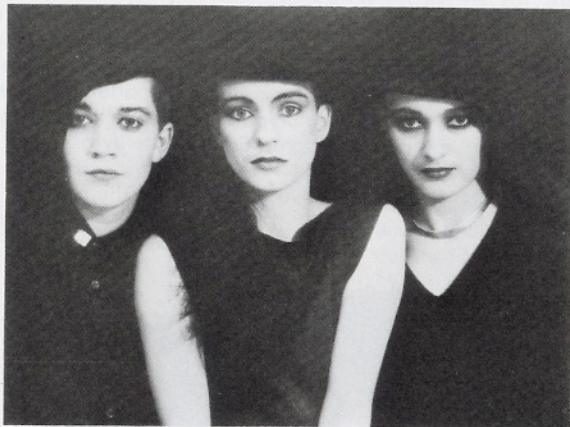
it is a heartbeat of you.

We are in yours veines , we are your hearbeat.

Expérience parallèle avec d'autres groupes. Gudrun

a travaillé avec Din A Testbild et Liebesgick

Beate avec Einstürzende Neubauten. ■



Betina  
Gudrun  
Beate

## THAT'S MY BOY! A TRUE TED LIKE DAD

TEDDY bears are kids' stuff now for Alan Wilson, aged three. He's become a teddy boy instead . . . Just like Dad.

Said "Big Al" Wilson, 35-year-old lorry driver and secretary of the Merseyside Rock and Roll Society: "He pestered us to get him a drape. But they don't make them small enough so my wife Yvonne made him one."

The diehard teds stage rock and roll concerts and dances. But they say they have left behind the violent image of the teddy boy gangs.

"We are interested only in keeping the music alive," said Big Al.

As is Little Al, just 39 inches tall in his "boppers," who rocks around the Liverpool, with his parents and eight-year-old sister Jane.



# P1/E

Michael Schäumer (Bass, Synthi). Ute Droste (Stimme). Michael Voigt (Gitarre und Stimme)

Michael Hirsch (Synthi). Alex Hacke (Schlagzeug)

erste Single ; Januar 80. 49 SECONDS

ROMANCE / DEPENDANCE

special guest : Thomas Voburka

zweite Platte wird am 14.6.80 aufgenommen :

UP AND ABOVE / UP AND ABOVE (DUB

VERSION). erscheint in Herbst, zusammen mit

Aufnahmen der schottischen Kid-Band PRATS

als Doppelsingle.

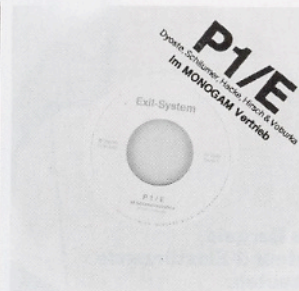


Wir orientieren uns mehr an englischen Vorbildern wie T.G., Normal oder Cabaret Voltaire. Unsere Wurzeln haben wir allerdings «Punk», ohne dessen Philosophie (Anyone can do it) wir wahrscheinlich nicht angefangen hätten Musik zu machen.

Im Gegensatz zu den meisten anderen Berliner New Wave Bands haben wir auch englische Texte im Programm.

Die Frage nach dem Arbeitsklima in Berlin lässt sich eigentlich leicht beantworten. Die Mauer inspiriert wahrscheinlich nur Musiker, die einige Wochen hier leben. Lebt man länger hier, wird die Mauer zu etwas Natürlichem. Man sieht sie einfach nicht mehr.

*Nous nous tournons plutôt vers des modèles anglais comme T.G., Normal ou Cabaret Voltaire. Sans la philosophie des punks - «Anyone can do it»-, nous n'aurions peut-être pas commencé à faire de la musique. A la différence de la plupart des groupes New Wave berlinois, il y a dans notre programme quelques textes en anglais. Le climat de travail à Berlin est facile à définir. Le mur est une chose naturelle pour ceux qui habitent longtemps ici, il n'inspire que les musiciens qui restent peu de temps. ■*



# Einstürzende Neubauten

## Buxa Bargeld

J'ai rencontré des gens dans les festivals qui tournaient en rond, qui cherchaient quelqu'un avec un look pour jouer sur scène.

Je savais jouer de la basse, on a commencé avec des trucs simples du genre : 1-2-3 tatatatata. Ensuite j'ai essayé de chanter ce qui me passait par la tête ; sans texte ; pas seulement chanter, mais crier. Ceux qui m'accompagnent ne sont pas toujours les mêmes, j'ai simplement besoin de personnes qui savent jouer ; ce n'est pas un groupe. Pour moi le plus important c'est d'avoir de l'énergie, d'être fort ; je n'ai pas une grande expérience

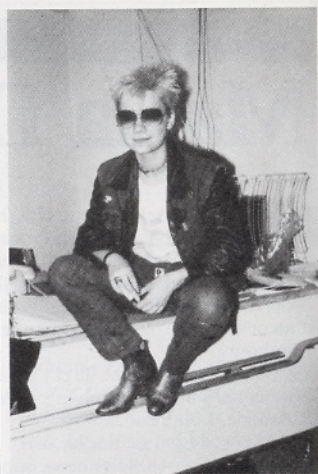
avec les concerts (public de 20, 30 personnes) ; mais j'ai remarqué que j'avais une grande influence sur les gens, et j'aime cette réaction. Je cherche un pouvoir, je pense en avoir un. Ce contact, cette sensation avec le public, ça marche pas tout le temps. La soirée du 10 mai, la technique n'a pas marché, on n'a pas compris les paroles ; la réaction a manqué. Je fais de la musique pour cet échange, mais aussi pour moi-même.

J'aime bien les groupes de Berlin, mais je les connais trop, ça m'ennuie un peu, je ne fais pas de progrès. En ce moment, j'aime la musique primitive et

Mekanik Destruktiv Kommandöh ; Ils commencent là où Ton Steine Scherben se sont arrêtés il y a 5ans ; il y avait une sorte de culte à Berlin autour d'eux.

Je suis né ici, je sais que c'est dur, mais je ne le sens plus, je suis habitué. Je ne suis jamais parti de Berlin plus de 4 semaines. J'ai des projets ; un disque (Monogam) et un bouquin sur la musique (Merve Verlag) : avec un garçon de Din A Testbild, on va prendre un gramme de cocaïne et parler musique pendant une nuit, le résultat sera le livre.

L'Allemand sur la plage, avec les caravanes... ■



## Susä Hobec

En 78 Kippenberger a ouvert le S.O.36. Les gens qui y allaient étaient ceux qui vont au Dschungel ; la Scène Art etc...

Les habitants de Kreuzberg n'aimaient pas le S.O.36. Le jour de l'ouverture, premier festival punk avec des groupes de Berlin ; ils chantaient en Anglais (un peu dur, genre CLASH). Les groupes de Kreuzberg n'existaient pas, peut-être... mais personne ne les connaissait. Ils ont été les premiers à chanter en Allemand. (KATAPULT) Ils viennent de la scène politique, plutôt anarchistes. Ils font des concerts gratuits. Un jour les gens de Kreuzberg ont détruit le S.O.36. Ils ne voulaient pas d'un lieu commercial dans leur quartier.

Georj Von Rauch est un garçon qui a été tué dans une manif par les policiers. A Kreuzberg, sa maison a été occupée, elle s'appelle maintenant : la maison de Georj Von Rauch. Elle est habitée par des gens qui ne vont pas à l'école, qui vivent dans la rue... A Berlin, quelques maisons sont squattées par les petits groupes. ■

**Buxa Bargeld,**  
chanteur d'Einstürzende  
Neubauten.  
«Chanter ce qui me passe  
par la tête».



# Thomas Voburka

Les choses les plus intéressantes se passent ici. L'Allemagne est un des pays les plus riches du monde, ils ont beaucoup d'argent à consacrer à l'art. C'est pas aussi facile de faire du fric dans les autres pays avec des disques, de la peinture, etc... Il y a une bonne atmosphère de travail. C'est une très belle ville, il faut rester longtemps pour s'en rendre compte.

A Vienne, j'ai été dans une école d'acteur, chez Max Hanner, un grand dramaturge allemand, il y a aussi un institut à Berlin. Je me suis fait virer au bout de 3 mois. J'ai travaillé pour les journaux autrichiens, je faisais de la critique de films. J'ai aussi été rédacteur publicitaire, c'était bien pour l'argent. J'en ai eu marre, j'ai quitté Berlin.

A Berlin, j'ai fait la connaissance des gars de Tangerine Dream. Ce qui m'intéresse, c'est pas faire de la musique, c'est travailler les sons, je dirai pas que c'est expérimental ; je ne m'intéresse pas aux notes ou à la mélodie, mais aux trucs techniques, enregistrements, etc... Mes deux groupes favoris sont Stooges et Roxy Music. J'aime les Beach Boys et la Punk scène m'a un peu influencé ; quelques mecs aussi : Richard Hell, Kraftwerk, Polnareff, Gainsbourg, Birkin, Ennio Morricone (Pour une poignée de dollars). Plus jeune, j'écoutais les Stooges, les Stones, Herman Hermits et les Kinks. Je n'ai jamais été un vrai fan, mon truc c'était le cinéma : Melville, Sergio Leone, les séries noires américaines, les premiers films de la nouvelle vague. «A bout de souffle», «Ascenseur pour l'échafaud». Tous les films de Melville sont fantastiques.

Ce que je cherche avec la musique, c'est... le succès, bien sûr l'argent, tout le monde recherche l'argent. La peinture, pour moi c'est autre chose. J'ai vraiment envie d'être acteur. J'ai des amis qui commencent à faire des films, on va travailler ensemble.

En ce moment, je ne vais pas dans les endroits in, mais plutôt au bistrot du coin, c'est ennuyeux d'aller au Dschungel. Je vais souvent l'Exil parce que c'est près d'ici et c'est OK. La scène berlinoise, c'est vraiment une scène. ■



Thomas Voburka.  
Autoportrait.

# Geile Tiere



## SALOME

Avant, j'étais barman au Dschungel, je faisais les cocktails au premier étage. J'ai dû arrêter parce que j'avais trop de choses à faire. J'ai fait beaucoup de peinture, des performances, à Berlin, et à New York. Je pense qu'au printemps prochain, j'en ferai une à New York avec le groupe à l'occasion d'une expo personnelle. Peut-être au CBGB ou au Max Kansas, quelque chose comme ça. New York est très bien pour les arts, j'ai beaucoup d'amis là-bas, je pense que ce sera bien. Naturellement, j'ai plein de projets. Je veux avoir les plus grandes scènes pour jouer, les plus grandes salles pour accrocher mes peintures, je veux faire les meilleurs films,

avoir les plus belles voitures... non, mais mon travail est très professionnel ; je veux dire que je ne veux pas me retrouver dans des lieux bidons ; je veux faire de bonnes expos, de bons disques. J'aime travailler là-dessus, on verra ce qu'il en sortira. J'aimerais jouer aux Bains Douches à Paris. J'aime la No Wave, Eno... et beaucoup Iggy Pop que j'ai connu à Berlin. Roxy Music, quand j'étais petite fille. Je préfère Lou Reed à Bowie, je pense que je l'aimerais même quand je serai vieille, il fait de la bonne musique et je la comprends bien. J'aime aussi le disco. La peinture, hm ! J'ai commencé il y a 10ans. Avant je ne faisais que des autoportraits, puis j'ai fait la connaissance de Luciano

*Urs Lüthi*  
*Salomé*  
*Luciano*



Salomé et Luciano (peinture de Luciano Castelli)

qui est aussi peintre. On fait des peintures ensemble. J'aime la couleur, j'aime peindre. J'ai fait une expo à Moritz Platz et je vais en faire une bientôt à New York. J'aime Warhol, Kirchner, Urs Lüthi, Monet, Delacroix, Toulouse Lautrec, Van Gogh, Luciano Castelli et moi-même. J'aime qu'un peintre soit intense. Je déteste qu'un peintre barbouille, barbouille sur la toile, ça j'aime pas. J'aime la peinture très émotionnelle, puissante. Ça fait 7 ans que je vis à Berlin. c'est une ville bien pour travailler, sortir, boire, pour le sexe, pour le mur, pour le trip, comme à New York. C'est très facile de s'en détacher, d'y revenir. C'est une ville très intense parce que le mur est autour. Personnellement, ça me donne la même impression que New York : une ville à l'intérieur, fermée, on ne peut pas sortir, une île comme Manhattan. Ici vivent les Allemands les plus libres. On peut mieux vivre à Berlin qu'en Allemagne de l'Ouest. Je pense que Paris, c'est pareil avec le reste de la France. C'est une grande ville, on peut produire mieux et meilleur marché que partout ailleurs. Berlin est une ville bien pour travailler, pour tous les arts. On peut avoir une factory, des lieux pour montrer le travail très vite. Et on peut en sortir ; quand j'en ai marre, je prends l'avion et hop ! Paris, New-York.

(transcription d'une interview réalisée en anglais) ■

# Carambolage

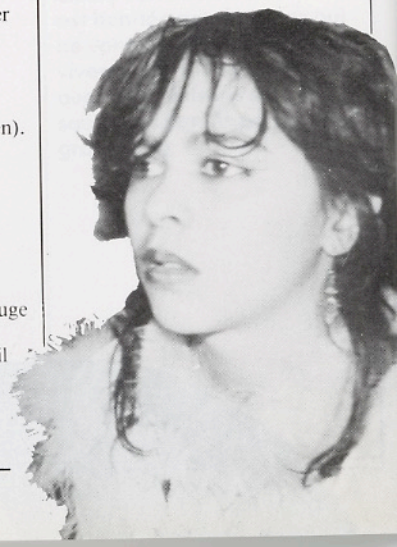
JUIN 80  
CARAMBOLAGE 2262  
FRESENHAGEN II  
NORDFRIESLAND 04662/4817  
Britta Neander, 24 ans (batterie)

Angie Olbrich, 22 ans (basse, vocal)  
Elfie Esther Steitz, 22 ans (guitare, piano, vocal)  
Avant nous habitons Berlin.

C'était fatigant cette ville, c'était trop... Maintenant on habite Nordfriesland avec un groupe de musiciens connus en R.F.A. : TON STEINE SCHERBEN. Nous sommes les amies de ces garçons ; ils jouaient, on les regardait. En septembre cette année, on a décidé de jouer à notre tour ; pas encore de disque, bientôt peut-être. Nous avons un studio, produisons nos disques et les distribuons (Studio Fresenhagen). Ce qu'on aime : New Wave, Reggae, Soul Funky. A Berlin le Punk, c'était trop, j'aime aussi le Punk mais pas jusqu'à... Je ne suis pas fanatique, ce n'est pas assez tendre, il n'y a pas d'amour. Un de nos textes dit : «Mon rouge à lèvres est parti, je l'ai perdu dans le jardin ; après on dit «il est mort mon rouge à lèvres», quelque chose comme ça... Une chanson s'appelle «je t'aime, je t'adore»\*,

une autre «J'ai un petit oiseau» : Notre feeling...

\* en français dans le texte. ■



# Tempo

Avril 80 Peter Radszuhn  
**TEMPO.**  
 4 TAXIS - Etes-vous un groupe allemand ?  
**TEMPO** - Nous sommes un groupe berlinois ; 5 membres du groupe sont nés à Berlin, le sixième vient de Vienne.  
 4 T. - Existe-t-il des mots allemands pour qualifier votre musique ?  
 T. - Dans le Rock'n'Roll, la plupart des termes sont anglais. Je pense qu'en allemand on pourrait quand même utiliser «schnell», qui veut dire vite et «hart», qui veut dire dur.

y a de temps en temps des concerts New Wave.  
 Auparavant, c'était complètement New Wave ; ça a été fermé au printemps dernier, c'est Kippenberger qui l'a fondé.  
 4 T. - Quels sont vos rapports avec le public ?  
 T. - Au début, on avait un public punk : badges, épingles, etc... ; c'était marrant, mais assez fou. Puis notre musique a évolué avec des influences beat ou reggae ; notre public a changé. Je pense qu'on a toujours eu de bonnes vibrations, une atmosphère de party dans nos concerts.

**UN DES ANIMAUX EN RUT**  
 A la fin de l'automne 79, nous avons fait notre premier disque à trois. Salomé, Luciano (basse), et moi je chantais.  
 On a eu besoin d'un batteur et d'un guitariste pour un concert au Dschungel en février 80. On était donc cinq à jouer ; on a sorti un disque de ce concert. Beaucoup de nos chansons parlent de sexe.  
 Travailler dans un groupe, c'est laisser aller ses émotions ; chanter, c'est du plaisir.  
 Ce n'est qu'un produit du moment ; on n'écrit rien avant les répétitions ; on joue, on écoute, ensuite on fixe. C'est notre méthode pour faire de la musique. Sur scène, les programmes se développent spontanément.  
 Je travaille au Dschungel comme barman. C'est une boîte gérée par 20 personnes dont je fais partie.  
 J'ai un rapport très complexe à Berlin, très particulier.  
 J'ai besoin de partir 3 ou 4 fois par an ; le mois dernier, j'ai passé 10 jours à Paris. Je fais toujours comme ça. ■



GEILE  
 TIERÉ  
 Feb. '80

Archi  
 Wolfgang

Après 40 jours d'occupation pour leur emploi

## GREVE ACTIVE CHEZ TEPPAZ

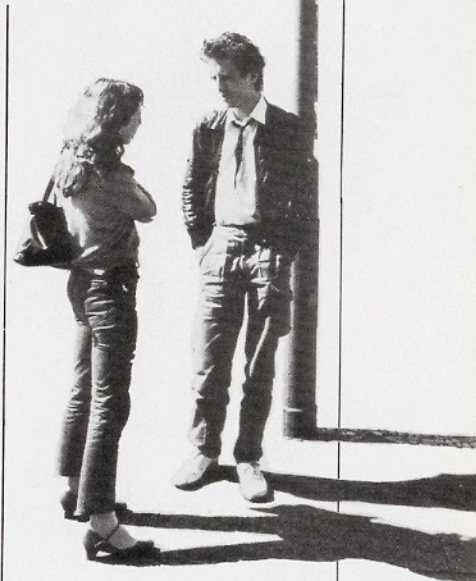
A l'usine d'électrophones Teppaz de Gragnon (près de Lyon), la production ripart aujourd'hui, sous direction ouvrière. La décision de relancer la production, pour sauver un emploi que la faillite du patron avait mis à mal, était discutée depuis plusieurs semaines, notamment depuis que l'assemblée des ouvriers avait rejeté un projet bidon de «coopération ouvrière» proposé par des cadres et des pouvoirs publics lyonnais. Contre la coopérative ouvrière, les ouvriers ont choisi la grève active. Le reportage sur Evénement à la télévision, dimanche dernier, avait convaincu les derniers hésitants.

Dimanche, les portes de l'usine seront ouvertes pour une première vente sauvage d'électrophones fabriqués sous contrôle ouvrier (voir en page 6).

(D.R.)

Nous nous considérons comme un groupe pop, ce qui pour nous veut dire populaire, être là au bon moment.  
 Au début, on était qualifié de groupe punk, ce qui était vrai parce que c'est le mouvement punk qui nous a permis de démarrer. Notre histoire est assez typique ; ça a été le déclin pour des tas d'autres groupes. On a commencé à jouer dans des parties de 20, 30 personnes et la première fois qu'on est monté sur scène, c'était l'an dernier en septembre.  
 4 T. - Quel est votre background musical ?  
 T. - On a pas tous le même âge, certains écoutaient beaucoup Bowie, Roxy Music ; moi, quand j'avais 10 ans, j'écoutais Kinks. Mais dans les années 70, j'étais surtout branché sur le reggae.  
 Avec des copains, on a découvert les Ramones, Clash... On essayait de les imiter. On a eu envie de former un groupe, on a trouvé un batteur et on a commencé à s'acheter du matériel. On a pu enregistrer dans le studio le moins cher de Berlin.  
 4 T. - Y-a-t-il des influences turques dans votre musique ?  
 T. - Peut-être, d'une certaine façon... car le quartier où on répète est une influence visuelle, et aussi pour la nourriture, avec les kebabs.  
 J'ai aussi travaillé dans une boîte de ce quartier, le S.O.36. C'est maintenant une boîte turque où il

Nous avons fait une tournée en Allemagne de l'Ouest, mais nous sommes indépendants et sans le soutien d'une maison de disques, c'était plutôt dur.  
 4 T. - Et les paroles de vos chansons ?  
 T. - Elles sont pratiquement toutes en anglais. On parle de ce qui se passe dans notre vie quotidienne, c'est une musique typiquement urbaine. Le speed de la ville : le bruit, la nuit, la rue, l'aéroport, la gare, les riches, les pauvres, le chômage, la fauche, le self-service... On a quelques chansons d'amour, ça fait aussi partie de la vie.  
 On ne se dit jamais : on va écrire une chanson sur tel truc qui s'est passé. On a fait ça une fois avec l'histoire de Jim Jones, de sa secte et du suicide collectif. On a écrit une chanson là-dessus, mais on ne l'a jamais jouée, c'était pas notre truc.  
 On a rien à proposer ; Stay clean if you can ; mais ce n'est pas possible avec tout ce qui se passe autour.  
 4 T. - Avez-vous un concept visuel ?  
 T. - Sur scène, on s'habille comme tous les jours, on est naturel. On n'utilise pas d'énormes light-shows, on a juste une lumière blanche et une lumière bleue, c'est assez froid et ça correspond à l'atmosphère urbaine.  
 On a une attitude naturelle. Je viens de voir les Cramps, c'est fantastique ; j'aime ce qu'ils font.



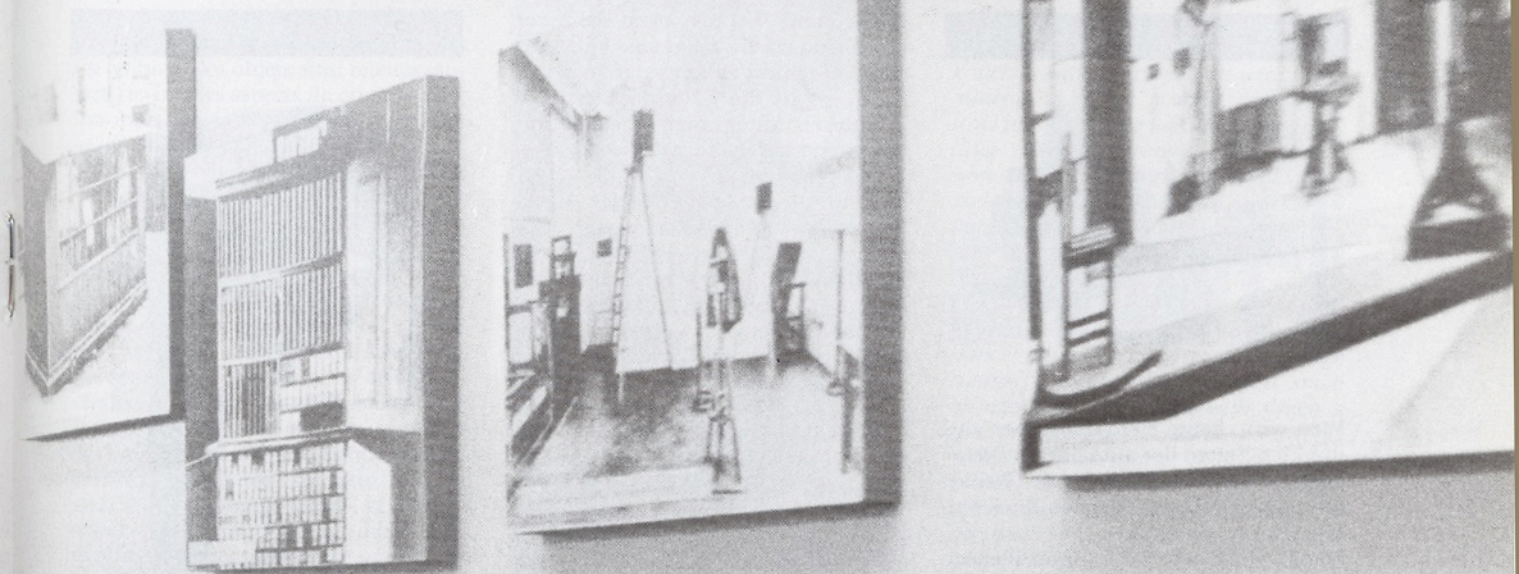
Ils ont un certain concept, ils font leur truc. Le gars sait exactement quand il peut rentrer dans le public et à quel moment il ne peut pas et la fille aussi... Mais nous, ce n'est pas pareil, six personnes sur scène, ça fait du monde. Chacun fait ce qu'il sent, notre jeu de scène n'est pas fixe, ce n'est pas toujours très artistique.  
 Beaucoup de musiciens rock, new wave, diraient que l'art, c'est de la merde ; ce n'est pas du réel, c'est pour les musées et la bourgeoisie.  
 Il y a quelques groupes ici qui essaient de travailler dans un sens multi-media ; DIN A Testbild, par exemple, qui travaille avec des films et des diapos : ils n'ont pas de concept musical, ils ne savent pas à l'avance ce qu'ils vont jouer sur scène ; quelquefois c'est assez excitant, quelquefois tu t'ennuies au bout de 10 minutes. Il y a 3 ans, je n'avais pas envie d'aller voir les groupes berlinois, parce qu'il n'y avait rien d'intéressant, mais maintenant, il y en a bien une demi douzaine que je veux voir. Je crois que la vague disco a permis à la New Wave de mûrir, lui a donné le temps d'évoluer sans trop de pression.  
 Quand je sors, je vais boire, voir des amis, voir des groupes, etc... un peu comme tout le monde.  
 (transcription d'une interview réalisée en anglais) ■



# Kriminal



# Museum



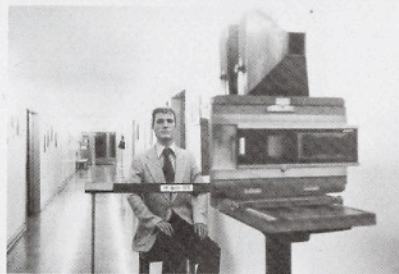
**CELUI QUI LE DÉSIRE  
PEUT S'INFORMER ICI  
DU CÔTÉ OBSCUR  
DES CHOSES QUOTIDIENNES.  
UNE HEURE PAR SEMAINE,  
LA KRIMINALPOLIZEI PERMET  
D'Y JETER UN COUP D'OEIL.**

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE  
DANIELLE COLOMINE

P Berlin 1970

# Kriminalmuseum, Berlin-West

par *Andreas Seltzer*



Wer will, kann sich dort über die dunklen Seiten der alltäglichen Dinge aufklären lassen. Einmal in der Woche gibt die Kriminalpolizei den Blick auf sie frei.

Hat der Besucher die Kontrolle am Eingang des Polizei-Gebäudes passiert und ist die dunklen Flure bis hinab in den Keller gegangen, wo die Sammlung aufbewahrt ist, dann wird er sich freilich kaum mehr als unschuldiger Museumsbesucher betrachten, sondern schon ein wenig als unerkannter Täter, der mit Tatwerkzeugen konfrontiert wird, die auch die eigenen sein könnten. Zumindest wird er eine große Zahl von Dingen wiedersehen, mit denen er Tag für Tag mehr oder weniger gedankenlos umgehen mag. Dieses Treffen außerhalb der Orte, die den Dingen normalhin zugeordnet sind, kann beunruhigend sein: anders als in Fundbüros, in denen die sichergestellten Gegenstände darauf warten, wieder in den Gebrauch ihrer Besitzer zurückgeführt zu werden, sind die Dinge dieser Polizei-Sammlung endgültig von der weiteren Benutzung ausgeschlossen.

In irgendeinem Stadium ihres Daseins sind sie mit einem Delikt belastet worden, das die Gesetze verletzte und sie aus ihren alltäglichen Bezügen löste. Von der Polizei „dingfest“ gemacht, sind sie dennoch nicht unbrauchbar geworden: als spektakuläre Teile der Asservatenkeller, in denen die Polizei Berge von Beweisstücken lagert, scheinen sie gerade in ihrem schuldhaften Zustand erst wirkliche Konturen bekommen zu haben. Durch ihn gewinnen ihre Details an Schärfe; er gibt ihnen einen Ausdruck, der in ihrer Normalität nie so deutlich gewesen wäre. Als unmittelbare Zeugen und nächste Verbündete des Täters, lassen die so fixierten Dinge die Seiten der Tat ahnen, die von den Behörden immer nur unvollständig ermittelt werden können. Aber es sind nicht allein die Hinweise auf die Innenseiten der Delikte, die sie beunruhigend machen, es ist auch die Art, wie sie in den Schau-

kästen und Vitrinen neue Allianzen eingehen und die kriminelle Phantasie des Betrachters zu Spekulationen verleiten, es ist die Fülle der scheinbar harmlosen Alltagsdinge, die sich ihm als Arsenal gesetzesbrecherischer Möglichkeiten anbietet:

die Stiletts, Schlachtermesser, Hackbeile, Brieföffner, Jagdmesser, Küchenmesser, Schwerter, Säbel, Pistolen, Revolver, Gewehre, Knüppel, und Schlagringe, mit denen Leute schwer verletzt oder getötet wurden, die Halstücher, Schals, und Nylonstrümpfe, die zum Erdrosseln dienten, die Spritzbestecke der Rauschgiftsüchtigen, die Gegenstände, die zum Abtreiben benutzt wurden, die Haken, Dietriche und Schlüssel, die als „Lebenswerk eines Villen- und -Wohnungseinbrechers“ vorgestellt werden, die aufgebrochenen und aufgeschweißten Tresore und Kassetten, die Stemmeisen, Schweißbrenner und Tarnmasken, die Ausbruchwerkzeuge, die Pistolen aus Seife, die Selbstmordkonstruktionen, die Minispione, die Sheriff-Sterne und Polizei-Erkennungsmarken, die gefälschten Briefmarken, Stempel und Ausweise, die kleine Bronzestatue einer Diana, mit der ein Sohn seinen Vater erschlug, das Skalpell, mit dem eine Krankenschwester zwei Menschen umbrachte, der gläserne Briefbeschwerer, mit dem jemandes Schädel zertrümmert wurde, die Leiter, mit der ein Mann in Villen und Einfamilienhäusern badende Frauen und Mädchen beobachtete, der Gipsabguß der Hand von Bruno Lüdke, dem Massenmörder, die Spannerkamera, die an einem Spatierstock befestigt war, die Pistole, mit der Rudi Dutschke niedergeschossen wurde und die Patronen, die aus seinem Körper geholt wurden, der aus der Haftherausgeschmuggelte Kassiber, der in einem Buch versteckt gehaltene Radioapparat, die Agententasche mit Geheimfach. . . . .

Derart miteinander verbunden, grenzen sich die Tatgeschichten, für die diese Gegenstände als Zeugen präsentiert werden, nicht mehr ab, sondern vermischen sich, weiten sich, bei aller Präzision im Detail aus, und können im Kopf des Betrachters neue Tathintergründe und kombinierte Delikte bilden. Phantasierte Delikte, in denen vielleicht auch die Dinge, mit denen er selbst umgeht, mit einbezogen sind; denn jene Ansammlung polizeilich ermittelter Gegenstände hat keineswegs die abschreckende Wirkung, die man sich von ihr zu versprechen scheint.

Sie weckt vielmehr die Lust, auch den eigenen, vertrauten Dingen und Gegenständen die Konturen und die erweiterte Geschichte zu geben, die die Dinge dort gewonnen haben. ■



Le visiteur, une fois passé le contrôle à l'entrée du bâtiment de la police et longé les sombres couloirs qui mènent à la cave où la collection est conservée, se considère non plus tout à fait comme un visiteur de musée innocent, mais déjà un peu comme un criminel non reconnu, confronté à des objets criminels qui pourraient être les siens.

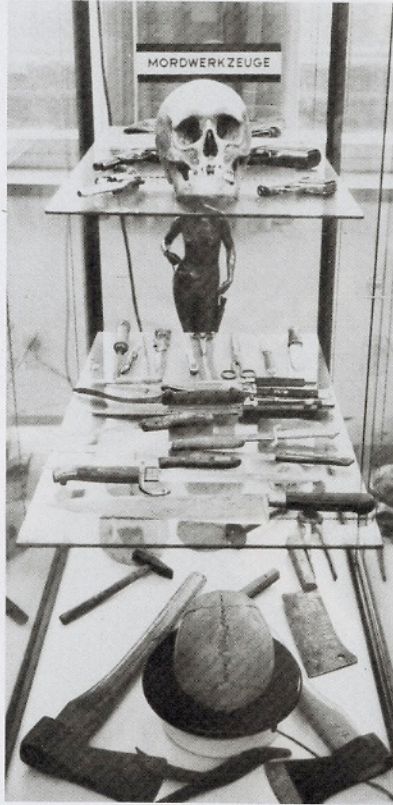
Du moins va-t-il en retrouver un grand nombre qu'il utilise chaque jour sans se poser trop de questions. Cette rencontre, hors du cadre attribué habituellement à ces objets peut inquiéter : à la différence des bureaux des objets trouvés où les objets recueillis attendent d'être réutilisés par leur propriétaire, ceux collectionnés par la police sont définitivement privés de toute utilisation nouvelle.

A un stade quelconque de leur existence, ils ont été chargés d'un délit qui les arrache à leur environnement quotidien. «Appréhendés» par la police, ils n'ont pas perdu pour autant toute utilité : en tant qu'objets exposés dans la cave où la police entasse des montagnes de pièces à conviction, ils semblent n'avoir reçu de contours réels que de leur culpabilité. Grâce à elle, leurs détails gagnent en netteté : elle leur donne une expression qui dans leur normalité

n'aurait pas été si visible. En tant que témoins directs et premiers complices du criminel, les objets ainsi retenus laissent deviner les aspects du crime que les autorités ne peuvent jamais révéler entièrement.

Ce ne sont pas seulement ces allusions à l'aspect caché des crimes qui les rendent inquiétants, mais aussi la façon qu'ils ont de former dans les vitrines de nouvelles alliances et de pousser l'imagination criminelle de l'observateur à de nouvelles spéculations. C'est l'abondance d'objets de la vie quotidienne apparemment inoffensifs qui s'offre à lui comme arsenal de possibilités illégales : les couteaux à cran d'arrêt, couteaux de bouchers, hachoirs, coupe-papier, couteaux de chasse, couteaux de cuisine, épées, sabres, pistolets, révolvers, fusils, matraques et poings américains avec lesquels des gens furent gravement blessés ou tués, les foulards, écharpes, et bas nylon qui servirent à étrangler, les seringues des drogués, les objets qui servirent à des avortements, les crochets, passe-partout et clés présentés comme «œuvre d'un cambrioleur de villas et appartements», les coffres éventrés et ouverts au chalumeau, les pieds-de-biche et les masques, les pistolets en savon, les inventions pour se suicider, les mini-écouteurs, les étoiles de shérif, et les insignes de police, les faux-timbres poste et papiers d'identités, la petite statue de Diane en bronze avec laquelle un fils assomma son père, le scalpel avec lequel une infirmière assassina deux personnes, le presse-papier avec lequel on fendit le crâne de quelqu'un, l'échelle qu'utilisait un homme pour observer dans les villas et maisons particulières les femmes et les jeunes filles dans leur bain, le plâtre de la main de Bruno Lüdke le grand criminel, l'appareil photo du voyeur fixé à une canne, le pistolet avec lequel on tira sur Rudi Dutschke et les balles que l'on retira de son corps, le message sorti en fraude de la prison, le poste de radio camouflé dans un livre, la valise de l'espion avec un compartiment secret...

Reliés entre eux de cette manière, les délits dont témoignent ces objets n'ont pas de limites précises, mais se mêlent, s'étendent dans le détail avec toute la précision voulue et peuvent dans l'esprit de l'observateur composer de nouveaux motifs au crime et de nouvelles combinaisons de délits. Délits imaginés dans lesquels il intègre peut-être aussi les choses qu'il a l'habitude d'utiliser ; car cette collection n'a par le moins du monde l'effet dissuasif que l'on semble espérer d'elle. Elle éveille plutôt l'envie de donner aussi à ses propres objets familiers les contours et l'histoire élargie dont les objets ici sont investis. ■



*The visitor, once he has passed the controls at the entrance of the police building and gone down the dark corridors that lead to the cellar where the collection is kept, no longer feels like an innocent museum visitor, but already slightly like an undiscovered criminal, confronted with these «criminal objects» which could be his.*

*At least he will come across many of those which he uses every day without too much questioning. His meeting with these objects, outside of their usual setting, may make him uneasy : unlike lost and found offices where objects are waiting to be used again by their owners, those collected by the police are permanently deprived of any possibility of further use. At a certain stage of their life, they were charged with an offence that tore them away from their everyday environment. «Apprehended» by the police, they are, nevertheless, not quite useless : as objects displayed in the cellar where the police accumulates mountains of «evidence», they seem to have been given their real outlines only by their guiltiness. Because of this, their details come into sharper focus : they take on expressions which normally would not have been so visible. As direct witnesses and first accomplices of the criminal, the objects thus detained suggest aspects of the crime that the authorities can never entirely disclose.*

*They are not disturbing only as hints to the hidden side of crimes, but also by their way of forming new alliances in the show-cases and of pushing the observer's criminal imagination to new speculations. It is the multitude of apparently innocuous everyday objects that is offered to him as an arsenal of illegal opportunities : switch blades, butcher's knives, meat cleavers, letter openers, hunting knives, kitchen*



*knives, swords, sabres, pistols, revolvers, gun, black jacks and brass knuckles with which people were badly injured or killed, scarves and nylon stockings that were used for strangling, drug addicts' syringes, objects that were used for abortions, hooks and skeleton keys presented as «work of a burglar in houses and apartments», safes opened with a blow-torch, crow bars, masks, guns made of soap, inventions for committing suicide, mini listening devices, sheriff's stars and police badges, counterfeit postage stamps and identity papers, a small bronze statue of Diana with which a son knocked out his father, the scalpel with which a nurse murdered two people, the paper-weight with which someone's skull was crushed, the ladder used by a man to watch girls and women in their bath, the plaster cast of the hand of Bruno Lüdke, a famous criminal, the voyeur's camera, attached to a walking stick, the gun with which Rudi Dutschke was shot and the bullets that were removed from his body, the message smuggled out of prison, the radio hidden in a book, the spy's suitcase with a secret compartment...*

*Thus connected, the crimes witnessed by these objects no longer have any definite limits, but blend, going into details with all due accuracy, and they may create new motives for crime, and new combinations of offences in the observer's mind. Imaginary offences, into which he perhaps also integrates his own familiar objects ; for this collection does not in the least have the dissuasive effect that seems to be expected from it. Rather, it arouses the desire to give one's own everyday objects the extended story of the objects here.*

*Traduction : martine Aballéu / Françoise Aphereso ■*



Jean-Luc Hennig  
a publié :  
*Les juges kaki*  
(Ed. Alain  
Moreau), en  
collaboration  
avec Mireille  
Debard ; *Les  
garçons de passe*  
(Ed. Libres  
Hallier) ; *Morgue*  
(Ed. Libres  
Hallier).  
Journaliste à  
Libération.  
Directeur de la  
collection  
«illustrations»  
aux éditions  
Albin Michel.

## L'ETOFFE DU SEXE.

Krafft Ebing, ancien médecin légiste, rapporte dans son volumineux «*Psychopathia Sexualis*», publié en 1886, avec un soin presque maniaque dans l'inventaire des «façons de sentir sexuelles contraires», l'attrait piquant de certains pervers pour le *linge blanc de dessous*, qu'il fût sec ou mouillé, souple ou empesé. Dans le chapitre intitulé «fétichisme des étoffes», il en classe d'ailleurs amoureusement les disciples. Il y a d'abord les collectionneurs, qui volent avec suffisamment de ruse et de bonheur le linge de corps des dames, ce qu'on appelle parfois le petit linge : chemises de batiste, costumes de bain, jupons, corsets, bas de soie, pantalons courts, etc. A l'occasion, ils caresseront du regard les piles vierges et parfumées, à l'abri des regards, en entrouvrant le tiroir d'une commode comme ils le feraient d'un coffre à secret. D'autres les étudient dans les journaux de mode, dont ils découpent les photographies, et les collent dans un album. Il y en a même un, «son plus grand bonheur serait, s'il pouvait connaître les arts de toilette en usage dans les boudoirs et les salons d'essayage, de pouvoir être la femme de chambre d'une élégante dame du monde et de pouvoir mettre ses toilettes au point». Et puis, il y a ceux qui détaillent les charmes féminins «in vivo», comme ce garçon de quinze ans qui fréquentait la patinoire, pour s'exciter à la vue des vêtements de dessous qu'on lui montrait bien involontairement en bouclant les patins, ou encore cet autre gamin de 13 ans, qui avait été saisi, un jour de pluie, à la vue d'une femme qui relevait ses jupes mouillées, en ne cachant rien de ses attraits.

## LE COLIS PIEGE.

Il y a ce goût du dessous, et de l'étoffe du sexe, chez ce photographe amateur, dont on ne sait hélas ! rien, sinon qu'il avait imaginé un stratagème astucieux pour photographier sous les jupes des dames... Cet engin diabolique, et l'album des tirages photographiques, sont secrètement gardés dans les archives de police du Musée criminel de Berlin. Assez sophistiqué, l'engin comprenait un appareil photo à deux objectifs, avec un flash et des lentilles additionnelles pour les prises de vue rapprochées. Le voyeur avait ficelé tout ça dans un petit colis postal qu'il déplaçait avec un manche, comme on ferait précisément d'un aspirateur. Il se plaçait alors derrière ses vic-

times, en général dans les boutiques ou les grands magasins, manipulait habilement le paquet, et les prenait ainsi sans difficulté. La chose se passait à Berlin, en 1963, et le manège dura, paraît-il, plusieurs mois. Trente-quatre femmes ne se sont effectivement aperçues de rien. La 35<sup>e</sup> devait lui être fatale. Ce petit piège en carton, qui peut faire penser à la bombe à retardement, sans en avoir pourtant la terrible destination, appartient en fait à toute une série de techniques, stratagèmes, «combinazione» des services de police ou d'espionnage, à ceci près que le photographe en avait fait un usage privé, c'est-à-dire *amateur*. Il n'avait même pas l'alibi professionnel du paparazzi, qui fait voir, informe, publie ses photos. Il les gardait pour lui, et c'était bien là son crime : il traquait l'intimité des dames pour son usage domestique.

## LA CHAMBRE DES DAMES.

En fait, ce photographe maudit n'était pas vraiment un voyeur : il ne surprenait pas les choses, mais leurs images. Certains voyeurs utilisent des périscopes, ou des lunettes d'approche, ou des jumelles pliantes. En tout cas, ils voient simultanément l'objet de leur convoitise. Or cet appareil pirate n'aspire les dessous féminins que dans sa petite boîte, et pas dans la rétine du curieux. Autrement dit, l'attente est redoublée par cet espacement de temps entre la prise de vue clandestine et le développement dans le laboratoire. C'est un circuit compliqué, et d'autant plus émoustillant. Ce qu'on appelait jadis la «chambre», ou la «chambre défendue» des dames, c'est-à-dire leur con, exige, pour y accéder, bien des passages secrets, chambres noires, épreuves successives pour enfin se livrer sur la pellicule. La chose, en fait, a peu à voir avec les jeux coquins des voyeurs qui se planquent à distance des bouches d'aération, comme on voit dans les films de Marilyn Monroe, ou encore se dissimulent dans certaines caves, et avec l'aide d'un compère qui retient les filles au-dessus du soupirail, guignent à loisirs leurs petits dessous. Car ici c'est l'appareil photographique qui prend la fille, l'œil ne la découvre qu'après, dans le secret de l'appartement, il n'est donc pas emporté par cette espèce d'excitation nerveuse, d'attente compliquée et de mouvements furtifs qui accompagne l'activité du voyeur. L'astuce, en somme, c'est d'avoir décomposé le plaisir : à la fébrilité du voleur, il superpose le repli discret du contemplatif.

# Berlin 1963. A l'insu des femmes, il photographie leurs dessous à l'aide d'un appareil de son invention.

Par Jean-Luc Hennig

## LE TABLEAU VIVANT.

**L**Mais au fait que voyait-il ? L'album conservé dans les archives de police contient quelques-unes de ces photographies «stéréoscopiques». C'est une collection amoureuse de slips avec leurs garnitures, cuisses boudinées, lingerie affriolante, doublures de jupes et tissus vichy. C'est presque une histoire vivante de la petite culotte, et chose captivante, d'un point de vue complètement inédit, puisqu'on saisit à la fois l'objet et ce qui l'enrobe, la jupe et ses dessous. Ce monsieur était décidément un voyeur parfait, il savourait à la fois de l'oeil l'enveloppe d'amande et le fruit déguisé. Plaisir exquis, s'il en est. Evidemment, les photos ne sont pas toutes d'une qualité exceptionnelle, il y a des flous, des cadrages un peu tout fous, des tremblements, on sent bien que ces photos ont été prises de vitesse parfois, un peu affolées, elles témoignent après tout de la fièvre du moment, et disent, comme pour la fauche à l'étable, qu'on emporte pas toujours ce qu'on veut. Mais ce frémissement de la photographie en accroît aussi le trouble. On sent mieux comment l'étoffe agrippe le sexe, se froisse dans son déplacement quotidien, les agitations de la graisse dans les froufrous, l'agacement d'une culotte trop tendue et toutes les laideurs obscures. On croirait un «tableau vivant», comme on en faisait encore dans certaines maisons de passe huppées au 19<sup>e</sup> siècle, mais hélas ! sans les poses mythologiques qu'elles évoquaient. Il faut s'y résoudre : c'est un spectacle de ménagères en commission.

## LE PETIT TROU PERFIDE.

**L**D'ordinaire, le voyeurisme est lié à des endroits bien précis dans la ville, on a ses adresses ou ses coins favoris, c'est une géographie d'ailleurs très rapide et qui «tombe» facilement. Le projet de cet amateur inconnu a justement ceci de perfide qu'il peut capter partout : c'est l'oeil dans tous les jupons. C'est bien l'appareil le plus invraisemblable qu'on puisse imaginer. Il suffit de suivre quelqu'un, de lui coller d'un peu trop près, et clac ! C'est l'arme absolue. On doit toutefois ajouter, pour être objectif, que l'appareil ne va pas sous les pantalons, et c'est dommage. Mais il a une qualité exceptionnelle : il déshabille instantanément la fille qui vous attire dans la rue, sur simple pression du doigt. Et, avec son double objectif, il

vous en donne une image «en relief», presque un hologramme, il exprime les rondeurs appétissantes du mollet, il permet à l'oeil de s'engouffrer dans le lointain, jusqu'aux régions couvertes du corps, l'entre-cuisse ou le pli de l'aîne, et surtout, on a ce curieux vertige vers le haut, que jamais ne vous feront, dans les peep-shows de la 42<sup>e</sup> rue, à New York, les filles qui, pour un dollar, aplatissent leur sexe ouvert sur la vitre comme des lèvres mouillées. Il suffit alors de feuilleter l'album, comme autant de planches contact, pour avoir l'illusion de mouvement que donne le stroboscope : *on croit qu'elle marche !*

## A MALADRESSE.

**L**L'engin avait quand même un défaut : il laissait une preuve de son forfait. Le voyeur a ceci d'impunissable qu'il n'y a jamais de traces : son crime est parfait tout bêtement parce qu'il est invisible. Qui accuserait quelqu'un de voler une ombre ? Ce petit paquet marron, c'est évidemment le témoin gênant : cet oeil détaché du voyeur le désigne aussitôt, aucune méprise possible dans son crime ni dans ses intentions. L'engin sera aussi son piège. Mais peut-être après tout l'espérait-il, on dit parfois que les voyeurs auraient moins de plaisir à regarder un aveugle, fût-ce dans l'amour. Ce n'est pas simplement que le risque d'être surpris augmente le frisson, peut-être le voyeur vise-t-il aussi la proximité étroite du regard, quelque chose de très indécis, entre le pressentiment et la complicité, comme une séduction masquée. L'homme, pour sa 35<sup>e</sup> victime, eut un geste sans doute trop maladroit, peut-être simplement une mauvaise chance. Il arrive, c'est vrai, qu'on châtie pour un regard, comme le rapportent certains voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ; il suffisait, dans les empires d'Asie, qu'on observe par exemple à la lunette les sultanes pour qu'aussitôt les muets du sérail pendent l'homme, et le présentent à l'oeil satisfait du sultan. Mais là, c'est la malice de l'invention qu'on condamnera : l'engin sera séquestré, et même ne sera pas exposé au public du Musée. Ce n'était pas le crime, en fait, qui gênait : de quoi aurait-on pu accuser ce diabolin ? D'avoir fait des photos ? Mais ce n'était pas dans un lieu privé, et surtout elles ne ressemblaient à personne, elles ne désignaient personne : à qui appartenaient donc ces gambettes ? Personne ne pouvait répondre. Il faut en convenir : cette collection de photos impression-



Façon de procéder du criminel. Il se plaçait derrière les victimes en train de faire des achats et poussait l'appareil entre leurs pieds. 34 femmes ne se sont aperçues de rien.

naient par leur *trivialité*, leur réalisme provocateur, et au fond on a dû se dire : il y a, à Berlin, quelqu'un qui possède des vues coquines de pas mal de nos femmes, il aura bientôt toute la ville dans son petit boîtier, et c'est criant de ridicule. Les maris pi- qués au vif l'ont enfermé.

A paraître, au printemps 81, «*Le voyeur*», aux éditions Albin Michel.

### THE FABRIC OF SEX.

**T**Kraft-Ebbing, a former forensic pathologist, reports in his voluminous «*Psychopathia Sexualis*», published in 1869, with almost manic care, in the inventory of «*perversely sexual ways of feeling*», the spicy appeal for some perverts of white underwear, whether dry or wet, soft or starched. In the chapter headed «*Fabrics Fetishism*», he lovingly classifies its disciples.

First, there are the collectors, who steal, with sufficient cunning



Les photos sont à l'origine des diapositives stéréo et donnent l'impression d'être à trois dimensions.

or good fortune, ladies underwear : batiste shirts, swimming costumes, petticoats, corsets, silk stockings, cami-knickers etc... When the opportunity presents itself, they will lovingly examine these pure and scented collections, opening a chest of drawers as if it were a treasure chest. Others will study these items in fashion magazines, from which they cut out the photographs and stick them in albums. There is even a type for whom «his su-

preme happiness would be, if he could have some access to the secrets of the boudoir or fitting room, to become the chambermaid of a fashionable lady and be allowed to perfect her dress». And then there are those whose pleasure is to scrutinize feminine charms «in vivo»: the fifteen year old boy who would visit the skating rink to become excited at the sight of underwear being shown quite unintentionally whilst fastening the skate. Or another, younger still at thirteen years old, who had been staggered one rainy day by the sight of a woman tucking up her skirts and hiding nothing of her appeal.

### THE BOODY-TRAP PARCEL.

A certain amateur photographer with this particular taste for female undergarments and other items of fabric, had devised an ingenious means for photographing under ladies' skirts. This nefarious device and an album of photographs taken with it are kept secretly in the police archives at the Berlin Crime Museum. A rather sophisticated instrument,



the device included a camera with two lenses, a flashlight and two extra lenses for close-up shots. Our voyeuristic photographer had tied all these up in a small parcel which he moved along on a handle, the way one would use a vacuum cleaner. He would then take up a position behind his victim, usually in a shop or department store and skilfully manipulate his parcel so that he took his snaps with no difficulty. This all took place in Berlin in 1963, and, it seems, he amused himself thus for several months. Thirty four women were photographed in this fashion without noticing anything amiss. The thirty-fifth was to prove his undoing. This little cardboard packet with its insidious delayed

action technique belongs in fact to a whole set of techniques, stratagems, «combinazione», used by the police or espionage services, save on one point: the photographer made only private use of it, that of an amateur. He did not have the professional alibi of the paparazzi who makes his photographs public. He kept them for himself alone and that was his real crime: he sought a peculiar, private pleasure from the intimacy of the unsuspecting lady shoppers.

### THE LADIES ROOM.

In fact, this «photographer maudit» was not really a voyeur: he did not snoop on things but on their images. Some voyeurs use periscopes, telescopes or folding binoculars. Whatever their means, they see simultaneously the object of their desire. Now this particular device receives the image in its little box only, and not on the observer's retina. In other words, the time of waiting is doubled by this interval between the clandestine shot and its development in the darkroom. It is a complicated circuit and all the more exhilarating for that. What used to be called the «room», or the «forbidden room», that is to say, the cunt, requires for access to it, many secret passages, dark rooms, successive trials, in order to surrender eventually on film. It has little to do with the «naughty games» of voyeurs who take cover in air shafts, as in the famous Marilyn Monroe publicity still, or in some basement, where with the help of an associate to place the girls to the best advantage, they can ogle at leisure up the skirts and at the underwear. In this case it is the camera which has the primary experience, the eye only discovering it afterwards in the secrecy of the apartment, so that there is none of the kind of nervous excitement, elaborate waiting and stealthy movements of the conventional voyeur. The artfulness, in short, is to have decomposed pleasure: to the thief's feverishness he superimposes contemplative discrete withdrawal.

### THE TABLEAU VIVANT.

What did he see, by the way? The album kept in the police archives contains some of these «stereoscopic» photographs. It is a loving collection of knickers, podgy thighs, lacy underwear, skirt linings and vichy fabrics. It is almost a contemporary history of knickers, which is entralling from a completely original point of view, for one perceives both the object and the wrapping, the skirt and what is underneath. This gentleman was indeed a perfect voyeur, for he relished both the sight of the almond envelope and the disguised fruit. An exquisite pleasure, if such exists. Of course the photographs are not all of the best quality; there are blurrings, erratic framings, camera shake. Sometimes a little frantic, they show, after all, the restlessness of the moment and indicate that, as with shoplifting, people do not always take what they want. But this quivering of the photograph also increases the confusion. One gets a good sense of the way the material grips the parts it covers, crumples during its daily progress, the wobbling of flesh in the folds, the irritation of tight knickers and all the various obscure unpleasant aspects. It puts one in mind of «tableaux vivants» as such things existed in certain 19th century up-market whore houses, but not, alas, the mythological poses they evoked. Instead: a show of shopping housewives.

### THE TREACHEROUS LITTLE HOLE.

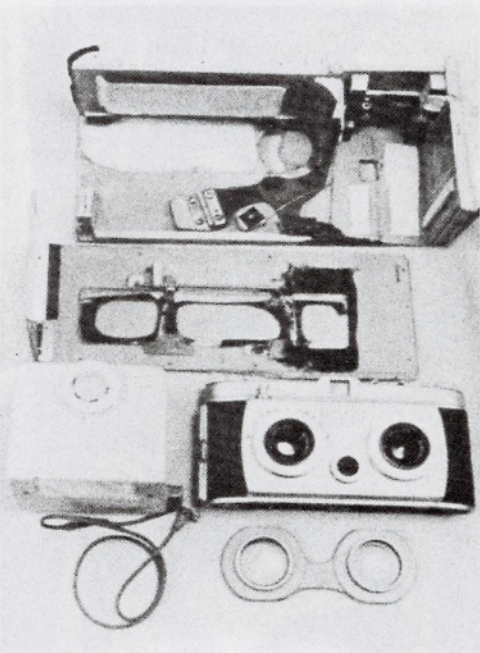
Usually, voyeurism is linked to definite places in the city, voyeurs having their own addresses or favourite spots, it is besides a temporary geography which breaks up easily. This unknown amateur, «of no fixed abode», is treacherous because of this fact; he can strike anywhere: the unseen eye in every petticoat. The most unlikely device imaginable. All you have to do is follow someone, get just close enough, and click! It's the ultimate weapon. Yet it must be added, to be completely objective, that the device cannot glimpse under trousers, and that's a pity. But it has this exceptional quality: a girl in the street who appeals to you, a push of the finger, and off with her clothes. And with its double lens you get a «relief» image, almost a hologram, expressing that delicious fullness of calf, then the eye drawn to the background, to the covered regions of the body, the arse, the bend of the upper thigh, and, more than this, you feel that curious upward dizziness, unobtainable from 42nd Street where the girls for a dollar press their sex on glass like wet lips. So, flipping through this album, like so many contact prints, you get the illusion of motion, the way you do from a stroboscope: you think she is walking.



### THE SNAG.

But the device had a flaw : it left behind the evidence of its offence. The true voyeur is unpunishable in this respect : his crime is perfect simply because it is invisible. Who could accuse someone of stealing a shadow ? This small brown parcel is obviously the embarrassing witness : this eye detached from the voyeur immediately incriminates him ; no possible mistake in his crime nor in his intentions. The device will be his undoing. Who knows, perhaps he even looked forward to it. It is widely believed that voyeurs would get less pleasure from peeping at a blind person, even in the act of love. Not only does the risk of being caught increase the thrill, but perhaps the voyeur courts the very attention of a look, a glance, something indistinct, between admonishment and complicity, a kind of masked seduction. Perhaps when our friend chose his 35th victim he was maybe a little anxious, or even just unlucky. Sometimes, it's true, one can be punished for just a look. Some 17th century travellers said so. For instance, in the Asian Empires it was enough just to spy on the Sultanas with a telescope and in the blink of an eye the Seraglio mutes would hang the man, then show him for the Sultan to gloat on. But in this case, it is the cleverness of the invention which will be condemned : the device will be confiscated and not even shown to Museum visitors. In fact, it was not the crime which was embarrassing. What, when it all boils down, could this miscreant be charged with ? With having taken some photographs ? But it was done in public, and moreover, they did not look like anybody, they incriminated no one. Whose legs were these, even ? Nobody could say. One has to say that this collection of photographs is very impressive in a coarse way, with their provocative realism. Basically, people probably thought, «There is, in Berlin, someone who's got naughty images of a good many of our wives, he will soon have the whole city on celluloid, and it's blatantly ridiculous». Husbands, stung to the quick, had him put away.

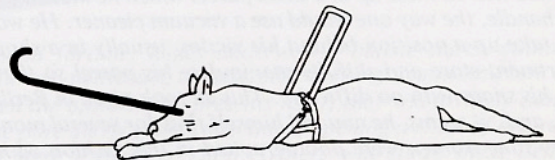
Traduction Steve Payne / Françoise Apheresero.



L'appareil photo à deux objectifs «Belplasca», avec flash Braun et lentilles additionnelles pour prises de vue rapprochées.

## REAL LIFE Magazine

REAL LIFE Magazine is published quarterly.  
Subscription rates: \$5.00/year; \$10.00 foreign  
airmail. Please include remittance with order.



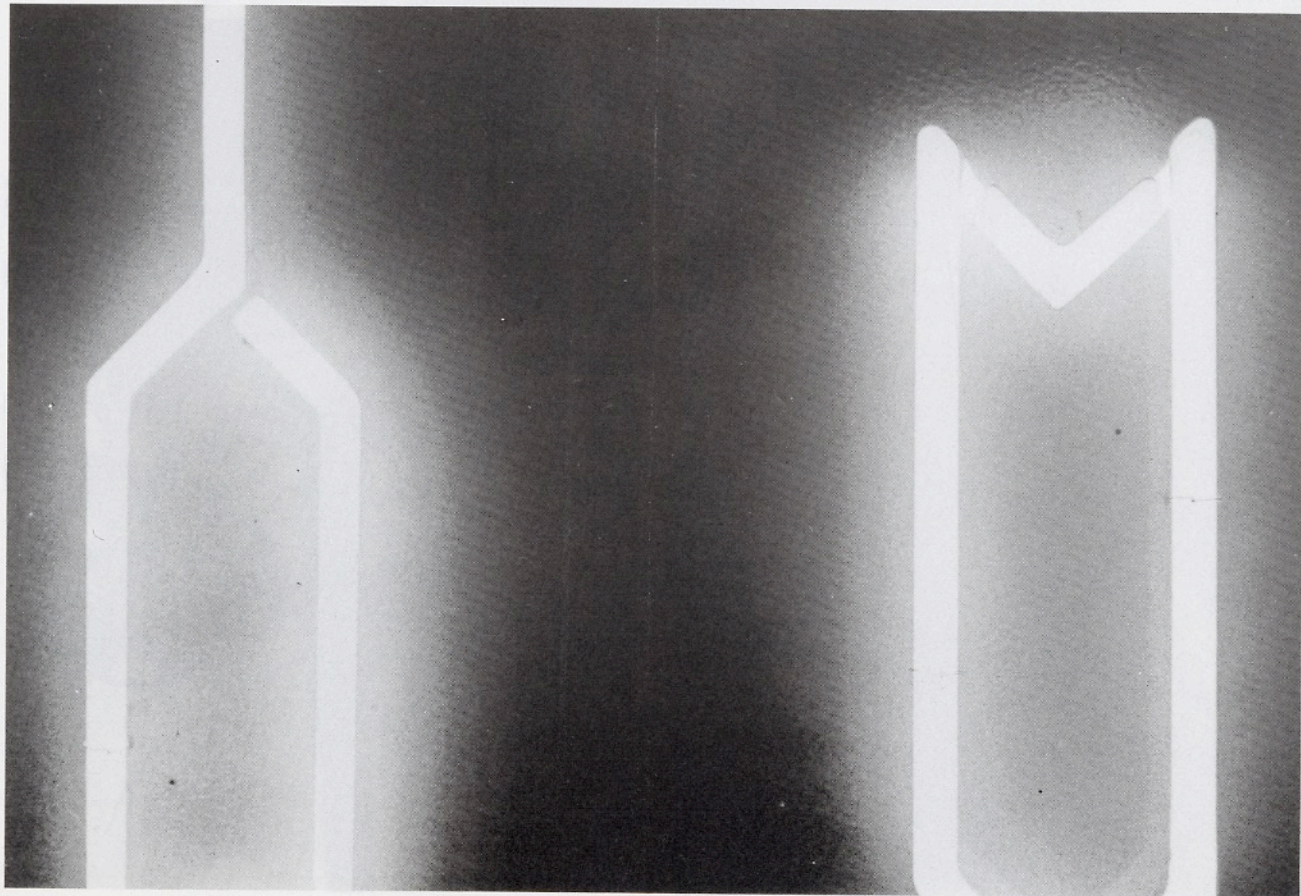
REAL LIFE Magazine  
41 John Street, NY, NY 10038.  
Telephone (212) 349-4053.

# Thomas Kapielski

## TELEFON

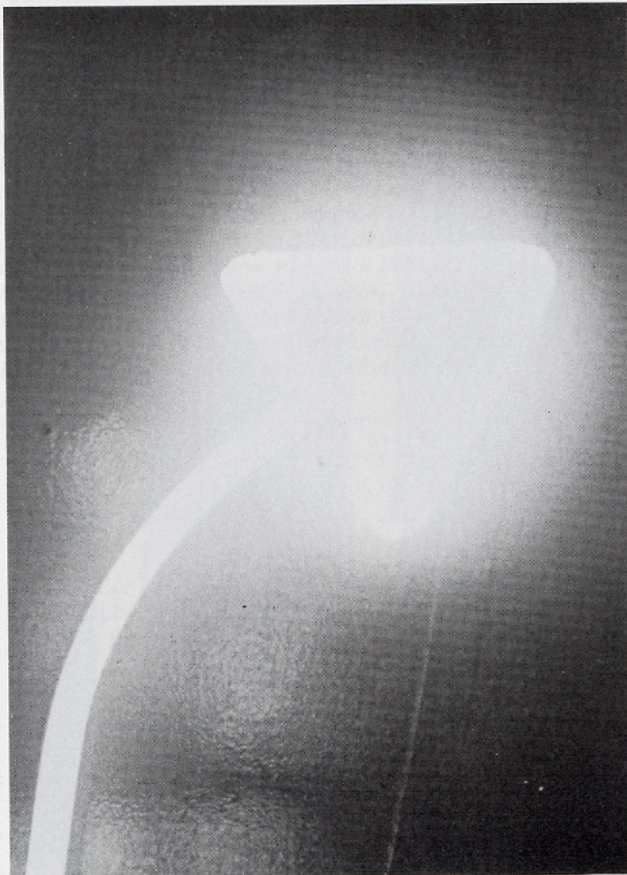
**D**as Ohr : kann bis  $10^{-16}$  Watt/cm<sup>2</sup> entsprechend einem Schalldruck von  $10^{-9}$  at wahrnehmen. Kleine Schallenergie, Umwandlung in niederfrequente Elektromagnetik. Nix weiter. Ohmsche Verluste längs der Leitung - je nun ! Die Sprache der Elektrik läuft weder auf Stimme noch über Schrift. Wir folgen den Magnetismen im signifikantenlosen Netz, welches seinen Ort nur hat als «Ortsnetz» : sollte nämlich jedem von «n» Punkten zu jedem Zeitpunkt die Möglichkeit einer wahlweisen Vermittlung gegeben werden, so müßten innerhalb der Vermittlung soviele Verbindungswege vorhanden sein, daß maximal  $1/2 n(n-1)$  Fernsprechverbindungen hergestellt werden könnten. Das wuchert. Die Zahl der Wege wächst mit dem Quadrat der Punkte an denen die Geräte mit ihren ausdruckslosen Mondgesichtern stehen. Obgleich

einsehbar, daß sich die Kapazität des Netzes am statistischen Mittel einer gleichzeitigen Vernetzung von etwa 12% der Punkte orientiert und also kaum im Quadrat wächst, hört man ganz deutlich jenes ohmsche Rauschen (dessen Farbe das Hellblau des Kunstlichts ist) und dieses Grauen der Abhörbänder, die ruhig alle Wasser saufen von denen, die schiß haben, nichts als Blödsinn durch die Strippe zu quasseln. Denn die Sprödigkeit der Phoneme als Verknotungen im ohmschen Rauschen gibt die Einsamkeit des intransigenten Bewußtseins von der Welt als Sinn in einer Welt von Hellblau, Rauschen und Nichtsweiter ins Licht der trübseeligen Fernsprechteilnehmer. Jedes call-girl weiß davon, und deshalb fressen sie alle, die Telefonseelsorge /3139999/ und die Zeitanzeige /119/ ein knisterndes Loch in das mit 12% beschränkte Netz. Aber so, daß es weiter wuchert. Und da sitzen wir : in



diesen furchtbar heißen Nächten, unter den Deckenventilatoren, saufen Schultheiße und jagen den Normstimnton 440 Hz/11510/ durch das Mikro in die vorhandenen Heimverstärker. Aus Langerweile wecken wir berufstätige Kameraden. Und werden klebrig : Übelkeit der übermäßigen Nähe im Schutz der enormen Entfernungen. Wir melden alles jedem und zwirbeln derart im raumlosen Ort der Fluidik das topologische Netz, «... worin alles verbunden ist, ohne doch verworren zu sein, dem alles zuströmt und auf dem es sich verteilt. Weil das Netz, wenn man so will, ein Punkt ist, allerdings ein mehrdimensionaler, der die Ströme einschließt und sie fließen läßt, ohne sie zu vernichten.» In einem solchen Netz erhält sich die Reinheit der Farben ; weiß bleibt weiß ! Das Rauschen ist die Farbe überhaupt und sie ist die reine Farbe. Sobald sie als Rauschkorpuskel oder Leuchtpunkt erscheint (was eben auch möglich ist), fliegt ihr elektrisches Wesen aufs Auge zu und macht dort allerhand Blödsinn. Bölls einzig guter Einfall ist deshalb die telefonische Riechfähigkeit Schniers -das hebt den Faux-pas des Spätwerks auf. Zuweilen ist es auch gut eine Zitronenscheibe in den Hörer zu schrauben ; ist dann die Apfelsinenscheibe in den Mikroteil des Hörers gelegt, sind die Gespräche mit Afrika die besten ! Nichts aber ging je über diese Direktwahlmöglichkeiten in den fernen Osten ! Meine ber ! Apparatnummer wird zur Grundlage einer Wahl in den Tokioter Teil des Japanischen Gesamtnetzes : Frauenstimme, Todtenstimmchen. Es werden nicht-signifikante Gespräche geführt. Der Japanische Normstimnton geht auf eine integrale Schaltung über den Royan-ji ins Ortsnetz ein und macht wiederum die

Farbe Weiß zum Medium der Netze überall. Armes Amerika : «Nur der viszerale und audiotaktile Germane und Slawe haben die nötige Immunität gegen die bildliche Vorstellung, um auf dem Gebiete der nicht-euklidischen Mathematik und Quantenphysik arbeiten zu können. Würden wir unsere Mathematik und Physik telefonisch unterrichten, könnte es vielleicht sogar der alphabetische und abstrakte westliche Mensch mit den europäischen Physikern aufnehmen.» Es ist hart ! Elisha Gray verschwindet wegen seines zweistündigen Zuspätkommens beim Patentamt im Raum vor der Peripherie, denn in einer elektrischen Struktur gibt es, was Raum und Zeit auf unserem Planeten betrifft, eine solche nicht mehr. Nur noch elektrische Vergeßlichkeit : «Hätte er sich beeilt - oder angerufen !», wie Bell zynisch bemerkte. Zuerst da ! : eine lineare, visuelle, pyramidische Macht schrumpft im elektrischen Raum wie dieser von jeher auf den Punkt Null hin. Daß dieser dennoch mehrdimensional, besagt nichts. Der dromokratischen Implosion entgeht man nur durch interstellare Telegraphie. Unfaßbarer Witz ! : Bei einer 21cm Wellenlänge horcht man von Greenbanks vergebens nach Radiostrahlung aus dem Sternbereich Tau Ceti und Epsilon Eridani, 12 und 11 Lichtjahre entfernt. In 24000 Jahren erreicht eine am 16.11.1974 ausgeschiedte Erden-Nachricht den Kugelsternhaufen im Sternbild Hercules. Es ist wie bei diesen Anrufen, wo irgend ein Arschloch sich nicht meldet. Dennoch besteht Grund zur Freude unten an den Radioteleskopen : bei den interstellaren Implosionen ist die Lichtgeschwindigkeit überschritten und man sieht nichts mehr. Das sind diese black holes. ■



# Albert Oehlen



Gestern noch gesund + munter  
und heute gehts schon wieder

# Los Ma



19 AUZ

Nikotin 0,8 mg, Kondensat 13 mg (Durchschnittswerte nach DIN)

# Orbison

starring

**Roy Orbison**

**Don Everly**

**Cowboys International**

**James Collins**

Dear Friends,  
 I am happy to have this  
 chance to tell you how much  
 I appreciate your loyalty  
 and support. Thank you  
 for remembering me and if  
 you do not know of me  
 or my work I still send  
 you my love and best  
 wishes

Roy Orbison

THE

“O”

INTER

Roy Orbison est né le 23 Avril 1936 à Vernon, Texas. En 56, débuts du rock, il enregistre «Ooby Dooby» chez Sun, à Memphis. C'est un hit; du pur Rockabilly. C'est dans le même studio, et au même moment qu'Elvis Presley, Carl Perkins et Jerry Lee Lewis gravent leurs premiers disques.

En 56/60, il se lasse du rock, chante des ballades et accumule une série de hits planétaires: «Crying», «It's Over», «Blue Bayou»,... En 65, vous avez entendu «Oh, Pretty Woman». Aujourd'hui, Roy Orbison est plutôt hors-jeu. Dommage, sa voix fait encore mal. Perdant et chaleureux, il se livre ici à son fanzine préféré.

Interview réalisée au Zellermyer Hotel, à Berlin, le 15 Avril 80, après un concert donné à la Philharmonie.

4 TAXIS - Est-ce le seul concert que vous donnez en Europe ?

ROY ORBISON - Nous avons joué à Munich hier ; à Amsterdam demain ensuite nous retournons en Angleterre.

4 T. : - La dernière fois que vous êtes venu en France, c'était en 66 je crois ?

R.O. : - Oui, 65 ou 66. Nous ne nous sommes pas produits sur le Continent depuis longtemps. Je suppose que si je ne suis pas venu, c'est parce que je ne savais pas quelle serait la réception. Il se peut que je me produise à Paris. Je ne connais pas trop la France, tous les lieux... Nous essaierons d'y travailler probablement l'automne prochain.

4 T. : - Vous êtes maintenant chez Asylum Records. Etes-vous satisfait de cette compagnie ?

R.O. : - Pas vraiment. Il faut qu'une compagnie soit plus forte, qu'elle ait des liens plus solides dans le monde entier. Ils sont plus américains qu'internationaux. Il faudra probablement que j'ai une compagnie pour les Etats-Unis et une pour l'extérieur, ce que je faisais de 60 à 65.

4 T. : - Savez-vous ce que sera votre prochain disque ?

R.O. : - Nous avons quelques idées.

4 T. : - Avec vos compositions personnelles ?

R.O. : - Oui, je crois. Ce sera très proche de ce que j'ai fait jusqu'à présent. Le même genre de choses.

4 T. : - Est-ce que vous aimez la version de Blue Bayou par Linda Ronstadt ?

R.O. : - Oh oui.

4 T. : - Vous savez qu'il existe aussi une version en France ?

R.O. - Oui par Mireille Mathieu. Elle est fantastique, merveilleuse. Je n'ai pas encore entendu le disque, mais je l'ai vue chanter à la télévision anglaise quand j'étais en tournée là-bas. Elle était formidable. C'était très, très bon. Et je crois que Blue Bayou a été n°1 ici en Allemagne par quelqu'un d'autre... un garçon et une fille, un duo...

4 T. : - Que pensez-vous de la scène New-Wave, Costello, Pretenders, etc... ?

R.O. : - J'ai entendu quelques uns de leurs morceaux. Ils ressemblent beaucoup à certains de mes premiers disques. très simples, de petits groupes... Je pense qu'ils sont revenus à l'essentiel, juste quelques instruments, Ooby Dooby avait un son très New-Wave.

4 T. : - Qu'est-ce que vous pensez d'un jeune gars qui achète votre Ooby Dooby en 1980 ?

R.O. : - Je ne sais pas quoi en penser.

4 T. : - Les jeunes Français que je connais aiment encore ce feeling, cette énergie...

R.O. : - L'énergie, oui... C'est bien, j'aime ça. Nous avons toujours la même énergie, oui... c'est simplement que... Je pense que c'est parce que la vie était alors moins compliquée. Je chantais et je jouais de la guitare.

Quand on a commencé à utiliser les cordes et les orchestres, on a essayé de garder cette énergie. On s'en éloigne quelquefois, mais je referai quelques uns de ces morceaux avec juste la guitare solo, la basse et la batterie, et peut-être un piano. J'en ferai dix douze et j'en mettrai quelques uns dans mes albums.

4 T. : - Vous avez écrit une chanson pour Buddy Holly, You've got love. L'avez-vous jamais enregistrée ?

(suite page 72)

# BIG INTERVIEW

4 TAXIS : - Is this the only show you're doing in Europe ?

Roy Orbison : - We did Munich too, yesterday ; and then we do Amsterdam, we go there tomorrow, and then back to England.

4 T. : - The last time you came to France was 1966 ?

R.O. : - Yes, 1965 or 66.

We haven't done the continent for such a long time... I guess I've been staying away because I didn't know how the reception would be. I might do Paris. I don't know so much about France, the locations of everything. We'll try to work in France, next Autumn probably.

4 T. : - You're on Asylum Records now. Are you satisfied with them ?

R.O. : - Not really. A company needs to be stronger, to have stronger ties around the world. They're more US than international. I'll probably have to get a company for the United States and then one for outside, which is what I did from 60 to 65.

4 T. : - Do you know what your next record will be like ?

R.O. : - We have some ideas.

4 T. : - With your own compositions ?

R.O. : - Yes. I think. It will be very much like what I've

been doing all this time, the same kind of things.

4 T. : - Do you like Blue Bayou by Linda Ronstadt ?

R.O. : - Oh yes !

4 T. : - You know there is a cover in France too ?

R.O. : - Yes, Mireille Mathieu... She is fantastic. She is marvellous.. I haven't heard the record yet by Mireille, but I



saw her singing on English television, one tour I was there. She was terrific ; very, very, very good. And I think Blue Bayou was n°1 here in Germany by some other...

a boy and a girl, a duet...

4 T. : - What do you think about the New Wave scene, Costello, Pretenders, etc... ?

R.O. : - I've heard some of their things. They sound a great deal like some of the first records I've made, very simple, a small group... I think they've gone back to the basic thing, just a few instruments and very simple... «Ooby Dooby» sounds very much like New Wave.

4 T. : - What do you think of a young guy who buys your Ooby Dooby song in 1980 ?

R.O. : - I don't know what to think about that...

4 T. : - Lots of young French guys I know still like its feeling, the energy...

R.O. : - The energy, yes. It's good, I like it. We still have the same energy. It's just... I think that was life when it was not complicated. I did the singing and the guitar playing, a lot. But once we started using strings and orchestras, then we just tried to keep that energy. So we get away from that sometimes, but I'll still be doing some of those things with just lead, bass guitar and drums, and may be a piano. I'll do about ten or twelve of these things and then I'll put a few in albums.

4 T. : - You wrote a song for Buddy Holly «You've got love». Did you ever record it ?

R.O. : - I recorded it in Norman Petty's studio. Let's see... There was «You've got love» and «An empty cup». Two songs. So I made the record and he was going to send it to Columbia Records for a contract and the first thing I knew... that it was on Buddy's album... So I did record it, but it was at Norman Petty's and it's probably still there.

4 T. : - Do you know what the Teen Kings are doing now ?

R.O. : - Yes. One is still in music...

4 T. : - Johnny Wilson ?

R.O. : - Yes, Johnny Wilson is still in music in Nashville.

4 T. : - Jack Kennelly ?

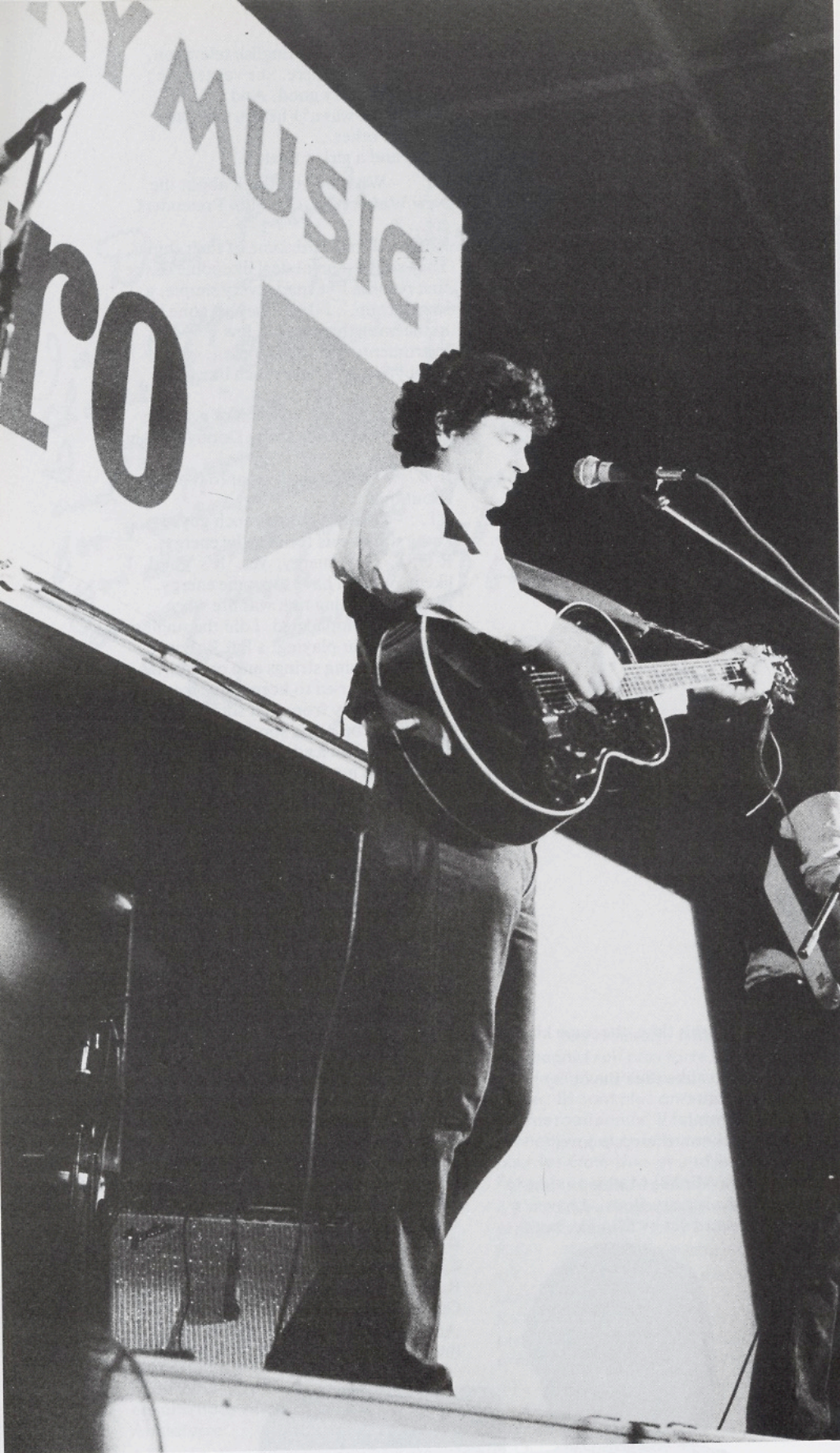
R.O. : - He is in music in New Mexico.

4 T. : - Billy Ellis ?

R.O. : - He is a court reporter. He is in Oregon.

And James Morrow who was the last of the bunch, he's a preacher in Texas.

(suite page 73)



**Il était là en 57,  
avec son frère  
Phil.**

**Les temps ont  
changé.**

**Les Everly  
Brothers se sont  
séparés.**

**Bye Bye Love.  
(Suite).**

**DON EVERLY**  
ARCACHON, le 12 Juillet 1980

**4 TAXIS :** - Parlons de cette tournée de Gouda à Londres en passant par Arcachon et Carpentras. Que pensez-vous de la côte Ouest de l'Europe ?

**Don Everly :** - C'est ma première visite ici alors je suis assez impressionné. Je ne connaissais pas du tout ce coin de l'Europe, en France je n'avais été qu'à Paris. Mais ici, c'est nouveau pour moi et j'aime cette nouveauté.

**4 T. :** - Vous êtes un homme de l'intérieur des terres. Votre frère, Phil, vit à Hollywood et vous vivez à Nashville...

**D.E. :** - Je suis revenu à l'endroit dont je suis originaire, j'ai retrouvé mes racines. Mais j'aime la Californie, j'y ai habité pendant longtemps. Je change un peu. J'ai aussi vécu en Angleterre. Je bouge beaucoup, mais je garderai mes attaches à Nashville.

# Don Everly

4 T. : - L'image qui vous poursuit est celle des Everly Brothers. Est-ce que vous en avez marre qu'on parle de vous comme d'une moitié des Everlys ?

D.E. : - Je ne peux pas me permettre d'en avoir marre, parce que ça continuera de toute façon. Ce sera toujours là. Ça ne me tourmente pas.

4 T. : - Il y a une espèce de fixation chez les fans sur les Everlys des années 50. Comment ressentez-vous cela ? Vous sentez-vous prisonnier du passé ?

D.E. : - Je fais ma musique, je fais aussi quelques vieux morceaux mais je les joue de la façon dont je les sens aujourd'hui. Je ne reproduis pas les disques, je n'essaie pas de retrouver le son original. En tant qu'artiste, je pense que je dois aller de l'avant ; mais si une chanson est bonne, on ne devrait pas la ranger dans un tiroir, elle devrait tenir le coup.

4 T. : - Mais est-il possible de briser l'image que le public a de vous ?

D.E. : - Ça dépend des publics. C'est parfois très difficile. Quand je suis passé à Gouda où nous avons fait un concert, j'ai joué certains de nos anciens morceaux avec de nouveaux arrangements, plein d'harmonies, et d'autres choses aussi, et ils ont adoré ça. Et pourtant c'était vraiment des fans des Everly Brothers. Donc, je crois que c'est possible de changer.

4 T. : - Parlons de votre carrière discographique, de Cadence à ABC/Hickory en passant par Warner Bros et RCA. Quels ont été les meilleurs moments ?

D.E. : - Les sessions, j'ai toujours aimé ça. Toutes. Mais le meilleur moment a peut-être été l'enregistrement de «Cathy's Clown». Je savais que ça allait être un hit. Tout le monde pensait quand on a quitté Cadence pour Warner Bros qu'on n'aurait pas le même son et que ça ne marcherait pas. Mais ça a marché et je le savais avant que le disque ne sorte. Je le sentais, et ça a été un des meilleurs moments.

4 T. : - Et le plus mauvais ?

D.E. : - Je préfère ne pas y penser.

4 T. : - Quels sont vos projets maintenant ?

D.E. : - Enregistrer. Avec ce groupe, «Dead Cowboys». On a travaillé en studio.

4 T. : - Sur quel label ?

D.E. : - On se produit nous-mêmes. Je n'ai pas fait de disques depuis 3 ans. J'avais choisi de ne pas enregistrer, jusqu'à il y a deux ou trois mois, où nous avons commencé à faire de la

scène à Nashville et à travailler en studio. La prochaine étape après cette tournée est donc le studio, et je pense que notre disque sortira bientôt...

En France, les gens viennent pour entendre nos vieux morceaux, pas du tout pour les nouveaux trucs. Alors j'ai dû revoir tous les arrangements et rendre tout ça plus compact.

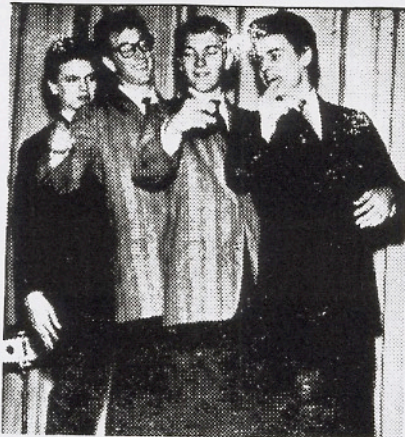
4 T. : - Vous étiez à Bordeaux aujourd'hui ?

D.E. : - Oui, on a fait la route des vins, nous nous sommes arrêtés dans deux ou trois châteaux. Ça a été l'un des meilleurs moments de la tournée. On s'est arrêté au Château St-Estèphe, au Château Laffite Rothschild et au Château Margaux où nous nous sommes assez attardés. C'est des vins merveilleux, j'en buvais depuis des années, je voulais voir ça. J'ai beaucoup apprécié.

4 T. : - Parlons un peu des années 50...

D.E. : - I was there !

4 T. : - Est-ce que cette photo évoque quelque chose pour vous ?



D.E. : - Ah, c'est Buddy, Jerry Allison, Phil et moi. On était de grands amis. Nous le sommes encore. Bien sûr, Buddy est mort, mais Jerry et moi... Je l'ai encore vu la veille de notre départ, il y a deux semaines. Chaque fois qu'on nous prenait en photo, on faisait toujours semblant d'être un groupe. C'est pour ça qu'on est tous en train de claquer des doigts, on faisait toujours ça. Comme Frankie and the Teenagers et tous ces groupes... On s'amusait beaucoup. C'était de bons moments, de grands amis...

4 T. : - Est-ce que votre musique avait le soutien d'une presse sur le plan national ?

D.E. : - Non, ils détestaient ça. Toute la presse détestait le rock'n'roll au début.

(suite page 73)

4 Taxis : - Let's talk about the present tour from Gouda to London through Arcachon and Carpentras. What do you think of the West Coast of Europe ?

Don Everly : - That's my first trip, here, so I'm impressed really. I've never been to this part of France before at all, I had only been to Paris. But here it's new for me and I like the newness of it.

4 T. : - You're an inland man. Your brother, Phil, lives in Hollywood and you live in Nashville...

D.E. : - I moved back to the place we're originally from, to my roots. But I like California, I lived there too for a long time. I do change a bit though. I've been a long time in England too. I move around a lot ; but I think I'm going to keep my home in Nashville.

4 T. : - The image that follows you is that of the Everly Brothers. Are you fed up with being considered as one half of the Everlys ?

D.E. : - I think I'd better not get fed up with it because its always going to be there anyway. It's gonna always be that way. That doesn't bother me.

4 T. : - There is some kind of fixation among the fans on the Everlys of the 50s. How do you feel about it ? Do you feel you're a prisoner of the past ?

D.E. : - I do my own music, I also do some of the old material but I do it the way I feel it today. I don't duplicate the records ; I don't even try to make them sound as they did. As an artist, I think you've got to go forwards. You should be able to sing a good song for a period of years though, you shouldn't push it aside, it should stand on its own.

4 T. : - But what about the audience ?

D.E. : - With some kinds of audiences, it's sometimes very difficult. For my last appearance in Gouda, where we did a concert, I sang some of the old songs with brand new arrangements, lots of harmony and different things also, and they loved it. And yet they really are Everly Brothers' fans. So I feel it's possible to change.

4 T. : - Let's talk about your discographic career from Cadence to ABC/Hickory through Warner Bros and RCA. What were the best moments ?

D.E. : - The sessions. I've always liked that. All of them. But the best one was probably when I cut the «Cathy's Clown». I knew it was going to be a hit. Everybody was thinking when we changed from Cadence to Warner Bros that we wouldn't get the same sound, or it wouldn't work. But it did, and I knew it before they put the record out.

(suite page 73)

# y was here.



# Cowboys International chantait au Kant Kino début avril ; Ken Lockie a quelque chose à voir avec l'homme à la valise.

Ken Lockie, (leader de Cowboys International) :

A Newcastle, il n'y a que 3 possibilités : le chômage, l'université ou l'apprentissage.

Rien de cela ne m'attirait, je me disais qu'il devait y avoir autre chose dans la vie, c'est pour ça que je suis parti. J'ai fait des maquettes de disques avec mon vieux copain Keith Levine, de Public Image Ltd. Il les a montrées à Virgin, qui m'a signé un contrat.

J'ai fait des disques avant de faire de la scène, j'ai sauté sur l'occasion : c'est évident que quand on vous propose de faire un disque, vous n'allez pas dire « Oh non, il vaut mieux que je fasse quelques concerts d'abord.

Il y a eu quelques changements dans le groupe, nous existons, nous sommes ce que nous sommes, mais pour que nous existions en tant que groupe, cela dépend aussi du public. On peut très bien se retrouver à chercher un job chez Ford à Dagenham.

Aftermath a été un tube, ça m'a étonné : la moitié du L.P. «Original Sin» a été écrite dans le studio : Trash, M.62., Original Sin... C'est une méthode que je trouve intéressante.

J'aime faire des expériences avec le son, je veux simplifier la partie guitare ; je veux arriver à quelque chose qui n'ait pas l'air compliqué, ce qu'un guitariste ne veut pas faire quand il joue depuis des années.

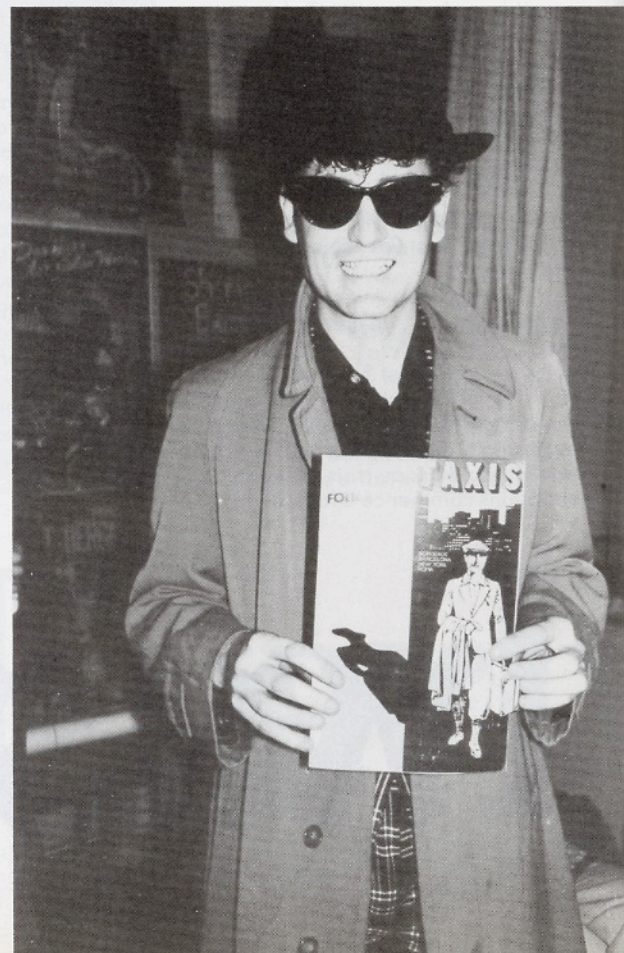
Je ne suis pas un dingue de la technique, je ne crois pas qu'il y ait d'énormes différences entre les studios ; c'est souvent de la poudre aux yeux, on peut se débrouiller avec un 16 pistes.

56  
4 TAXIS

« AU SORTIR DE L'OBSCUR MIDTOWN TUNNEL, LA VOITURE ARRIVE TOUT A COUP DANS LA LUMIÈRE ÉBLOUISSANTE, ET LES VOILA ! IMMENSES, MAGNIFIQUES, COLORÉES, CES IMAGES SE DRESSENT POUR VOUS, JUSTE A VOTRE NIVEAU, LE LONG DE L'AUTOROUTE. ENCADRÉES A L'EXTÉRIEUR PAR LE CIEL BLEU DE NEW YORK, A L'INTÉRIEUR PAR LE CIEL ARTIFICIEL DE CALIFORNIE, ELLES DÉIFIENT LES COWBOYS DE L'ÉTÉ, QUI SE PRÉLASSENT DANS LES POSES ARCHÉTYPALES DE LA VIE PASTORALE DE L'OUEST AMÉRICAIN. QUI SE SOUCIE QUE LES COWBOYS SONT LA POUR DES RAISONS COMMERCIALES, VOIRE CANCÉRIGÈNES ? ON SE LAISSE Baigner PAR LA VAGUE D'ÉMOTION. J'ADORE LES RÉCLAMES MARLBORO ! »

Extrait de : « L'importance de ne pas être trop sérieux en photographie », in : Skira Annuel 1976.

## James Collins



# Horst Hödicke

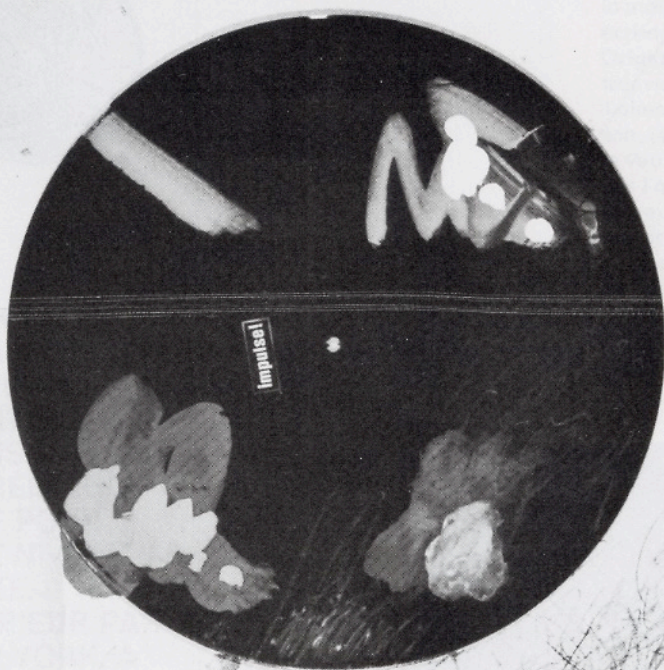
209L  
09209L



< DISTANZ KATTRE FRANKS >



# Jens Jensen



*Light attached*



# Ulrike Ottinger

Ulrike Ottinger :  
née à Constance  
en 1942.  
vit à Berlin.  
Filmographie :  
*Laokoon & Söhne*  
1972-74.  
*Die Betörung der  
Blauen Matrosen*  
1975.  
*Madame X* 1977.  
*Bildnis einer  
Trinkerin*. Aller  
Jamais Retour.  
1979.  
*Freak Orlando*  
1980.

SERIE DE  
DEFORMATIONS  
POUR LA  
PREPARATION  
DU FILM  
« FREAK  
ORLANDO »  
AVEC  
MAGDALENA  
MONTESUMA  
(BIENNALE DE  
VENISE, APERTO  
80)



1. *Ausverkauf  
der Mythen*  
*Des mythes en  
solde.*

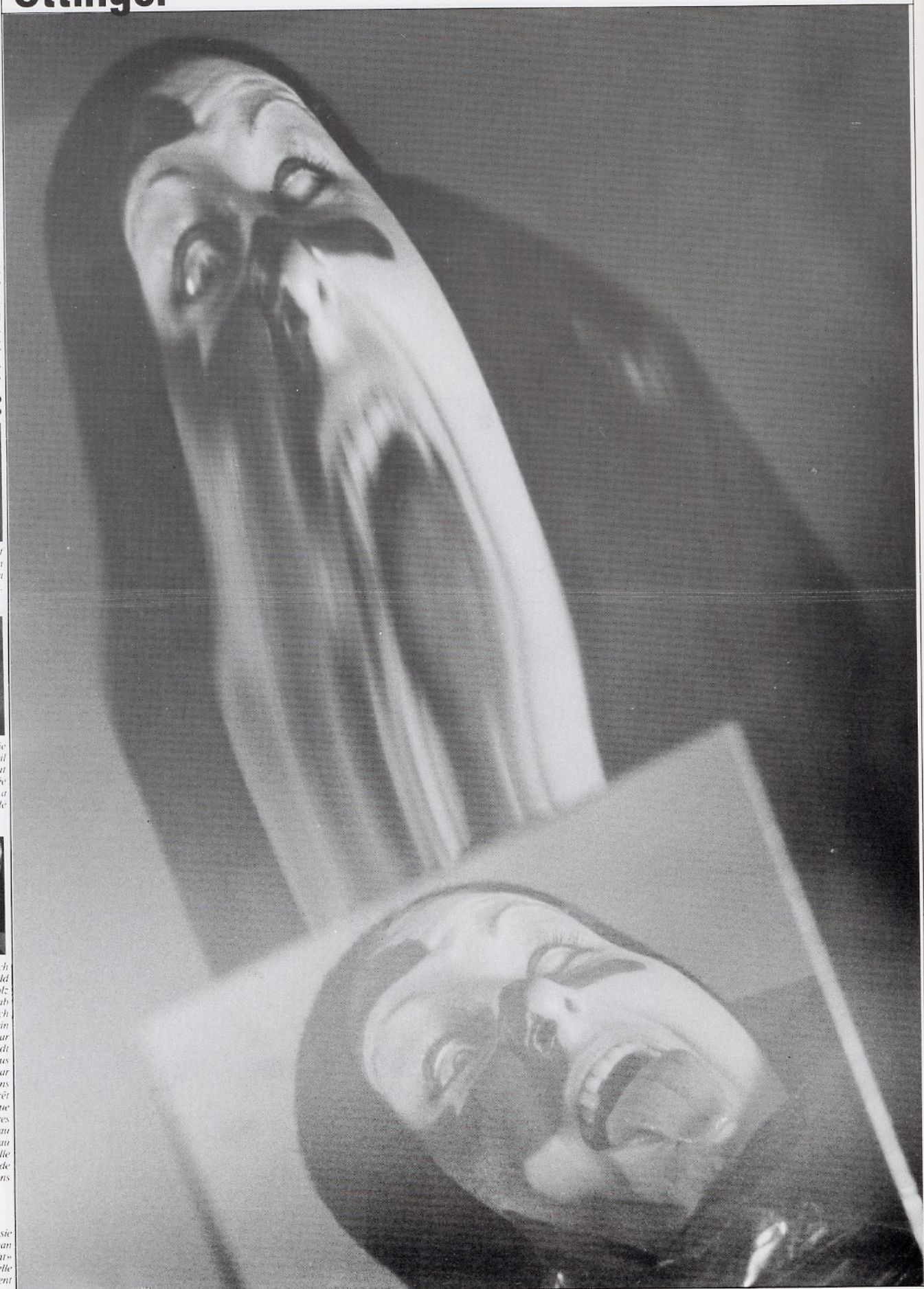


2. *Man hat sie  
geknebelt weil  
sie gesprochen hat*  
*On l'a muselée  
parce qu'elle a  
parlé*



3. *Ich ging durch  
einen Wald  
Wo es kein Holz  
gab*  
*Durch einen Bach  
In dem kein  
Wasser war*  
*Durch eine Stadt  
In der kein Haus  
war*  
*Je marchais dans  
une forêt  
Dépourvue  
d'arbres.*  
*Dans un ruisseau  
Dépourvu d'eau*  
*Dans une ville  
Dépourvue de  
maisons.*

4. *«Weil sie  
wusste, wie man  
ratten macht»*  
*«Parce qu'elle  
savait comment  
se font les rats»*



# Oranienstrasse



**A Kreuzberg, au cœur du quartier turc, Oranienstrasse... Tuncel Kurtiz, l'un des principaux interprètes du film de Zeki Otken *Le Troupeau*, en conversation avec Ayla Algan, comédienne et chanteuse turque. Autour de la table, dans un restaurant...**

## **4 Taxis tendait l'oreille.**

Tuncel Kurtiz : ... tous les trois ans, je renouvelle ma carte de séjour, c'est automatique...

Ayla Algan : T'es un travailleur peut-être ?

TK : Les Turcs sont venus en Suède en 65 pour trouver du travail ; ils sont venus de leur propre chef, ce n'est pas comme en Allemagne où l'industrie a fait appel à eux. Ils ont entendu dire que la Suède c'était le paradis, bien sûr, pour eux c'est le paradis. Ils ont leurs programmes TV, leurs journaux, leurs syndicats, etc... ils veulent encore plus. Ils ont un niveau de vie plus élevé qu'en Allemagne. Moi en tant qu'immigrant, j'ai pu faire un film en Suède, avec l'Institut du Film Suédois, contre leurs idées. Les autorités allemandes n'acceptent pas ce film alors qu'il passe maintenant dans les cinémas suédois, ainsi que mon dernier film, *Hassan the Rose*.

Il n'y a que deux pays qui n'ont pas acheté le film *Otobüs*, c'est l'Allemagne et la Hollande. On l'a vendu en Angleterre, en Amérique, en Suisse, Espagne, Italie, France. C'est un des meilleurs films, on a eu sept prix. Le film le plus provocant pour les distributeurs...

Il y a vraiment du racisme dans ce pays avec M. Schmidt. Il n'y a pas de différence entre Schmidt et Strauss, c'est de la pure masturbation. Que se passera-t-il si Strauss prend le pouvoir ? Günter Grass a dit ouvertement que ça ne changerait rien. Naturellement, il n'y a pas de différences entre eux, c'est un jeu ! La culture turque en

Allemagne n'existe pas, on s'assimile de plus en plus parce qu'il y a une politique d'intégration. C'est de la masturbation qu'on est en train de faire, ils ont besoin de nous comme plongeurs, balayeurs, mineurs, etc...

A.A. : Maintenant, c'est les Sud-Coréens...

T.K. : Non, nous sommes déjà là. Les Turcs vont lutter pour leurs droits. Qui va les jeter ? Strauss ou Schmidt ? Aucun des deux ne peut le faire. Personne ne peut les jeter.

A.A. : Quand les Coréens viendront travailler ici, ils travailleront pour moins d'argent, même les nôtres fermeront les yeux pour ne pas perdre leur travail. Il y en a qui ne veulent pas travailler pour moins d'argent, car c'est casser la classe ouvrière. Les Turcs ont fait ça avant, maintenant, les Coréens...

Journaliste TV : La loi pourrait changer...

T.K. : La loi ! Alors ils changeraient la loi, et vous croyez qu'ils renverraient les Turcs et prendraient les Sud-Coréens, juste comme ça !

A.A. : Oui, il y a des Sud-Coréens qui sont déjà là.

T.K. : Combien y a-t-il de travailleurs Turcs à Berlin aujourd'hui ? 120.000. Le gouvernement allemand ferait une loi et il dirait «Rendez en Turquie parce qu'on a besoin des Sud-Coréens». et vous pensez qu'ils partiraient ? Est-ce aussi facile ? Ils se battront, ils se battront !

A.A. : Fais pas le gosse ! On pourra pas leur dire «rentrez chez vous», mais ils auront peur, et ne se battront plus pour

leurs droits.

Journaliste : Ils ne sont pas permanents, si la police veut leur retirer leur carte de séjour...

T.K. : Alors vous pensez que les travailleurs turcs sont comme les juifs du bon vieux temps, vous pouvez les envoyer dans les camps de concentration et les tuer comme ça !... Ils se battront. C'est pas aussi facile aujourd'hui, ce ne sont pas les bons vieux juifs, ce sont les nouveaux juifs !

A.A. : Tu mélanges tous, les juifs, ce n'est pas la même chose. Les Juifs ici ce n'était pas la classe ouvrière. C'étaient eux qui possédaient les usines ; c'était la bourgeoisie.

T.C. : Quel pourcentage de Juifs ? 70% étaient des travailleurs...

A.A. : Ne mélange pas tout, nous ne sommes pas dans la situation des Juifs. Ça viendra peut-être, on en est pas là ; il ne faut pas tout mélanger. Ce qui se passe maintenant, c'est une classe ouvrière qui veut en chasser une autre. De toutes façons, le concept de mauvais juif n'est pas né en Allemagne ; c'est une vieille histoire, il y a toujours eu un mauvais juif, celui qui avait l'or, etc..., pas seulement en Allemagne.

T.K. : En France, il y a un préjugé contre les Arabes, c'est la même histoire. Aujourd'hui, ici à Berlin, est-ce qu'on essaie de protéger la classe ouvrière ou les Turcs ? Que ce soit les Sud-Coréens ou les Turcs, on doit avoir la même lutte, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui se passe si Strauss prend le pouvoir, vous croyez que tout va changer ? Et la social-démocratie va s'effondrer ?

A.A. : Pas immédiatement, mon cher.

T.K. : Est-ce un nouvel Hitler ? Est-il raciste ? Fasciste ?

Journaliste TV Berlin : Il n'est peut-être pas fasciste, mais il parle comme un fasciste, ça nous suffit.

A.A. : Tuncel Kurtiz, je veux te poser une question...

T.K. : Oui, je t'en prie...

Journaliste TV Berlin : Il est en ce moment avec Sadate en Egypte.

A.A. : Peux-tu me dire, n'importe où en Europe, qui n'est pas raciste ? Où n'existe-t-il pas un humanisme national ?

T.K. : Je n'ai pas compris ta question, parce que la terminologie est un petit peu différente. Racisme, humanisme national ?

A.A. : C'est la même chose pour moi. N'est-ce pas du racisme ? On commence avec le nationalisme, on finit avec le racisme. On ne sait pas où ça s'arrête.

On ne peut pas arrêter les gens... C'est comme Hitler, ce n'était plus en son pouvoir d'arrêter. Personne ne pouvait arrêter le massacre.

De Gaulle avait commencé quelque chose, mais il est mort...

T.K. : C'était du bon travail ?

A.A. : Oui, c'était du bon travail ; bien sûr ; on avait du poulet à manger, c'était des poulets américains. Il fallait bien qu'à l'origine quelqu'un ait un sentiment nationaliste bourgeois pour avoir à manger.

Mais le nationalisme peut nous conduire à un point que l'on ne peut plus contrôler. Ça commence par «moi, moi, et moi» et ça finit par «je vous tuerai parce que vous ne me ressemblez pas».

Ça commence toujours de la même façon. Dis-moi un endroit ! En Russie ? en Pologne ?

En Bulgarie, on ne mange pas de fruits...

T.K. : Qu'est-ce que tu racontes ? La Bulgarie était un pays très pauvre en 45, aujourd'hui...

A.A. : Aujourd'hui, ils exportent, mais ils n'ont rien à bouffer. Tu as été en Bulgarie ?

T.K. : Bien sûr !

A.A. : Où ?

T.K. : Partout.

A.A. : Dans les montagnes, à la campagne, pas en ville !

En ville, il n'y a rien à manger parce qu'ils vendent leurs pêches et leurs abricots ; ils n'ont pas souvent de viande parce qu'ils vendent tout pour avoir leur économie nationaliste...

Comme les Français et les Américains... Les Turcs bien sûr ne peuvent pas le faire.

T.K. : Qu'est-ce que tu chantes ?

A.A. : Eh oui, je chante, I'm singing in the rain, I'm singing in the rain...

T.K. : Oui, tu chantes !

A.A. : Eh oui ! Le monde entier est nationaliste et tu me fais chier quand tu me dis que ce n'est pas vrai.

T.K. : Il faut se battre ! ■



Tuncel Kurtiz.

TUNCHEL KURTIZ (60 films, 50 pièces de théâtre)

Je suis né en 1936 en Anatolie dans un petit village qui s'appelle «le petit jardin».

Mon père était fonctionnaire, on changeait sans arrêt de ville.

Le début de ma carrière d'acteur a démarré en 1958, je faisais des comédies de boulevard françaises. En 1965, j'ai commencé à faire mes propres films socio-réalistes, ainsi que du théâtre, jusqu'en 70. Après le coup d'Etat militaire, je suis venu en Europe pour le festival de Cannes avec Yilmaz Güney. J'étais encore acteur, il était metteur en scène.

Je suis resté 5 ans en Suède, à Stockholm, en Suisse, en Allemagne ; puis, j'ai refait des documentaires en Turquie.

J'ai fait de la mise en scène à Stockholm au Théâtre National de Suède, puis un film, Hassan the Rose, pour l'Institut du film Suédois.

J'ai travaillé dans le dernier film de Yilmaz Güney, Sürü, Le Troupeau, dont il a fait le scénario quand il était en prison. Dans mes rôles, j'essaie d'avoir une vision marxiste ; pas anarchiste, bien sûr.

\* en français dans le texte



Yilmaz Güney.

Yilmaz Güney vient d'une famille de paysans très pauvres.

Il a travaillé tout seul, il s'est élevé et a fini par devenir artiste. Il connaît tous les problèmes de la Turquie.

A 20 ans, il a été 3 ans en prison pour une nouvelle qu'il avait écrite. En prison, il a écrit un roman ; en sortant, il a commencé à faire du cinéma. Il a fait des films «simples» et est devenu un personnage très important dans le cinéma Turc.

A ce moment-là, c'était le Belmondo Turc. Ayla pense qu'il avait plutôt la portée de Gérard Philippe, mais je pense plutôt à Belmondo. Il est devenu riche et a eu l'occasion de faire de bons films. UMUT\*, qui est sorti en 70 à Paris.

C'est un grand artiste. Il a réalisé des films politiques et est devenu un intellectuel marxiste.

Il était de souche paysanne et est devenu le représentant de ces paysans.





 **AKTARMASIZ = DIREKT** 

**BERLIN** — İZMİR  
— ADANA  
— ANKARA  
— İSTANBUL

# Ina Barfus



# Thomas Wachweger



Thomas Wachweger 1975

# Kippen



66

4 TAXIS

## 1.

Erzählen Sie von Ihren Adressen in Berlin. Von Orten, Leuten, Veränderungen.

Parlez-nous de vos adresses à Berlin. Des lieux, des gens, des déménagements.

Tell us about your addresses in Berlin. About places, people, moves.

Kneipen

Fabriken

Kippenbergers Büro

Chez Lehrmeisterin Capitain

(Wunderbar ! Gross und bezahlt bis Jan'80)

SO 36 von 21.00 bis 5.00, 400 qm.

Sekretariat Welter

(Beste Pension am Platz, zum letzten mal den Fussboden gestrichen)

Bars

Usines

Kippenbergers Büro

Chez Lehrmeisterin Capitain

(Merveilleux ! Grand et payé jusqu'en Janvier 80)

SO 36, de 9h à 5h du matin, 400m<sup>2</sup>

Sekretariat Welter

(la meilleure pension de la place, pour la dernière fois, le plancher est peint)

Bars

Factories

Kippenbergers Büro

Chez Lehrmeisterin Capitain

(Marvellous ! Big and paid until January 80)

SO 36 from 9 pm. to 5 am., 400m<sup>2</sup>

Sekretariat Welter

(the best boarding-house in the Platz, for the last time, the floor has been painted)



## 2.

Was konsumieren Sie von Ost-Berlin, z.B. das Fernsehprogramm ?

Que consommez-vous de Berlin-Est, par exemple les programmes T.V. ?

What do you consume from East-Berlin, for instance T.V. programs ?



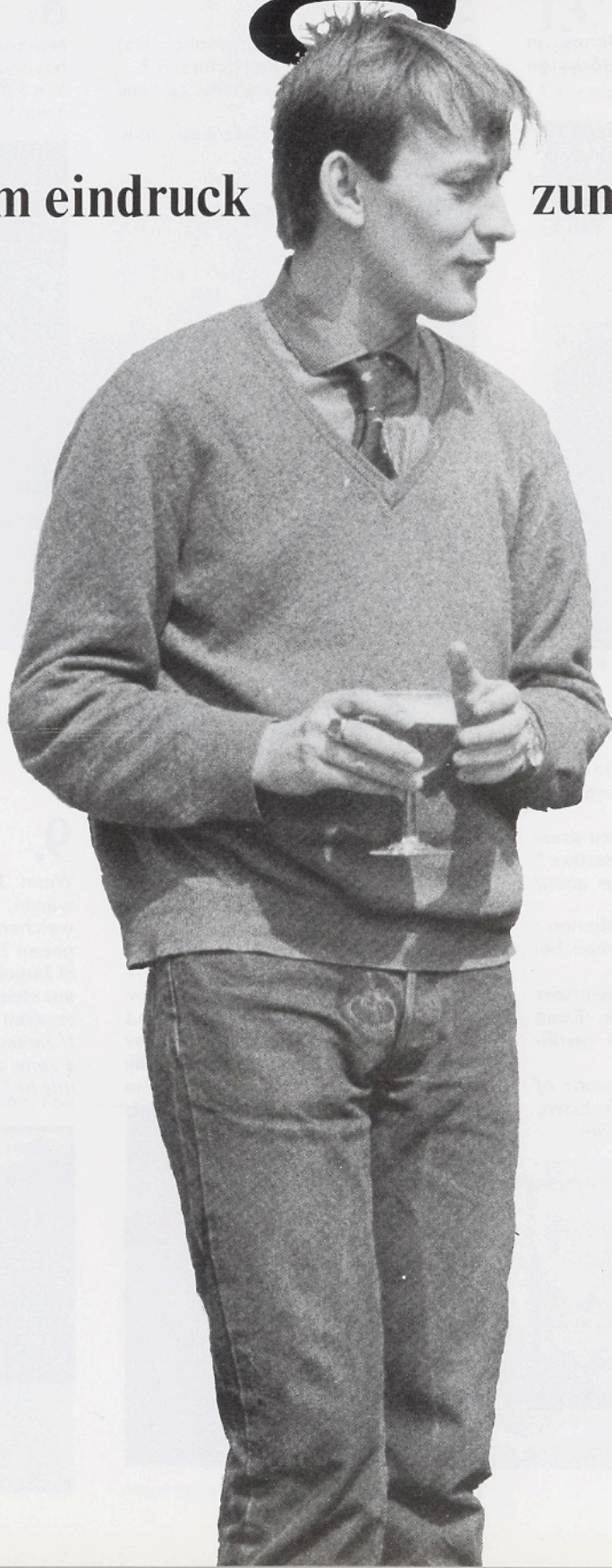
Grauer Hoppe-Hoppe- Reiter am Alexander Platz (Marlboro)

A dada - le chevalier gris d'Alexander Platz (Marlboro)

Gee-Gee - the grey rider in Alexander Platz (Marlboro)

# berger.

Vom eindruck zum ausdruck



3.

Welches Pressephoto ist Ihnen in diesem Augenblick am stärksten gegenwärtig ?

Können Sie es beschreiben ?

Quelle est la photo de presse la plus présente dans votre esprit en ce moment ?

What press-photo is the more present to your mind at the moment ? Can you describe it ?

Barbara Dickmann

Barbara Dickmann, Deutschlands erste Nachrichtensprecherin Wibke Bruhns geargwöhnt, die es im

ets  
die  
ben  
nie  
m-  
n",  
si-  
ne  
"R  
s-  
  
e  
-  
t  
-  
ic  
  
st  
of  
n  
u  
e  
e  
l'



Barbara Dickmann

4.

Zu welchem Zeitpunkt und an welchem Ort haben Sie vom Tod Roland Barthes erfahren ?

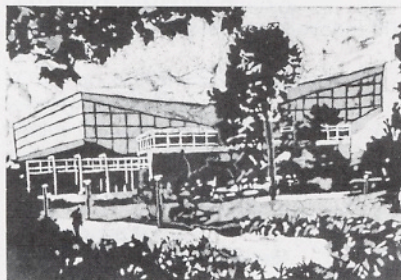
A quel moment et dans quel lieu avez-vous appris la mort de Roland Barthes ?

When and where did you hear about Roland Barthes's death ?

Kindermörder mit ähnlichem Namen : Jürgen Bartsch, Essen Gestorben bei der Sterilisierungsoperation

Le nom ressemble à celui du meurtrier d'enfants Jürgen Bartsch, de Essen mort pendant l'opération de stérilisation

It sounds very much like the name of the childkiller Jürgen Bartsch, in Essen, died during his sterilizing operation

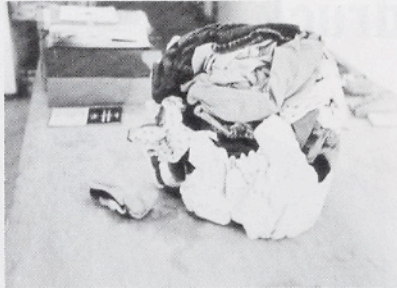


5.

Rauschenberg in der Kunsthalle ; Hat es Sie angeregt oder kalt gelassen ?

Rauschenberg à la Kunsthalle, ça vous fait chaud ou froid ?

Rauschenberg at the Kunsthalle, how much do you care ?



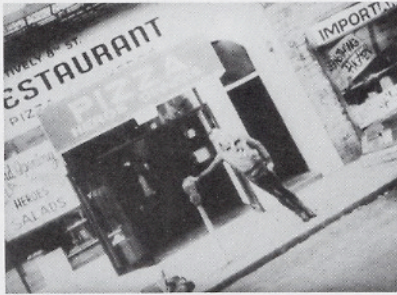
Trop tard

6.

Gehen Sie zur Biennale von Venedig ?

Allez-vous à la Biennale de Venise ?

Are you going to the Venice Biennale ?



7.

Was denken Sie über den Medienplan von Elvis Costello ?

Que pensez-vous du plan media d'Elvis Costello ?

What do you think about Elvis Costello's media project ?



Trop bon marché

8.

Nennen Sie 5 Plattencovers, die Sie bevorzugen.

Vos 5 pochettes de disques préférées.

Your 5 favorite record covers.



Mon disque a 5 pochettes

9.

Wenn James White Sie jetzt bitten würde, einen Song zu schreiben, welchen Titel würden Sie diesem Song geben ?

Si James White vous demandait d'écrire une chanson dans l'instant qui suit, quel en serait le titre ?

If James White were asking you to write a song straight away, what would the title be ?



10.

Ist Kippenberger ein Label ?  
Kippenberger est un label ?  
Is Kippenberger a trade-mark ?



Joseph sagte mir in den Paris Bar :  
wir teilen uns den Braten.

Joseph m'a dit au Paris Bar : Partageons-nous le  
gâteau.

Joseph told me at the Paris Bar : «Let's slice up  
the pie between us».

11.

Sind Sie, oder waren Sie in einem Fan  
club eingeschrieben ?  
Etes-vous, étiez-vous inscrit dans un fan  
club ?  
Are you, were you a member of a fan  
club ?



12.

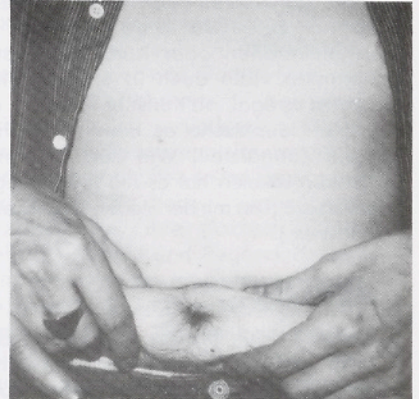
Was verbindest du mit den 4 Städten  
von 4 Taxis ?  
Les 4 villes de 4 Taxis, tu as des sou-  
venirs ?  
The 4 cities of 4 Taxis, do you have  
memories ?



Honolulu, Cuba, London.

13.

Deine Projekte ? Dein neues Konzept ?  
Tes projets ? Ton nouveau concept ?  
Your plans ? Your new concept ?



Anstatt Baucharbeit, Baucharbeit mit  
Kopf, dadurch viel Bauch.

Au lieu du travail qui part du ventre,  
le travail du ventre avec la tête ; ça  
donne du ventre.

Instead of working from the belly,  
working from the belly with the head,  
thus much belly.

gespielt. Es gibt ausgesprochene «Spielkneipen». Man weiß, welches Lokal gut ist. Ein Lokal kann nur dann geschlossen werden, wenn dich die Polizei überhaupt nicht mag. Dann findet man zum Beispiel ein schmutziges Geschirrtuch in einem Kühlschrank, und man sperrt das Lokal. Auf dem Ku'damm ist das passiert. Und dann die Lokale, in denen die Leute kiffen ; das kann Monate, ja, Jahre dauern, bevor man sie schließt. Das hängt von den Beziehungen ab, die man mit der Polizei hat. Wir haben mit der Polizei nie etwas zu tun gehabt. Wenn dein Lokal von mehr oder weniger bekannten Leuten frequentiert wird, genießt du so eine Art Schutz. Da Berlin zu etwa einem Drittel aus intellektuellen oder Künstlern besteht, kommen viele auch in unsere Lokale. Uns ist es egal, ob Künstler kommen oder nicht, Hauptsache es kommen nicht zu viele Zahnärzte ! Wie auch immer, in unseren Lokalen hat es nie etwas Illegales gegeben. (Das mit der Steuer, das ist etwas anderes.)

## BERLIN

Oswald - Die Photos sind ganz schön, aber ich sehe nichts, was mich speziell an Berlin denken ließe, außer, daß da Berlin geschrieben steht.

1. Das könnte Weihnachten sein, in irgend einer deutschen Stadt. Wenn du auf dem Wiener Flughafen ankommst, stößt du auf ein Werbeposter für Touristen : «In der Wiese liegen und mit der Seele baumeln.»

2. Das ist im Osten. Aber das könnte genauso gut in irgend einem anderen Land sein, in Italien oder Griechenland. Wenn man den Eiffelturm sieht, ist es Paris.

3. Das hier ist natürlich Berlin, weil die Mauer das Hauptthema ist. Man merkt die Intention, den Leuten zu zeigen, daß hier schreckliche Dinge passieren, aber die Botschaft kommt nicht durch.

4. Man kann auch nicht sagen, daß das in Berlin stattfindet. Im Ausland ist es auch nicht anders. Das ist nicht typisch deutsch. Man sieht die gleichen Visagen in Paris, London, oder sonst wo, wenn man das Hakenkreuz verdeckt.

Früher war ich natürlich auch der Meinung, daß die Städte sich voneinander unterscheiden. Heute aber weiß ich, daß man einen sehr genauen Blick entwickeln muß, um überhaupt nur oberflächliche Dinge zu sehen. Wenn ich dorthin komme, zu Fuß durch eine Stadt gehe, dann weiß ich, das kann nur hier sein, das ist Berlin. Wenn ich dieses Photo ansehe, kann das genauso gut Hamburg oder Prag sein. Ein einziger Blick genügt nicht, auch viele Blicke nicht. Es bedarf einer Kontinuität, einer Abfolge von ganz bestimmten Ereignissen in einer Stadt, um etwas Spezifisches in ihr zu sehen.

Michel - Eines der spezifischen Merkmale von Wien ist eine gewisse Ermüdung des Intellekts. Es besteht ein Zusammenhang zwischen einer Ermüdung des Gedankens und der Lautstärke der Musik. Das ist für Berlin spezifisch : wenn

man durch Kreuzberg geht, hört man aus den verfallenen Häusern, die von Studenten besetzt sind, Popmusik in voller Lautstärke. Als Kind ging ich durch die menschenleeren Straßen von Wien und hörte aus den Fenstern die Hitlerreden, die die Leute auf volle Lautstärke gedreht hatten. Damit will ich nicht sagen, daß Popmusik faschistisch ist. Aber dieses Volk hat eine natürliche Sehnsucht nach der Uniform, so wie die Franzosen die ihre haben.

Oswald - Die spezielle Situation von Berlin ist auf die Insellage zurückzuführen. Es gibt sehr wenige Berliner, die nicht unter dem Druck dieser Isolation stehen, obwohl die wenigsten es merken. Man hatte mir von diesem Druck erzählt, und seit einem Jahr leide ich darunter. Als Österreicher haben wir alle Freiheiten. Wenn es uns einfällt, können wir jeden Tag in Ost-Berlin unseren Kaffee trinken oder in der DDR herumfahren. Das ist überhaupt nicht schwierig, aber was, um Gottes Willen, hätte ich dort zu suchen ? Für die Berliner ist das viel schwieriger. Wenn ich zum Beispiel Lust habe, Kühe zu sehen, kann ich das in Berlin tun - es gibt hier einige - will ich aber Kühe auf einer Wiese sehen, muß ich in den Osten fahren.

Es nicht verwunderlich, daß diese Isolation immer tatsächlicher wird. Man darf nicht vergessen, daß die Leute dort drüben jetzt schon praktisch 50 Jahre in der Diktatur leben und schon Generationen kennen, die von der Geburt an in der Diktatur leben. Was früher politische Entscheidung einer Führungselite war, wächst allmählich zu einer quasi natürlichen Position eines ganzen Volkes.

Daß West-Berlin unter all den Großstädten der Welt nahezu frei entscheiden kann, was sie werden will, wird natürlich gefördert durch die relativ einzigartige Stellung der Stadt. Aus eigenen Mitteln ist sie nicht lebensfähig. Die enormen Kapitalien

kommen von außerhalb. Diese Kapitalien können in einer ganz anderen Weise planmäßig eingesetzt werden als in Städten, die mit ihren Investitionen der natürlichen Notwendigkeit ihrer Wirtschaft Rechnung tragen müssen. Denn hier ist Expansion nicht möglich. Dem entspricht eine gewisse Konkurrenz von Meinungen, was die Stadt werden soll. Aber seit einigen Jahren ist doch die Kultur Mittelpunkt der Diskussion. Das heißt nicht in erster Linie Fremdenverkehr, sondern kulturelle Ausstrahlung. Unglücklicherweise muß man die Lichter, die strahlen, von anderswo herholen. Aber es ist auch so, daß das kulturelle Zentrum immer nur eines ist, das bereits definiert ist, als Kultur, die auch der Stadtrat glauben begreifen zu können. So müssen die Leute, die an einem kulturellen Prozeß beteiligt sind, unglücklicherweise immer Außenstehende sein. Das ist meiner Meinung nach das Merkwürdigste, was Berlin von anderen Städten unterscheidet. Berlin als kulturelles Zentrum ist ein Entschluß, der jederzeit umgestoßen werden kann, weil die Gelder ja von woanders herkommen, weil es keine Wurzeln hier gibt, weil alles eingeführt werden muß. Man begreift Kultur als eine Produktion, für die weder Kohle, noch Elektrizität, noch Öl, noch Energie nötig ist. Da es aber nur wenige Alternativen gibt zu einer rohstofflosen Produktion, müßte man dann erwarten, daß als nächstes so etwas wie Las Vegas auf dem Programm stünde. Die Zukunft ist obskur.

Wir müssen sehen, daß wir uns einen Mindeststandard von Kultur für uns selber bewahren, daß wir nicht mit dem Staat, einer Politik, einem Zentrum oder einer Organisation funktionieren. Wir können genau begründen, warum wir in Berlin leben : das ist eine absolut nicht fordernde Stadt, man kann relativ ungestört sein. ■

## BERLIN EST ET OUEST

(suite de la page 23)

### Saunas

*Andrea's Appolo Sauna*, Stresemanstrasse 72, à partir de 15 heures. Dans Kreuzberg.

*Gay City Sauna*, Keithstrasse II, de 10 heures du matin à 6 heures du matin. (U-Bahn : Wittenbergplatz)

### Parcs

Tiergarten, à partir du jardin zoologique, vers l'avenue du 17 Juin. Volkspark, à partir de Bundesallee (voyeurs et exhibitionnistes). Grünewald (sortir à la station de S-Bahn Grünewald, vers le vois, et marcher vers le sud-ouest dix minutes).

### Berlin-Est

*Burgfrieden*, Wicherstrasse 69, Ubahn : Schönhauserallee. De 18 heures à minuit, fermé samedi-dimanche.

*CAFE Senefelderplatz*, Schönhauser 173: *Senefelderplatz*.

*Cafe Senefelderplatz*, Schönhauserallee 173: *Senefelderplatz*.

*Cafe Schöhauser*, Kastanienallee 2: (U-Bahn : Dimitroffstrasse). De 12 heures à 20 heures (24 heures le samedi) ■

mit der Nachkriegsgeschichte dieser Stadt so unzertrennlich verbunden ist, wie, sagen wir, Blockade, Lüftbrücke und Mauerbau. Es soll der Vorsitzende der deutschen Liberalen an einem Fenster des alten Reichstags gestanden und eine mächtige Staubwolke aus dem Tiergarten (park) aufsteigen gesehen und gefragt haben: Was ist denn mit der Kongreßhalle los?

Diese Stadt greift auf ihren Bestand zurück, auf ihre Reserven. Sie lebt von ihrer Substanz und verzehrt sich dabei. Was bleibt, ist Zuschuß von außen.

Der Standort dieses beschwingten Nierentisches in der Nähe des alten Parlaments und dem historischen Stadtzentrum gab eine Vorstellung von der gleichzeitigen Präsenz vergangener und gegenwärtiger Epochen in der nun gründlich entmachteten Reichshauptstadt. Und dies ist vielleicht die einzige hauptstädtische Funktion, die Berlin aus dem Krieg und der Konkursmasse alter Ordnungen herausgerettet hat. Aber auch das ist wohl eine Phantasmagorie, musealer Traum eines Großkonservators, der Städte ausstellen möchte: Berlin als Legoland und Goldgräbercity. Diese historiographische Bedeutung der Stadt findet manchmal noch ihre Entsprechung in den Reden ihrer Honoratioren, und auch dort nurmerh halben Herzens. Doch die Gedanken an die Geschichte dieser Stadt und die Hoffnungen die daran sich knüpfen könnten, stehen selber wie Projektionen geisterhafter Ruinen in einem Niemandsland, in dem heute ganz andere Dinge verhandelt werden und die Hotelbettenstatistik etwa eine wichtige Rolle spielt. Und um nun doch den Berlinern wenigstens ein Gefühl zu geben, daß er noch Tradition habe und auch er auf historischem Boden stehe (der eben so getränkt ist, wie er unschuldig sein soll), wird man ihm eine Geschichte machen. Und nachdem schon die Rheinländer ihre Parler, die Schwaben ihre Stauffer festlich begehen durften, was wäre da besser geeignet, als eine große, alles überbietende und - wie sich versteht - kritische Preußenausstellung, die denn auch im nächsten Jahr eröffnet werden soll. Und welcher Gedanke, wenn er nicht zu schön wäre, läge näher, als der daß sich die Kongreßhalle, gerade rechtzeitig, die Umstände ihres engültigen Abrisses einberechnet, noch aus dem Staube gemacht hat, um einem ungehinderten Blick vom Berliner Sitz des Bundespräsidenten zum Parlament der Gründerzeit (Wilhelminismus) nicht länger im Wege zu stehen. Und wirklich wundert es einen nachträglich, wie sie es auf dieser Fluchtachse vom Reichstag zum Schloß Bellevue, hin und zurück, so lange unversehrt ausgehalten hat.

Über den Symbolcharakter der Kongreßhalle, wie es heißt, war sich die Berichterstattung im ersten Schrecken der Katastrophe schnell einig. Sie soll «den Willen zum Überleben und Aufbauen der geteilten Stadt» dokumentiert haben. Auffällig ist dabei, wie wenig von dem, was sie einmal

bedeuten sollte, heute noch erwähnenswert scheint (der Rede wert ist) (der Erinnerung wert ist) (der Erinnerung wert scheint). Dabei war 1957, zur Zeit der... wohl überflüssigen Bauausstellung, der Boden gut bereitet; zu spät um nach den Experimenten mit der neuen Superwaffe Wasserstoffbombe noch ein Denkmal über die Geschlagenen zu pflanzen wie es die sowj. Besatzungsmacht mit Panzer und Betonsockel bevorzugte; aber auch noch nicht zu früh, ein Zeichen aus einer anderen, neuen Welt zu setzen, den Besiegten zum als Verheißung und Ansporn zugleich, es den Amerikanern (den Siegern) gleichzutun. Die Kultur der Nazis mit den Trümmern die sie hinterließen, gründlich desavouiert. Die halbe Stadt in Schutt und Asche. In gewisser Weise tabula rasa. Und in mitten diese zwiefach leergefegte, ganz und gar entsymbolisierte Fläche hinein, auf altem historischem Gelände und auf dem Höhepunkt des «kalten Krieges» diese Botschaft der siegeszuversicht westlicher, amerikanischer Kultur, dieser beschwingte Nierentisch diese, verglichen mit dem grabeslastenden Similigranit des Fehrbelliner Platzes geradezu traumhaften Formen. Es war, als hätte man einen Marmorpalast mitten in einen Dschungel gestellt, den so als stellte man einen Marmorpalast mitten den Dschungel hinein, den man zuvor auch der besseren Übersichtlichkeit willen kräftig gelichtet und abgebrannt hatte, um den Wilden einmal zu zeigen, daß man nicht nur in Erdwällen haussen müsse. Und wirklich mag damals im abgeholzten Tiergarten den Eingeborenen von Trizonesien in ihrer Vergeßlichkeit zum ersten Mal der Gedanke gekommen sein, daß sich mit Beton auch noch anderes als Bunker und Autobahnen bauen lasse.

Es sollte dieser Bau jseinem Zeitalter vorauseilen, länderübergreifende Einhelligkeit und kosmopolitische Hochstimmung verbreiten, und dies auf eine Weise, die dem Mißtrauen der Besiegten in Symbole aller Art (und Tiefsinnigkeiten) Rechnung trug, weshalb er rein weltlichen Zwecken dienen sollte. (Deshalb Symbolik nur als Platte im Foyer).

Die Haltung vor dem Neuen sollte sich ungezwungen, unmerklich im alltäglichen Anblick und Gebrauch herstellen; und gerade darin, nicht Symbol sein zu wollen und - in seiner Nützlichkeit und Funktionalität - unmerklich in den Bewohnern des besiegten Landes Einstellungen und Gefühle erzeugen zu wollen, die es noch gar nicht gab, lag das grundsätzlich Neue und Wegweisende dieses amerikanischen Architekturimports. Kein Überichbild zur Aufrichtung jder Alltagsseelen, den Gefestigten zur Erbauung und den Aufgehrenden zur Mahnung und Drohung, keine veordnete Erhebung - stattdessen eine gleichsam gleichgültige Präsenz mit selbstverständlicher Wirkung. Aber ich glaube.

Aber all dies hat die K. dennoch nie richtig erfüllen können.

Aber so sehr die K. ganz Antiornament

reine Funktion und ganz Antiornament, rein bezogen auf nichts, als ihren Zweck als Versammlungsort sein wollte, so blieb sie doch ein zwitterhaftes Gebilde, ganz wie die Zeit ihrer Entstehung selbst, die ja weder Krieg.noch Frieden war, der ja nur durch die Anspannung größter Aggressionsbereitschaft gesichert schien. Sie blieb ein konzeptioneller Wechselbalg. Halb Weihe - und halb Tagungsstätte. Sie wollte beides zugleich sein und mußte doch ihre praktische Seite verleugnen, als etwa aus der sprichwörtlichen «Zone», der DDR also, Gisela May dort auftreten sollte. Zu solchen Zeiten wurde sie doch wieder Symbol, das darauf beharrte, für unmittelbare Zwecke nicht tauglich zu sein. Sie wollte frei «von dekorativen Zutaten» sein, aber was waren diese aus ihrer Bunkerschwere befreiten Betonmassen der ausladenden Dachkonstruktion anderes wenn sie etwa nicht nur den Regen abhalten sollte. So war die Kongr. schließlich doch Symbol und Mehrzweckhalle, ihre Dachschwingen zugleich Ornament und Regendach und die Konzeption selber ein Kompromiß aus altem Spannbeton und Himmelsstürmerei; der alte bauliche Gedanke in seiner beflügelten, gleichsam beseelten Version: die alte Reichsautobahn überraschend in die Höhe gespannt. ■



**De l'étranger:  
Annette Messager  
& Christian Boltanski  
Barcelone, juillet 80.**

R.O. : - Je l'ai enregistré dans le studio de Norman Petty. Voyons... Il y avait You've got Love et An Empty Cup, deux chansons. J'ai donc fait le disque et il devait l'envoyer à Columbia Records, pour un contrat. Et lorsque j'en ai réentendu parler,.... c'était sur le disque de Buddy. Donc je l'ai bien enregistrée mais c'était chez Norman Petty et ça doit y être encore.

4 T. : - Savez-vous ce que font les Teen Kings aujourd'hui ?

R.O. : - Oui, l'un d'entre eux fait toujours de la musique.

4 T. : - Johnny Wilson ?

R.O. : - Oui, Johnny Wilson fait toujours de la musique, à Nashville.

4 T. : - Jack Kinnelly ?

R.O. : - Il fait de la musique au Nouveau Mexique.

4 T. : - Billy Ellis ?

R.O. : - Il est chroniqueur judiciaire dans l'Orégon. Quant à James Morrow, le dernier de la bande, il est prêcheur au Texas.

4 T. : - Quelle différence voyez-vous entre la Saga de Sun et la Rock Musique aujourd'hui ?

R.O. : - Je ne sais pas. Il me semble... que nous avons démarré quelque chose à ce moment là qui n'existait pas à l'époque, et c'était essentiellement un rythme. Quand j'ai débuté, quand j'ai formé mon premier orchestre, j'ai toujours eu une batterie et cela ajoutait de l'énergie. Et je ne pense pas que ce soit différent aujourd'hui, sauf qu'il y a plus de gens sur la «scène». A cette époque, à ma connaissance, j'étais le seul guitariste.

4 T. : - Et les médias n'étaient pas les mêmes...

R.O. : - C'est juste. La télévision n'était pas très forte jusqu'au moment où je suis devenu professionnel. Puis elle est devenue très puissante. J'ai fait un peu de télévision au tout début avec les Teen Kings, avant de faire des disques. Mais je ne pense pas que ça ait tellement changé. Ça n'a pas beaucoup changé pour moi.

4 T. : - Avez-vous des projets pour le cinéma ?

R.O. : - Eh bien, il y a un film qui sort, qui s'appelle Roadie. C'est l'histoire d'un gars qui transporte le matériel. La vedette du film c'est Meat Loaf et je chante dans le film, tout comme Blondie, Alice Cooper, Hank Williams jr. Nous venons de faire le générique du film, nous l'avons enregistré à Los Angeles, Emmylou Harris et moi. Il devrait sortir le 1er Mai. Il se peut qu'on fasse l'histoire de ma vie.

4 T. : - Qu'est-ce que vous écoutez quand il est tard le soir ?

R.O. : - J'aime, la plupart du temps, sauf si c'est dans une party, quelque chose de très doux et romantique, tranquille et agréable.

4 T. : - Vous intéressez-vous à l'art ?

R.O. : - Oui.

Je n'ai pas de tableaux de grands maîtres. J'ai une lithographie de

Rembrandt. J'apprécie Picasso... Je ne le comprends pas totalement. Renoir... Je suppose que c'est parce que j'ai l'esprit très technique, mais j'aime, j'apprécierai une très belle oeuvre de Rembrandt, plus que tout autre. Cela représente tellement de travail.

4 T. : - Quel genre de livres lisez-vous ?

R.O. : - J'ai étudié l'histoire à l'université et je devais devenir professeur d'anglais et d'histoire. Donc, la majeure partie de ce que je lis, c'est de l'histoire, de 1950 en remontant jusqu'avant Jésus-Christ... Histoire de France, histoire de l'Allemagne, histoire mondiale, en remontant à travers les âges.

4 T. : - En Amérique, beaucoup de gens collectionnent la peinture française et en Europe, aujourd'hui, les gens s'intéressent au vieux rock'n roll et collectionnent les disques.

R.O. : - C'est très bizarre. J'ai signé quelques disques au cours de cette tournée et certains étaient vraiment des pièces de collection.

4 T. : - Avez-vous des souvenirs de l'une de ces 4 villes : Barcelone, Bordeaux, New-York, Rome ?

R.O. : - Voyons... J'ai beaucoup de bons souvenirs de New-York. Et Rome... j'y suis allé en touriste et, comme les touristes, je suis allé tout visiter. En France, je ne suis allé qu'à Paris, mais je connais les autres régions à travers mes études d'histoire, je veux dire, même ce à quoi elles ressemblent. Je ne suis pas allé à Barcelone, mais je me souviens très bien de Madrid, de la gentillesse des gens. Mais ma seule impression de la France, c'est Paris.

J'y suis venu en 1962, en visiteur, juste pour voir comment était l'Europe. La plupart des gens ne buvaient pas d'eau, ils buvaient du vin pendant les repas. C'était bizarre pour moi. J'avais tout le temps sommeil. Manger et boire, dîner et boire... Je me souviens d'un repas incroyable à Paris. C'était en dehors de la ville, dans un petit restaurant avec des poutres apparentes et des cuivres. Je me souviens de tout à propos de ces villes, la cuisine, l'atmosphère, c'était merveilleux.

4 T. : - Quelle différence voyez-vous entre les publics européens et américains ?

R.O. : - Le spectacle de ce soir était merveilleux. Je pense qu'il y a ceux qui viennent parce qu'ils connaissent le background de l'artiste, il y a même ceux qui savent par quoi vous êtes passé, et puis il y a les gens qui viennent parce qu'ils ont l'habitude d'aller au spectacle. Nulle part je n'ai trouvé de véritable différence dans les publics. Je n'ai pas fait beaucoup de tournées aux Etats Unis depuis 71 ou 72 jusqu'à ces dernières années. Il se peut que je joue à New-York au Madison Square Garden, et puis on pourrait faire une tournée des régions. Peut-être le Texas ou la

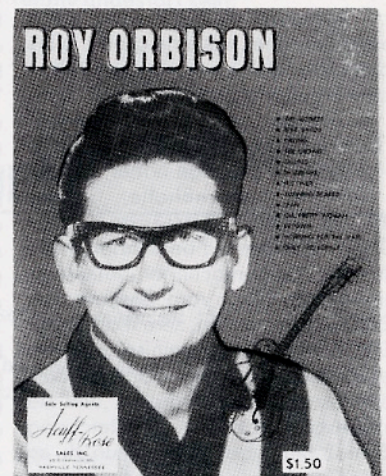
Floride. Les USA sont si grands, si vastes, c'est comme l'Europe. En tournée, on a l'impression que les gens sont plus fidèles, vos fans, les gens qui vous aiment bien... mais si quelqu'un en Amérique aime Renoir ou le vin de Bordeaux, quelqu'un en Angleterre peut l'apprécier aussi bien, ou quelqu'un en Australie, en Afrique du Sud ou en Allemagne, n'importe où. Alors, c'est formidable. C'est ce qu'il y a de mieux dans le succès : il n'y a pratiquement pas d'endroits dans le monde où je pourrais aller sans que... Vous êtes peut-être allé dans une ville où vous ne connaissiez personne, vous sentant seul et ne sachant pas quoi faire... mais il n'y a pas beaucoup d'endroits où je ne pourrais pas passer chez quelqu'un, où quelqu'un ne viendrait pas pas me dire «Puis-je avoir votre autographe», ou «Comment allez-vous Monsieur Orbison ?», ou quelque chose comme ça. J'ai beaucoup d'amis, partout dans le monde. Et c'est très agréable. Ça vous fait chaud au coeur quand les gens viennent et qu'ils ont des disques de vous depuis des années.

J'aimerais venir en France et j'aimerais aussi faire des concerts ailleurs qu'à Paris et j'aimerais aussi voir un peu mieux le pays. Je ne suis jamais allé à Versailles ni sur la Côte d'Azur, ni dans tous les endroits dont j'ai entendu parler dans les livres. Je n'ai été qu'à Paris, autour des Champs Elysées.

J'aimerais aussi vous dire que nous allons avoir beaucoup de choses qui vont sortir. Il y a eu un manque de disques au cours des 4 ou 5 dernières années, mais ce ne sera pas le cas dans les 4 ou 5 années à venir.

4 T. : - Le Roy Orbison des années 80 ?

R.O. : - Oui, le Roy Orbison des années 80. ■



4 T. : - What difference do you see between the Sun saga and rock music today ?

R.O. : - I don't know. It seems... like we started something, in those early days, that was not around at the time and it was basically rhythm. When I started, when I formed my first band, I'd always had drums in the band and

so it was adding the energy to something. And I don't think there's much difference today, except there are more people around. At that time, I was the only guitar player I knew.

4 T. : - And the media were not the same...

R.O. : - Right. Television was not strong until when I turned professional. Then it got to be very strong. I did some early television with the Teen Kings before I made records. I don't think it's changed that much. It hasn't changed that much for me.

4 T. : - Do you have some plans with movies ?

R.O. : - Well, there's a new movie coming out called «Roadie». It's about a guy who carries equipment. The star of the film is Meat Loaf and I sing in the film, so does Blondie, Alice Cooper and Hank William Jr. We've just done the title song, we recorded that in Los Angeles, with me and Emmylou Harris. This should be released on May 1. So we have that movie coming out and then we may do my life-story and then I've been asked to do a couple of films which I may do.

So there's some movie work coming for the next year or so.

4 T. : - What do you think of «The Buddy Holly Story» ?

R.O. : - I did not see «the Buddy Holly Story», but I have a lot of friends who did see it. And they said that it wasn't true to life but that the performance is terrific. It was really good. The singer was good and the music was good.

4 T. : - What do you listen when it's late at night ?

R.O. : - I like, most of the time, unless it's a party, something very soft and romantic, nice and easy.

4 T. : - Are you interested in art ?

R.O. : - Yes.

I don't have any paintings by any masters. I do have a lithograph by Rembrandt. I appreciate Picasso. I don't understand it altogether. Renoir.. I guess, because I'm very technical minded, I like, I would appreciate the very fine work by Rembrandt, more than most other. There is so much work into it.

4 T. : - What kind of books do you read ?

R.O. : - I've studied History at the University and I was going to be a teacher of English and History. So most of what I read is History, from 1950 all the way back to B.C.. French History, English History, German History... World History, all the way back.

4 T. : - In America lots of people have been collecting works by French painters and in Europe now people get interested in early rock'n'roll and collect records...

R.O. : - It's very strange. I've signed records on this tour and some of them are very much collectors' things. A contemporary art... It's very much like it.

4 T. : - Do you have any memories

about one of these cities : Barcelona, Bordeaux, New-York, Roma ?

R.O. : - Let's see... I have a lot of good memories of New York. And Roma...

I was there like a tourist and went to see everything as a tourist would. In France I've only been to Paris but I know of the other areas through my history studies, I mean even what they looked like. I haven't been to Barcelona, but I remember Madrid very well, how kind everyone was. But my own impression of France would be Paris.

I came to Europe in 1962, as a visitor. Most people did not drink water, they had wine with the meal. It was strange to me. I was sleepy all the time. Have a meal and drink, then have dinner and drink... I remember an unbelievable meal in Paris. It was outside the city in a small place with wooden beams and copper pots. I remember everything about those cities, the food, the atmosphere, it was marvellous.

4 T. : - What difference do you feel between European and American audiences ?

R.O. : - The show tonight was marvellous. I think there are those who really know the background of a performer, there are even those who know that you've come a long way to do this, and then you have people who come to shows because they go to shows. I haven't found a real difference in audiences anywhere in the world. I did not tour a lot in the States from 71 or 72 until the last couple of years ; I might play New York City in Madison Square Garden and then we'd play a tour of the regions. We might play Texas and we might play Florida...

The United States, it's so big, it's so vast, it's like Europe.

About touring, you get the impression that people are more loyal to you, your fans, people who like you, but... if someone in America likes Renoir or Bordeaux wine, someone in England can like it just as well, or someone in Australia, South Africa, Germany, anywhere. So it's terrific.

That's the best thing about being successful. There's hardly any place in the world where I could go without... you may have been to a town where you didn't know anybody, being lonely, and nothing to do... but there aren't many places that I can go that I could not call on someone or someone wouldn't say «Can I have your autograph ? » or «How are you doing Mr Orbison», or something like that. So I have a lot of friends in the world. It makes it very, very, very nice. It makes you feel very warm inside when people come up and have records of yours from years ago.

One more thing I would like to add : we should have a lot of things coming out now. There's been a lack of records and things in the last 4,5 years, but there won't be in the next 4,5 years.

4 T. : - Roy Orbison of the 80s ?

R.O. : - Right. Roy Orbison of the 80s. ■

I could feel it, so that was the best moment.

4 T. : - And the worse ?

D.E. : - I like to forget those.

4 T. : - What are you plans now ?

D.E. : - Recording. With this band, Dead Cowboys. We've been in the studio.

4 T. : - On what label ?

D.E. : - We do it on our own. I haven't been on record for 3 years. I had chosen not to record, until recently, about 2 or 3 months ago, when we started appearing in Nashville and we've been in a studio. The next step after this tour is to go to the studio and I figure the record will soon come out...

In France, they expect to hear the old records, not the new stuff at all. So I had to bring in new arrangements and make it a little more compact.

4 T. : - You were in Bordeaux today ?

D.E. : - Yes, we did a vino fare, we stopped at two or three châteaux.

That's one of the best times I ever had. We stopped at Château St-Estèphe, at Château Laffite-Rothschild and Château Margaux where we spent the most time. It's a marvellous wine. I've been drinking it for years, I wanted to see it. I really enjoyed that part of the tour.

4 T. : - Let's talk of the 50s.

D.E. : - Sure. I was there !

4 T. : - What do you remember about this picture ?

D.E. : - Ah ! That's Buddy, Jerry Allison, Phil and myself. We were very close friends and still are. Of course, Buddy is dead, but Jerry and I... I just saw him the day before we left, two weeks ago. When we had to do a picture together, we would always pretend we were a group. That's why we're all snapping our fingers, we used to do a lot of that. Like Frankie and the Teenagers and all these groups. We had a lot of fun. Good times, dear friends...

4 T. : - In the 50s, was there a national press which supported your music ?

D.E. : - No, they hated it. All the press hated rock'roll when it first started.

4 T. : - What about Alan Freed ?

D.E. : - Alan Freed too. They crucified him in the papers. The industry, really, did. They took it up for the payola. I always thought that was a shame.

4 T. : - What do you think of the media today ?

D.E. : - It's not the same at all, I don't know. Rolling Stone magazine which became the Bible of the 60s is dépassé now. I used to love being in it and now I don't care.

4 T. : - So what do you care about now now ?

D.E. : - Singing, just singing.

4 TY. : What do you think of the English scene today ?

D.E. : - I like some of it. I like a good portion of the New Wave. It's good old simple rock'n'roll, basically. Very simple r'n'roll. I like Elvis Costello's attitude. It's good.

4 T. : - Do you keep in touch with country singers like Waylon Jennings for instance ?

D.E. : - No, not really. Only through the Crickets. They work with him a lot and I run into his musicians through them. I hang up with old friends, my band... that's about it.

4 T. : - Are you interested in Contemporary Art ?

D.E. : - Very much so, in fact. I like all modern art. In California, I was completely into music, and then, I met lots of artists. So I became a little knowledgeable in modern art. Of course I don't know European artists as much as I do American artists.

4 T. : - What do you like ?

D.E. : - I have very good friends like Billy Al Bengston. He is a very close friend of mine, Joe Goode...

4 T. : - He's done some of your covers..

D.E. : - Yes, they've done some of my covers. I love it. Derek Boshier, Jim Dine who is well known in Europe ; Ed Ruscha. I think it's about as exciting as music.

I think Joe Goode is going to do the cover of my next album.

4 T. : - Do you remember something about Berlin ?

D.E. : - I was in Berlin in 1957. It was my first trip to Europe and it was one of the first cities that I saw. I'll never forget it because it still looked as if a war was going on. The whole of Europe looked fairly different then. That was about 25 years ago. I was very impressionable, it was my first trip. I loved it, I was enthralled. All I did was television, I didn't come in contact with the people. I was so young and shy.

4 T. : - Do you smoke Marlboros ?

D.E. : - I don't smoke at all. I quit 12 years ago.

4 T. : - What do you think about sponsors ?

D.E. : - They're useful. I'm just singing. They said the West Coast of France, for three weeks, and I said yes. And we wanted to work together, with the band, we'd never been on the road together. It's difficult though, even more difficult than we thought because the audiences are not familiar. We had to pull back and not do the stuff we're doing in Nashville.

R'N'R' Fan : - I can remember a show I saw in England in 64 or 65, you were touring with your brother, Bo Diddley and Little Richard...

D.E. : - That was quite a show !

Fan : - Oh yes, on the same bill : The Everlys, Bo Diddley and Little Richard !

D.E. : - And the Rolling Stones as an opening act ?

Fan : - No, not in that show.

D.E. : - There was another one where we were together. I like that sticker.

Fan : - Which one ?

D.E. : - Good Rock in Bordeaux.

How long has the old vintage rock'n'roll been popular here ?

Fan : - For a long time, but it's coming back strongly.

D.E. : - It's amazing really. It's good music. If Buddy Holly had been around today, he would still be a big star.

Fan : - What do you think of the country scene in Nashville today ?

D.E. : - I don't think it's as exciting as it was 15 or 20 years ago when people like George Jones or Lou Vince were around. That's my opinion. I don't think there are many new talents except someone like Jerry Kennedy who's cut some really good things, 'Rosed Colored Glasses'... I like those things.

But a lot of it sounds to me just pop music. Country to me means something else. Country means the music out of the country. It came to mean people like George Jones, Hank Snow, Ernest Tubb, Hank Williams, That's real country to me.

Fan : - What about Johnny Cash ?

D.E. : - He can sound country. He can walk that line. It's a very narrow line, but he's able to do that. He's country, all right, but he's also a bit rock'n'roll too, I think «I walk the line» was a good rock'n'roll record.

Fan : - More Rockabilly, really...

D.E. : - I used to hate the term «rockabilly» when they started laying it down on me. I did not mind «country» too much, I liked to be called «rock'n'roll» : But I didn't like rockabilly because in the South being called a hillbilly is an insult, it's a big insult. So when they started calling me rockabilly, I got really insulted. Now I know that people don't mean it as an insult, so it doesn't bother me, but years and years ago, being called a hillbilly !...

Fan : - You remember your album : «Songs Our Daddy Taught Us»...

D.E. : - That's real country music. That was what my father taught me was country music, that's when you get your guitars and sit on the porch outside your house.

Fan : - The album «Roots» is fine too.

D.E. : - I think it's a good album. It shows you the way we were working with the Everly family, and the Everly Brothers.

Fan : - But your very first record -a single, COLUMBIA 21 496, Keep a loving me/The sun keeps shining, 1955-, I've been looking for it for ages..

D.E. : - You know more about it here than any place else I've been in France. It's strange. Would you believe that I don't have one either ? I lost mine. ■

4 T. : - Et Alan Freed ?

D.E. : - Lui aussi, les journaux l'ont vraiment mis en pièces. L'industrie tout au moins. Ils ont fait ça pour le fric. J'ai toujours pensé que c'était vraiment dommage.

4 T. : - Que pensez-vous des médias aujourd'hui ?

D.E. : - Ce n'est plus pareil, je ne sais pas. Rolling Stone magazine qui était devenu la Bible des sixties est dépassé maintenant. Ça me faisait plaisir qu'on

y parle de moi, mais maintenant, je m'en fous.

4 T. : - Qu'est-ce qui est important pour vous aujourd'hui ?

D.E. : - Chanter, juste chanter.

4 T. : - Que pensez-vous de la scène anglaise actuellement ?

D.E. : - J'aime certaines choses. J'aime une bonne partie de la New Wave. C'est du bon vieux rock'n'roll en fait. Du R'N'R très simple. J'aime bien l'attitude d'Elvis Costello. C'est bien.

4 T. : - Restez-vous en contact avec d'autres chanteurs country comme Waylon Jennings par exemple ?

D.E. : - Non, pas vraiment. Juste par l'intermédiaire des Crickets qui travaillent beaucoup avec lui ; je rencontre ainsi assez souvent ses musiciens. Je suis toujours avec de vieux amis, avec mon groupe, c'est à peu près tout.

4 T. : - Vous intéressez-vous à l'art contemporain ?

D.E. : - Oui, beaucoup. Tout ce qui est art moderne m'intéresse. Au début, quand j'étais en Californie, j'étais complètement dans la musique ; puis j'ai rencontré des tas d'artistes, alors j'ai commencé à m'y intéresser. Bien sûr, je connais mieux les artistes américains que les européens.

4 T. : - Qu'est-ce que vous aimez ?

D.E. : - Oh, j'ai beaucoup d'amis comme Joe Goode, Billy Al Bengston...

4 T. : - Il a fait une de vos pochettes, non ?

D.E. : - J'aime beaucoup ce qu'il fait. Jim Dine, qui est connu en Europe et Dereck Boshier, Ed Ruscha. Je trouve cela aussi excitant que la musique. Je pense que Joe Goode va faire la pochette de mon prochain album.

4 T. : - Avez-vous des souvenirs de Berlin ?

D.E. : - J'étais à Berlin en 1957. C'était mon premier voyage en Europe et ce fut une des premières villes que j'ai vues. Je ne l'oublierai jamais parce que c'était comme s'il y avait encore la guerre. Toute l'Europe était en fait assez différente de ce qu'elle est maintenant. C'était il y a presque 25 ans. J'étais très impressionnable, c'était mon premier voyage. J'ai adoré ça, j'étais captivé. Je n'ai fait que de la télévision, je ne suis pas vraiment entré en contact avec les gens ; j'étais tellement jeune et si timide...

4 T. : - Fumez-vous des Marlboro ?

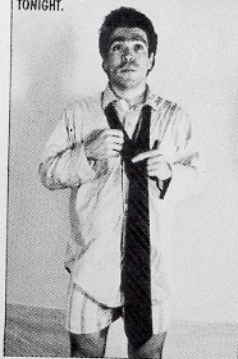
D.E. : - Je ne fume pas du tout. J'ai arrêté il y a 12 ans.

4 T. : - Que pensez-vous du système des sponsors

D.E. : - Ils sont utiles. Moi je suis là pour chanter. Ils m'ont proposé la côte Ouest et le Sud de la France, pendant trois semaines, et j'ai dit oui. Et puis on voulait travailler ensemble, avec le groupe, on n'avait jamais fait de tournée ensemble. C'est quand même difficile, plus difficile qu'on ne pensait parce que les publics ne nous sont pas familiers ; on a dû faire marche arrière et laisser tomber les

# PERFORMANCE ART 2

BETTER GET READY FOR THAT PARTY...  
THINK I'LL GO WITH A WINDSOR KNOT  
TONIGHT.



HMMM, THAT LOOKS PRETTY GOOD... HOPE  
THEY LIKE MY NEW SPORTS JACKET.



I THINK THEY'RE WEARING THEIR COLLARS  
UP THIS YEAR—



**Comedy • Acting/Non-Acting by Scott Burton, Ruth Maleczek,  
Michael Smith, Elizabeth LeCompte, Laurie Anderson •  
L.A. Sounds • Rachel Rosenthal • Artist-as-Businessman •  
New Music, New York • Reviews**

\$2.00

trucs qu'on jouait à Nashville.

Fan : - Que pensez-vous de la scène country à Nashville aujourd'hui ?

D.E. : - Ce n'est plus aussi excitant qu'il y a 15 ou 20 ans, où l'on trouvait des gens comme George Jones ou Lou Vince. C'est mon opinion. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de talents nouveaux ; à part Jerry Kennedy qui a enregistré des trucs très bien comme «Rosed Colored Glasses». J'aime ces choses-là. Mais beaucoup de choses sont pour moi de la pop music.

La country music, pour moi, c'est autre chose. Country, ça veut dire campagne. C'est devenu synonyme de gens comme George Jones, Hank Snow, Ernest Tubb, Hank Williams... C'est ça pour moi la country music.

Fan : - Que pensez-vous de Johnny Cash ?

D.E. : - Il peut faire du country. Il peut travailler dans ce champ-là. C'est un champ très étroit, mais il est capable de faire ça. Il est country, d'accord, mais il est aussi un peu rock'n'roll je crois. «I walk the Line» était un bon disque de Rock'n'roll.

Fan : - Vous vous souvenez de votre album «Songs our Daddy taught us» ?

D.E. : - Oui, ça c'est de la vraie country music. C'est ce que mon père me disait être la country music, quand on sortait la guitare et qu'on jouait assis dehors sous le porche de la maison.

Fan : - L'album Roots est bien aussi...

D.E. : - Je pense que c'est un bon album. Il montre comment ça se passait quand on travaillait avec l'Everly Family. Et les Everly Brothers.

Fan : - Mais votre tout premier disque, le single COLUMBIA 21496, «Keep a loving me / The sun keeps shining» (1955), je le cherche depuis longtemps.

D.E. : - Vous en savez plus là-dessus que partout ailleurs où j'ai été en France. C'est marrant. Me croirez-vous si je vous dis que je ne l'ai pas non plus ? J'ai perdu l'exemplaire que j'avais. ■

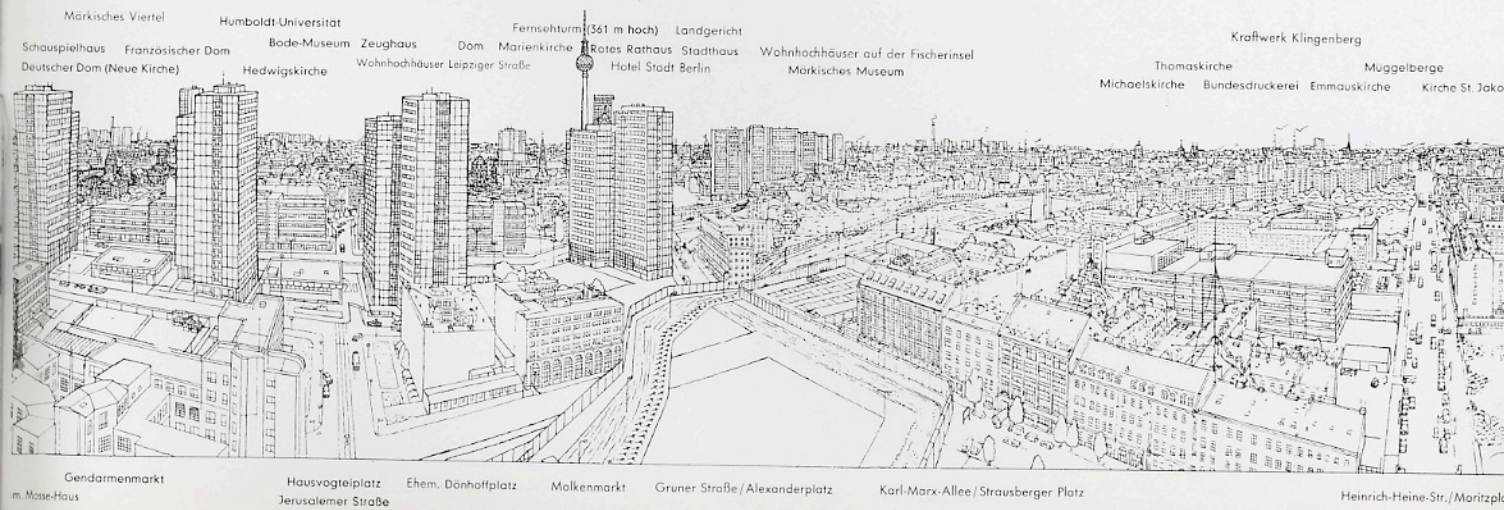
- 68 Deleuze/Foucault, Der Faden ist gerissen
- 69 Lyotard, Das Patchwork der Minderheiten.
- 70 Guattari, Mikro-Politik des Wunsches
- 71 Cixous, Die unendliche Zirkulation des Begehrens
- 72 Kollektiv A/traverso, Alice ist der Teufel
- 73 Böckelmann/Kamper/Kunzel u.a., Das Schillern der Revolte
- 74 Giovanni Jervis/Franco Rella, Der Mythos der Antipsychiatrie
- 75 Lyotard, Intensitäten
- 76 Leggewie (Hrsg.), Ökologiebewegung in Frankreich
- 77 Foucault, Dispositive der Macht. Über Sexualität, Wissen und Wahrheit
- 78 Wolton (Hrsg.), Underground im Ostblock. Rock-Scene, Tramps u. Gangs, Witze und Schiebereien
- 79 Baudrillard, Kool Killer oder Der Aufstand der Zeichen
- 80 Virilio, Fahren, fahren, fahren...
- 81 Baudrillard, Agonie des Realen
- 82 Irigaray, Das Geschlecht, das nicht eins ist
- 83 Klossowski/Foucault/Blanchot/Bataille, Sprachen des Körpers
- 84 Nietzsche ein Lesebuch von G. Deleuze
- 85 Baudrillard, Der Tod tanzt aus der Reihe
- 86 Klossowski, Römische Damen
- 87 Charles, John Cage oder Die Musik ist los
- 88 Lyotard, Apathie in der Theorie
- 89 Barthes, Was singt mir, der ich höre, in meinem Körper das Lied?
- 90 Virilio, Geschwindigkeit und Politik
- 91 Deligny, Ein Floß in den Bergen. Bei Kindern, die nicht sprechen

Merve-Verlag

1 Berlin 15  
1 Berlin 62

Postfach 327  
Crellestr. 22

## Merve Verlag



*Contributions :*

Ayla Algan  
Ina Barfus  
Buxa Bargeld  
Rainer Berson  
Tabea  
Blumenschein  
Carambolage  
Luciano Castell  
Cowboys  
International  
Don Everly  
Jean-Luc Hennig  
Susa Hobee  
Guy Hocquenghem  
K.H. Hoedicke  
Peter Huth  
Jens Jensen  
Thomas Kapielski  
On Kawara  
Kippenberger  
Michael Krebber  
Klaus Krüger  
Tuncel Kurtiz  
Mania D.  
Albert Oehlen  
Roy Orbison  
Ulrike Ottinger  
A. et P. Poirier  
P1/E  
Salomé  
Andreas Seltzer  
Tempo  
Thomas Voburka  
Michael Voigt  
Thomas  
Wachweger  
Bernd Weyergraf  
Oswald Wiener  
Hanns Zischler

